

MARIE LE FRANC

DANS L'ILE

— ROMAN —

PARIS
FASQUELLE ÉDITEURS
11, RUE DE GRENELLE, 11

DU MÊME AUTEUR

- Grand-Louis l'Innocent**, roman. — *Prix Fémina 1927* —
(Rieder). 1 vol.
- Le Poste sur la Dune**, roman (Rieder) 1 vol.
- Helier fils des bois**, roman (Rieder). 1 vol.
- Grand-Louis le Revenant**, roman (Editions du Tambou-
rin) 1 vol.
- Inventaire**, essais (Rieder). 1 vol.
- Les Voix de misère et d'allégresse**, poèmes (Crès). 1 vol.
- Au pays Canadien-Français** (Collection *Voyageuses de*
Lettres). Fasquelle éditeurs 1 vol.
-

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :
10 exemplaires sur Hollande de Van Gelder
numérotés.

MARIE LE FRANC

DANS L'ILE

— ROMAN —

PARIS
FASQUELLE ÉDITEURS
11, RUE DE GRENELLE, 11

DANS L'ILE

Soizic, tirant derrière elle ses quatre moutons attachés par couples, escaladait la falaise à la pointe de Pern. Elle portait le costume des Ouessantines, qui est en harmonie avec l'île de pierre : la robe et le châle noirs, et sur sa tête le béguin de velours de même couleur, retenu par un ruban de moire dont les pans flottaient au vent, comme en signe de deuil perpétuel, mêlés aux deux tresses sombres de ses cheveux qui lui battaient la taille. Un large nœud en arrière du béguin retombait sur son dos.

Les bêtes, effarées, bêlaient, s'embrouillant dans leurs cordes, se pressant l'une contre l'autre, difficiles à mener dans la rude montée.

Mais Soizic halait dessus d'une main ferme, sans colère ou brusquerie, avec une force concentrée, des mouvements économes, appuyant sur le sentier un pied habitué à ne pas glisser.

Arrivée tout en haut, elle enfonça dans le sol

velouté d'herbe, à quelque distance l'un de l'autre, les deux piquets de fer.

Puis elle leva la tête et demeura quelques moments immobile, se détachant comme peinte en noir sur le ciel, à regarder la mer qui écumait du côté sud autour des récifs bordant la baie de Lampaul et au nord contre les formidables rochers du Créac'h.

De l'endroit où elle se trouvait, on ne voyait en se retournant aucun village. Les rochers étaient sortis de la mer pour monter la garde en pleine terre et séparer la pointe de Pern du reste de l'île. On était là comme dans une enceinte sacrée, une sorte de cimetière druidique.

Soizic avait grandi parmi ces rocs, qu'elle désignait chacun par un nom, dont chacun possédait une forme, une signification, une âme sous son immobilité. Et on eût dit qu'ils lui avaient donné quelque chose de leur robustesse physique et de la grandeur impassible avec laquelle ils essayaient les assauts incessants du vent et de la mer.

Il faisait pour Ouessant une belle fin d'après-midi, malgré que l'île fût enclose de nuages lourdement assis sur l'horizon, évoluant avec lenteur, formant autour d'elle une tapisserie où dominaient les dragons combattifs, et que par intervalles de brusques ondées vinssent se mêler au soleil.

La terre allait en montant vers Locqueltas. Un groupe de femmes et d'enfants étaient assis en rond sur le pâti en bordure des falaises, prenant ainsi leur récréation du dimanche. Les femmes

échangeaient de rares paroles en breton, par habitude, quoique le français fût familier à la plupart, et chaque fois que les enfants élevaient la voix, ou se livraient à une tentative de lutttes, de jeux ou de courses, elles les invitaient sans se fâcher à faire moins de bruit.

On voyait, cependant, à la détente de leurs corps et de leurs visages, que c'était jour de loisir. Elles caressaient des yeux, avec une espèce d'avidité, l'île couverte de soleil.

Soizic se laissa tomber sur l'herbe à leurs côtés et fut accueillie avec la sobriété de gestes et de paroles qui caractérise les îliennes.

Les propos reprirent et il fut surtout question du temps resté pluvieux et froid en ces premiers jours de juillet, de la difficulté pour les femmes à couper et à sécher le foin, de la pêche qui avait été mauvaise toute la semaine : les mareyeurs avaient même supprimé leur voyage à Ouessant. L'hôtel de Lampaul était à peu près vide. Une maison du bourg avait loué une chambre à deux touristes, des gens mariés apparemment, — ils étaient tous mariés apparemment, quand ils venaient dans l'île, mais on savait ce que cela voulait dire! — et la femme s'était habillée en homme l'après-midi pour aller à la plage du Korz. Un pantalon bleu de pêcheur, un maillot sans manches, ouvert de partout, un béret. Elles suffoquaient d'indignation à le raconter, et repoussaient les enfants qui venaient écouter par-dessus leur épaule. Une autre ajouta qu'on les avait vus se laver devant la fenêtre ouverte, tous les deux

« à poil », disait-elle, en se servant de l'expression française rapportée de Brest où elle allait de temps en temps comme les autres, quand son mari venait à terre. Le mot les fit rire toutes, et à leur indignation se mêlait le plaisir d'une conversation indécente.

On parla encore de la noyade d'Hervé Thirion, de Roc'h al Leac'h, pour qui il y avait eu une *proëlla*¹ quelques jours auparavant. Son canot avait été retrouvé parmi les rocs du Créach et ses habits étaient venus à la côte. Mais aucune trace du pêcheur. La veuve attendait un troisième enfant le mois prochain. Elle restait sans un sou. Sa pension prendrait plus d'un an à régler. La quête faite dans l'île n'avait pas donné une grosse somme. Heureusement que la *Dépêche de Brest* ouvrait une souscription.

Il fut question aussi de la mort de Marie Malgorn, qui s'en était allée d'épuisement.

— Les vers ne trouveront pas beaucoup de chair dessus! dit une femme d'un ton sérieux, sans apporter aucune irrévérence dans sa remarque.

La famille Malgorn avait été rudement atteinte : le père noyé sur la côte quelque temps auparavant, et l'année dernière un des fils disparu, dans un abordage en vue de Dunkerque où il allait débarquer pour faire son service, tué en plein sommeil, croyait-on, dans sa couchette à l'avant du navire qui avait été défoncé.

1. Cérémonie religieuse à la mémoire des marins morts en mer.

Elles commentaient ces événements sans enflure de voix ou paroles excessives, sans apitoiement inutile : ils étaient aussi ordinaires dans la vie des îliens que le souffle éternel du vent et l'écume de la mer sur les récifs.

Quand l'une d'elles, ayant regardé le soleil, fit remarquer d'un air de satisfaction qu'il devait être près de quatre heures, toutes se levèrent. C'était le moment du café d'un bout à l'autre de l'île, et personne n'eût voulu le manquer. Les enfants même en auraient leur plein bol. Aujourd'hui dimanche on sortirait de l'armoire la bouteille de cognac.

naient dans la puissante grisaille qui était la couleur régnante, l'enduit que les siècles avaient déposé dessus pour les préserver des tempêtes. Elles perdaient leur air d'emmurement volontaire, leur aspect de fortins qui semblaient des formations du sol.

Soizic poussa la barrière verte, traversa l'allée de myrte qui divisait le petit jardin enclos d'un épais muret de pierres, où foisonnaient des jalousies et des clarkias, avec un aloès au centre d'un parterre, tourna l'anneau de cuivre de la porte enchâssée d'un hublot et fut dans le corridor qui séparait les deux pièces composant l'habitation.

Dans la cuisine, une femme était occupée à chauffer le café sur le foyer de pierre qui arrivait à la hauteur des genoux. On la voyait de dos, un dos large sous le châle ajusté, fermé devant par de longues épingles à grosse tête de couleur. Ses cheveux qu'elle n'avait pas tressés au retour de la messe, comme le font les jeunes, tombaient librement sur ses épaules. A l'entrée de Soizic, elle tourna la tête, laissant voir une face hâlée, au profil allongé, un peu creusée aux joues quoiqu'elle fût en pleine maturité. Ses yeux d'un bleu profond rappelaient ceux de sa fille, mais à leur douceur se mêlait une opiniâtre volonté.

Soizic prit dans le vaisselier placé sur le mur, près de la cheminée, deux bols à fleurs qu'elle mit sur la table et sortit d'un buffet jaune, qui surprenait par son modernisme, le plat de farz.

Soizic prit le petit chemin de Ker-Nevez où elle demeurait. Elle marchait du pas mesuré des Ouessantines, qui donne une impression de force tenue en réserve. A quoi bon courir sur cette étroite terre? A quoi bon vouloir lui échapper? Elle semblait préoccupée de délier le moins possible ses membres afin de ne pas donner prise au vent. Sa robe de forme droite tombait rigide autour de son corps : seuls les grands rubans de deuil flottaient en même temps que les tresses sauvages de ses cheveux. Elle allait la tête levée, regardant devant elle sans hardiesse comme sans timidité, avec cet air de ruminer un souci qu'elles ont toutes et qui vieillissait son visage de vingt ans.

Elle arriva à la maison sans avoir rencontré personne. Ker-Nevez comprenait un petit nombre de chaumières isolées ou accolées par deux ou trois, l'ensemble formant un hameau gris en relief sur la campagne sans arbres.

La maison de Soizic se distinguait des autres par sa façade fraîchement badigeonnée et ses fenêtres agrandies. Ces rares maisons remises à neuf qu'on voyait çà et là dans les villages déton-

Les deux femmes se mouvaient dans l'étroit espace libre avec le même calme et la même noblesse de mouvements.

Elles s'installèrent face à face, sur les bancs de bois qui bordaient la longue table, carrée du côté qui touchait la fenêtre, arrondie du côté de la cheminée, et recouverte d'une toile cirée d'un rouge foncé dont le dessin comme buriné en noir représentait le port de New-York avec la statue de la Liberté. Le père avait rapporté ça d'un de ses voyages.

La pièce était percée d'une fenêtre, au sud et au nord, ainsi que dans la plupart des maisons de l'île, et la table placée dans un angle de vive lumière. Quand on y était assis, le regard de la mer vous perçait de part en part. Un lit-clos fermé d'un rideau occupait un pan de muraille : le lit de Servaise et, à ses congés, de son mari, le pilote Nicolas Toulan.

Elles burent lentement leur café, accoudées à la table, Soizic racontant les détails qu'elle tenait des femmes de Locqueltas sur les morts de la semaine, détails que toutes deux connaissaient déjà, mais qu'elles aimaient à répéter comme si elles venaient de les apprendre, tant était grande leur soif de nouvelles.

Puis la jeune fille passa dans la pièce à côté, qui était la salle et en même temps sa chambre, où elle se mit à ranger dans l'armoire les vêtements portés à la grand'messe, le châle de velours, le *tavancher*¹ brodé, la coiffe carrée

1. Tablier.

au transparent bleu. Il y avait sur la cheminée un beau crucifix de cuivre sous globe, placé à plat comme on en voit sur certaines tombes, un voilier à quatre mâts d'une finesse si grande qu'on l'eût dit en ivoire, quoiqu'il fût taillé dans de l'os commun, et un grand nombre de photographies représentant des générations de Toulan en habits de mariage ou de première communion. Sur le mur, le certificat d'études du chef de famille était encadré. Tous les objets semblaient être d'un grain serré et d'une surface polie pour donner moins de prise à l'air salin. La chambre, à part les bibelots de la cheminée, présentait une grande sobriété d'ornements, quoique plutôt gaie et claire. Des rideaux à fleurs d'un dessin désuet et charmant masquaient à moitié l'ouverture du lit-clos recouvert d'un drap de toile au large entre-deux d'Irlande. Ce lit était peint en vert, seule couleur avec le bleu que l'on trouve dans les intérieurs, revêtant la cheminée, le vaisselier, l'armoire, et au dehors la porte et l'encadrement des étroits carreaux. Les sombres maisons ouessantines se parent ainsi de quelques taches riantes évocatrices de beau temps.

La salle, ainsi que la cuisine, était traversée d'une grande lumière qui venait des fenêtres opposées, et par l'une et l'autre on voyait les vagues et la forme des rochers. Un large pâti entourait la maison.

Soizic, en faisant ses rangements, ne chantonnait pas comme l'eût fait une fille de son

âge sur la grande terre. Elle gardait son air sérieux et son allure tranquille. Quand elle eut fini, elle alla à la fenêtre sans rideaux du côté où la terre glissait vers la pointe désolée de Pern et elle appuya son front sur le carreau. Mais ses yeux grands ouverts ne voyaient pas la mer qu'ils finissaient, tant ils y étaient habitués, par ne plus remarquer, quoiqu'ils la recherchassent d'instinct. La vision qui se levait devant eux était tout intérieure, peut-être importune, car la jeune fille, le visage troublé, quitta la fenêtre, tira lentement la porte derrière elle, et revint dans la cuisine où Servaise refermait l'*Almanach du Pèlerin* et se mettait à hacher des feuilles de betteraves pour le manger du porc.

La nuit venait. Les faucheuses, harassées, rentraient, se tenant droit encore, appuyées à l'horizon massif, ne montrant leur lassitude que par la rigidité de leur allure. Quelques-unes marchaient isolées, d'autres formaient des groupes impressionnants, à cause de leurs vêtements noirs, de leurs formes puissantes, de leur façon de porter presque verticalement sur l'épaule leur faux. A cause aussi de leur mutisme. Le vent d'Ouessant ne permet de paroles qu'aux accalmies, et celles-ci sont si rares qu'on prend l'habitude du silence. Quand elles rencontraient des étrangers, elles n'avaient pas l'air de les voir. Elles continuaient leur chemin avec leur grande allure indifférente, préoccupées en apparence de leurs seules pensées. Une fois qu'elles étaient rentrées, une faux restait appuyée à la façade de chaque maison, plantée debout, menaçant la porte.

On voyait fuir au loin les tartanes de Douarnenez, les cotres de Molène et de Camaret. Les petites barques dont se servent les pêcheurs de l'île étaient rentrées.

Un canot tour à tour avalé et rendu par la lame

s'approchait de l'anse de Bouguézen où une étroite cale maçonnée dans un soubassement de rocs permettait d'accoster. On ne la découvrait de la côte qu'en se penchant au bord d'une coupure verticale de l'énorme falaise. Le canot fut enfin au port et le pêcheur lança adroitement une amarre autour d'une borne, sur le haut de la cale, puis escalada une échelle de fer agrippée au flanc des rochers. Il portait sa pêche dans un seau, des congres, qu'en attendant le flot il avait étripés et coupés en gros morceaux visqueux qu'il lava encore une fois dans de l'eau de mer avant de les transvaser dans son panier. Ni homards, ni langoustes aujourd'hui, tout juste le souper de la maisonnée.

Il était vêtu d'un treillis de toile bleue, rapiécé aux genoux de grands morceaux plus foncés. Le soleil avait bruni sa nuque rasée. La peau du visage demeurait blonde, semée de taches de rousseur, ce qui ajoutait encore à sa jeunesse. Les yeux d'un gris lumineux avaient un regard décidé, curieux de tout; la bouche mobile s'ouvrait sur les dents espacées. Ce visage blond qui montait vers la lumière finissante, se détachant sur les rochers verdâtres de l'anse, surprenait par sa finesse, une nature qu'on devinait riche et complexe sous l'irrégularité des traits.

Tel était Tanguy Malgorn, à vingt-quatre ans chef de famille, à la fois père et mère de six enfants qui restaient à la maison, car il ne comptait pas les filles aînées, qui étaient mariées, ni même Yves qui faisait son service, ni Marie-Lois en-

gagée pour l'été à l'hôtel. Il y en avait bel et bien six autres, depuis le jeune Toussaint dont il plaçait encore le ber, la nuit, sur le banc à côté de son lit, jusqu'à Barba, une grosse fille allant sur ses vingt ans, qui tenait la maison, inlassable à l'ouvrage, mais peu soigneuse, rude avec les petits. De caractère difficile aussi : il avait fallu à cause d'elle éloigner la grand'mère Malgorn dont les services eussent été précieux.

Cette maison des Malgorn était une des plus pauvres de Locqueltas, couverte de chaume au lieu d'ardoises cimentées dans lesquelles le vent ne peut mordre. Elle n'avait de fenêtres que d'un côté, toutes petites, à quatre carreaux, au regard humble dépassant à peine le mur du courtil. Une maison en ruines flanquait la chaumière, la dominant de ses deux pignons robustes et d'un toit qui se dépiautait peu à peu, ardoise par ardoise, comme un oiseau de mer blessé que le vent plume, versant sur sa voisiné une ombre en treillis. Elle avait été jadis la demeure des Malgorn et racontait l'abaissement de la famille réduite aujourd'hui à se loger dans la maison de chaume. Les habitations ouessantines gardent jusque dans leurs ruines robustesse et dignité et seul le temps a la permission de les détruire pierre à pierre.

Tanguy regardait les murs de la maison abandonnée, soudés comme du roc, vivants encore, et au dedans la cheminée dont le manteau était formé d'un seul bloc de granit, les ouvertures intactes des fenêtres. Il avait muré la porte, par

respect. Il glissait souvent un regard à l'intérieur, cherchant sur le sol à présent envahi de grandes herbes, comme les tombes négligées des cimetières, la trace des pas de générations de Malgorn.

Il était un peu honteux de l'histoire toute proche qu'elle rappelait : celle d'un père faible et ivrogne, noyé sans honneur en tombant à l'eau à deux brasses de son bateau, un jour de bordée ; d'une mère épuisée, morte quelque temps après la naissance de Toussaint.

Tanguy finissait alors son service, et n'avait pas l'intention de se rengager, malgré ses galons de quartier-maître. La discipline à bord des bateaux de l'État était pesante et la vie routinière pour la plupart des jeunes gens. Le commerce offrait plus d'aventure. Il avait déjà couru les mers comme mousse et fait escale dans les plus grands ports du monde. Le pont d'un pétrolier lui semblait moins étroit que celui d'un navire de guerre, plus vivant surtout, plus semblable au plancher de sa maison. Et puis, si on n'était pas content, bonsoir ! il n'y avait qu'à faire son sac au bout du voyage.

Quand les mauvaises nouvelles lui parvinrent, il débarqua, tracassé par l'idée de tant de Malgorn sur les bras de la grand-mère. Et depuis il était resté à la maison, bien à contre-cœur, pêchant sur la côte avec le canot *l'Ami-de-Dieu* que lui laissait son père. A vingt-quatre ans, Tanguy Malgorn avait renoncé à naviguer, il ne savait pour combien de temps. Il n'était plus

qu'un pêcheur d'Ouessant, comme les vieux, ou les éclopés, ou les bons à rien parmi les jeunes, ceux qui ne pouvaient rester sur aucun bateau et revenaient faire les fainéants dans l'île, à gruger leurs parents.

Il rencontrait quelquefois sur la cale ce niais de Claquin Noret, un garçon de son âge qui le traitait en camarade, une drôle de figure avec ses yeux bleus et son collier de barbe, un corps vacillant sur des jambes qui ne valaient pas deux flûtes. Il pêchait là des vieilles, car il n'aimait pas se risquer sur l'eau. Tout le monde s'en moquait. Lui aussi avait essayé de naviguer.

Tanguy eût rêvé pourtant de réussir comme les autres, de relever la grande ruine mitoyenne. Rêve de riches, comme en font les seconds-maîtres en projet de mariage, ou les pensionnés de la marine.

Il prit le sentier qui longe la côte abrupte et redoutable, coupée d'entailles géantes dont la mer frappait sourdement les parois. Le pâtis à l'herbe courte embaumait le thym sauvage qu'il respirait à narines dilatées. Une pluie fine qui semblait venir de la crête des vagues lui arrivait de côté, et il en aima le contact sur sa joue. L'île bombait sous le mauvais temps sa dure carapace et les maisons grises où veillaient les petites fenêtres au cadre souligné d'un trait blanc apparaissaient de loin comme des hâvres.

Des moutons par couples, — la brebis et son agneau attachés ensemble, — las de paître, se tenaient debout et immobiles, avec résignation,

tournés du côté de la mer. Ils finissaient par se coucher sur l'arrière-train, en fléchissant les genoux de devant, pelés à force de faire cet exercice. Quelques-uns, à l'apparition de Tanguy qu'ils n'avaient pas entendu approcher, galopèrent en tirant sur leur corde. La mère poussait un bêlement rauque de colère et de peur. Les plus vieilles portaient autour des yeux un cercle noirâtre, à bavures d'apparence goudronneuse.

Un agneau qui s'était détaché vint se jeter dans les jambes de Tanguy, au moment où il passait en bordure d'un terrain appartenant aux Toulans. Il le prit par son collier de corde et le mena à l'abri d'un des *goaskets* de pierres et de mottes, à trois tentacules, qui s'accrochaient çà et là sur les pâtis pour la protection des moutons; puis un peu surpris de son geste, il regarda machinalement autour de lui pour voir si quelqu'un passait. Mais la côte était déserte.

Il aperçut de loin, assis en cercle à l'abri du panache de tamaris passant le muret de leur jardin, le groupe des enfants qui le regardaient venir : le plus petit, Toussaint, dont le visage anémié trahissait la triste ascendance, Michelle et Marie qui venaient ensuite, toutes deux coiffées d'un béret rouge que Marie-Loïs leur avait acheté au bourg avec son argent, et vêtues pareillement d'un sarrau sale. Le costume de petites femmes ouessantines était réservé pour le dimanche.

Il y avait aussi Hervé en pantalon de toile déchiré, casquette trop grande enfoncée jusqu'à ses yeux gris, un vrai Malgorn avec son regard

décidé, son nez aux larges narines, sa bouche débonnaire et ses taches de rousseur. Il avait douze ans : dans un an il s'embarquerait. Il tenait en ce moment entre ses mains un sloop à voile jaune qu'il avait bâti de toutes pièces, avec sa quille bordée de morceaux de plomb chapardés à quelque barque renversée sur la grève. À l'écart des autres, une inquiétante silhouette d'adolescent, celle de Jean qui en quittant l'école avait déclaré, à la stupéfaction de tous, qu'il serait boulanger, rappelant ainsi le côté terrien des Malgorn qui descendaient par leur mère d'un colonial venu dans l'île avec son régiment.

Jean était à demi allongé sur l'herbe, avec une expression maussade sur sa pâle figure, et son veston enfariné contrastait avec la vareuse d'Hervé où le vent passait comme chez lui. Il regardait la mer d'un air de rancune, comme s'il lui reprochait de n'avoir pas voulu, de lui. Tous ceux qui restaient dans l'île avaient cet air.

Hervé fut le premier à courir au-devant de Tanguy auquel il arracha son panier des mains, pour regarder ce qu'il y avait dedans, et d'une voix joyeuse, empreinte d'un léger bégaiement, il l'accabla de questions sur sa pêche.

taillait avec une scie longue comme le doigt des éclats d'os pour la mâture de la goélette construite à ses moments de loisir durant sa dernière année de navigation sur la *Belle-Marie* qui lui avait servi de modèle.

Elle ignorait son retour. Tanguy était arrivé du matin, et comme sa mère l'avait envoyé au bourg dans l'après-midi faire sa visite au recteur et ses dévotions à l'église, il portait encore son habit propre de drap bleu.

A l'entrée de Soizic, il se leva, et ils demeurèrent debout à quelque distance l'un de l'autre, dans le faible rayon de lumière qui entrait par la fenêtre du côté du couchant. Tous les deux se trouvaient méconnaissables, après trois ans de séparation, passés brusquement de l'adolescence à la jeunesse. Elle ne pouvait croire que ce grand jeune homme au torse flexible moulé dans la vareuse, au clair visage viril surmonté par l'abondante chevelure blonde rejetée en arrière, fût le Tanguy Malgorn de jadis, qui fouillait la grève comme s'il croyait y trouver de quoi le nourrir et le vêtir, et qu'elle, la fille du pilote Toulan, méprisait sans s'en rendre compte. La marine avait discipliné cette bouche de sensitif, fortifié ce torse, musclé ces poings.

Il tournait le dos à la fenêtre. Elle voyait à peine ses traits. Ce qui la troublait, c'était l'attention soutenue avec laquelle il la regardait, une maîtrise toute nouvelle, une assurance d'homme dénuée de hardiesse. Il avait le regard de celui qui connaissait le monde, et elle se

Rien ne tenait moins du miracle, en apparence, que la façon dont Tanguy et Soizic Toulan avaient commencé à penser l'un à l'autre, des années auparavant, du vivant des Malgorn.

Un soir, Soizic était venue comme d'habitude chercher son lait chez eux. A ce temps-là, la débâcle n'était pas encore accomplie et ils possédaient une vache.

Soizic avait à seize ans l'air tout à fait jeune fille, à cause de sa belle taille, de sa physionomie sérieuse et de la qualité cossue de ses vêtements. Elle venait toujours avec empressement dans la maison des Malgorn, pleine d'enfants et qui contrastait par sa fumée de mottes autour de la cheminée et son mouvement autour de la table avec son propre logis.

Ce soir-là, elle fut surprise du silence, en entrant dans le corridor. Marie Malgorn était sans doute retournée au champ après souper, et les enfants vagabondaient sur le pâtis.

Elle pénétra dans la cuisine que l'ombre commençait à envahir. Une bouteille de lait était placée sur la table à son intention.

Assis près de la fenêtre, un jeune homme

sentait devant son expérience une ignorante qui était allée tout juste jusqu'à Brest à de rares occasions. Elle avait l'intuition qu'il se faisait à ce moment une opinion sur la jeune fille qu'elle était devenue. Elle retrouvait les lumineux yeux gris qui la gênaient autrefois par leur lucidité quand elle toisait du regard la tribu déguenillée des Malgorn. S'apercevait-il aujourd'hui qu'elle avait perdu de son assurance ?

La gentillesse que tout le monde s'accordait à trouver à Tanguy enfant s'était muée en douceur compréhensive. Il n'avait pas l'expression joyeuse des marins qui débarquent : l'état de désordre de la maison, l'inconduite du père, lui sautaient aux yeux et il était resté au logis le soir de son retour, comme s'il se cachait, au lieu d'aller faire le fanfaron avec sa paye dans les débits du bourg.

Il fut saisi par l'apparition de Soizic dont le visage brun, les épaules dessinées par le mouchoir blanc des faneuses qu'elle portait par-dessus sa robe noire, se détachaient sur la grisaille. La maison laissait voir à l'intérieur ses murs à nu, et Soizic dans son immobilité ressemblait à un médaillon incrusté dans le granit, comme le marin en avait vu sur des stèles, dans les villes.

Elle ne cherchait pas à éviter son regard, mais il lui fallait un certain courage pour le soutenir. Elle se rappelait ses dédains passés. Depuis, elle avait compris bien des choses, dans une atmosphère où la raison en dégage vite la leçon, vu bien des drames, principalement celui des Mal-

gorn, où la fatalité jouait son rôle, et si elle demeurait presque aveugle à l'épuisement physique et moral de Marie Malgorn, la misère des enfants dont elle était encore proche par l'âge la touchait autant que s'il se fût agi de frères et de sœurs.

Misère qu'il fallait deviner. Car aucun d'eux ne se plaignait. Une fierté de race leur tenait la bouche close. Ils serraient sur un ventre mal rempli des vêtements trop minces. Quand Hervé venait proposer des crabes chez elle, au moment où sur la table fumait le morceau de lard sorti du chaudron, il gardait un visage impassible, et si on offrait à l'un ou à l'autre quelque chose, ils disaient non d'un air tout à fait naturel. Leur morale était simple : mangeait les bons morceaux qui les avait gagnés. Ils gardaient tous une expression d'insouciance qui tenait plus du contentement que de la résignation, et peut-être n'entrevoyaient-ils de condition autre que celle qu'ils avaient toujours connue. D'ailleurs, si le pain manquait quelquefois, il y avait toujours des pommes de terre, et souvent, à force de gratter la grève à mer basse, ou de fouiller les rochers, des praires et des crabes. Chacun allait quand il avait soif à la citerne creusée dans le roc près de la maison et se régalaient d'eau fraîche.

Ils n'avaient jamais connu l'humiliation d'être battus. Le jour où le père était soûl, ils le regardaient venir du côté du bourg, zigzaguant dans le chemin, et cela les faisait rire. Il continuait de porter sur son visage une expression débon-

naire, et pour éviter les gémissements de sa femme, il bégayait de loin en clignant de l'œil : « Ça va bien ! Ça va même très bien ! » Il se jetait sur son lit en rentrant et elle lui ôtait ses bottes. Il avait l'ivresse paisible et goguenarde. Cela ne scandalisait personne. Boire était une peccadille aux yeux des enfants. La mère ne partageait pas cet avis.

Soizic n'avait pas besoin de détacher son regard de Tanguy pour prendre connaissance du triste intérieur auquel il revenait : il lui était familier. Sur la table, une pile de bols où l'on avait pris le café l'après-midi, une poignée de cuillers rouillées, des miettes de farz ; sur la fenêtre un peigne et un morceau de savon ; une assiette de sel gris. Un plat oublié sur le buffet, rempli de têtes de poisson bouilli, répandait une odeur forte.

Elle comprenait que rien de cela n'échappait à ce gars luisant de propreté, au visage sans ombre, au front dégagé. Mais le soir qui commençait son va-et-vient entre les murailles réparait l'atmosphère loqueteuse de la maison. Ils ne virent plus rien de ce qui blessait le regard. Il se dégageait des murs de pierre une inaltérable pureté et les meubles anciens tenaient bien en place. L'air du large qui entraît librement par la porte et se mêlait à l'odeur du feu de mottes était salubre.

Ce tête-à-tête de hasard était le premier que l'un et l'autre eussent connu. Debout, ils se trouvaient d'une taille impressionnante, tou-

chant presque de la tête aux solives, la taille des jeunes gens bons à marier, et de fait l'idée de mariage leur vint en même temps à l'esprit. Un couple qui leur ressemblerait entrerait ici un jour ou l'autre, après avoir mis un rideau de guipure à la fenêtre, repeint les meubles, nivelé la terre battue du sol, acheté une literie neuve.

La maison de pierre les enserrait et ils sentaient sous leurs pieds l'île qui les portait, miraculeusement, au milieu d'une mer sauvage isolant du monde leur race. Tout semblait fait pour les réunir et le vent même exprimait dans un souffle d'une grandeur solennelle leurs fiançailles prédestinées. Le présent se soudait au passé comme le roc au roc et dans cette soudure Tanguy et Soizic se trouvaient pris.

Ils n'échappaient pas au fatalisme des liens : il était écrit que sans s'être cherchés ils se rencontreraient ce soir, et que sans pouvoir prononcer une parole ils resteraient cloués en face l'un de l'autre à se parler d'un cœur en même temps timide et hardi.

Ce fut Tanguy qui le premier revint à la réalité :

— La mère ne va pas tarder à rentrer. Si tu veux t'asseoir, Soize, dit-il, enlevant d'une brassée les hardes qui encombraient le banc, et les jetant derrière lui, dans le lit-clos.

Mais Soizic fit non de la tête, prit sa bouteille de lait et sortit de la maison.

Le service l'avait pris alors sans qu'ils eussent cherché à se revoir.

Il chérissait le souvenir d'une rencontre dont il n'avait jamais dit mot à personne, quoique dans la marine on fût prompt à déballer devant les camarades, les jours de liesse, tout ce qui touchait à l'amour ou au sentiment. Chacun était à peu près au courant des aventures du voisin, ébauchées à l'occasion d'une noce dans l'île, d'une rencontre sur le port où les jours de courrier on venait assister à la dramatique arrivée du vapeur *l'Enez-Eussa*¹ entre les récifs de la Jument; ou sur la côte quand les permissionnaires allaient voir passer les bateaux à l'horizon et que les filles s'y rendaient pour changer les moutons de place ou ramener la vache.

D'ailleurs, même si Tanguy en avait éprouvé le désir, qu'eût-il pu raconter? Est-ce que le silence se raconte? Ce n'était pas sa mémoire qui se souvenait, ni ses oreilles qui avaient enregistré le son de paroles. Il fallait descendre plus profond que la mémoire pour retrouver Soizic telle qu'elle

lui était apparue, disant avec ses yeux seulement ce qu'elle avait à dire.

Et dès qu'il y pensait, c'était le cadre aussi qui se présentait à lui, cette maison des Malgorn qui faisait partie de lui-même et dont il ne fallait pas exposer le délabrement devant les étrangers. Jamais il n'y aurait un soir pareil à celui-là, tout mouillé par l'humidité de la mer, qui était venu couvrir leurs visages révélant trop de choses.

Il lui semblait encore tenir entre ses mains la Belle-Marie placée depuis sur la cheminée, et chaque fois que son regard tombait sur le petit navire, il songeait à leur rencontre.

Les paroles peuvent à la longue se déformer : à force de se remémorer celles qui nous plurent, nous finissons par ne plus savoir si elles furent telles ou si nous les avons imaginées. Le silence demeure intact, qui accompagna certain événement, et il continuait à puiser dans sa fraîche profondeur. Ce silence qui avait régné entre eux quelques moments alimentait des heures de rêverie. Après avoir tiré du sien tout ce qu'il pouvait exprimer, il se hasardait à pénétrer dans celui de Soizic, se jugeant bien téméraire pour un jeune homme!

Pas plus que les autres filles de l'île, elle n'était timide : la maîtrise de soi se transmettait de mère en fille, dans un pays où les femmes étaient accoutumées à mener seules leurs affaires, en l'absence des hommes. A quoi donc attribuer l'espèce de saisissement qu'elle avait montré à sa vue, et dans lequel elle était restée, longue-

1. Ou « l'île de l'Épouvante », nom breton d'Ouessant.

ment, comme si elle découvrait un être nouveau?

Il était chagrin qu'elle eût dit non de la tête seulement à son offre de s'asseoir. Il regrettait de n'avoir pas entendu sa voix, différente, il en était sûr, de la voix de Soizic petite fille, la seule qu'il eût connue.

Elle n'avait fait aucun geste, et cela non plus ne se racontait. Il ne pouvait lui en attribuer. On déforme une statue en lui prêtant des gestes. Elle demeurait à jamais immobile au centre de sa maison, avec son visage brun au-dessus de son fichu blanc et le reste du corps invisible.

Cette image lui suffit durant les premiers temps de son service. Mais dès son premier congé, il se retrouva Tanguy Malgorn comme devant, avec ses curiosités, son impatience et son optimisme. Sa clairvoyance aussi : la fille du maître-pilote ne manquerait pas d'amoureux. Il s'agissait de ne pas se la laisser enlever!

Un dimanche après-midi que les camarades jouaient aux boules devant le Café du Fort, il se dirigea vers la maison de Ker-Nevez, regrettant d'instinct l'absence de Nicolas Toulan. Entre hommes, on peut se faire entendre à demi-mot sur cette sorte d'affaires. Et puis, le chef pendant ses congés lui avait toujours témoigné de l'amitié. Il se voyait petit garçon assis le jeudi à la table des Toulan, où il apportait sa bouteille carrée d'encre bleue et son cahier d'écolier pour que le savant pilote lui aidât à faire ses problèmes. Tanguy était de ces garçons

que les hommes prennent plaisir à instruire, se familiarisant vite et accablant de questions ceux qui sont de retour au pays.

Il rencontra à la barrière Servaise qui revenait seule des vêpres. Elle l'invita à entrer. Pendant que Soizic sortait de l'armoire la bouteille de quinquina Saint-Raphaël et trois petits verres brillants qu'elle polit de nouveau avec une serviette fraîchement dépliée, le jeune homme échangea avec Servaise des nouvelles de Brest où son mari était en ce moment en disponibilité. On s'entretint ensuite de marins libérés du service, principalement ceux du village, et l'on nomma les bâtiments sur lesquels ils étaient embarqués, aucun ne restant longtemps sur le même, le trajet qu'ils faisaient, les accidents, les maladies que la rumeur leur attribuait, les naufrages et les disparitions. Il y en avait de plus en plus à rester dans la marine de l'Etat, à cause de la prime de rengagement et de la retraite.

Soizic parlait peu, mais elle accueillit Tanguy avec un plaisir qui se montrait malgré elle sur son visage hâlé plus coloré que de coutume; ses yeux d'un bleu sombre se posaient franchement sur lui quand il la regardait et il y avait entre eux le souvenir de leur premier tête-à-tête. Une timidité inhabituelle se mêlait à son sourire et lui donnait une grâce qui manque un peu aux femmes d'Ouessant.

Il était conscient de chacun de ses mouvements comme elle allait et venait par la salle, déposant avec lenteur le plateau de laque, la bouteille et

les verres sur une petite table garnie en guise de tapis d'un de ses anciens châles d'enfant d'un vert pâle décoré de roses joufflues, dont la vue donnait aux yeux une sensation de fraîcheur acide et amenait un sourire sur les lèvres.

Aujourd'hui dimanche, elle portait sur son dos la masse de ses cheveux gonflés de sève, sur lesquels il osait à peine lever les yeux, comme s'il eût craint de révéler son désir de les toucher, de les mordre, d'y plonger son visage avec une rauque aspiration.

Elle était contente que Tanguy fût comme chez lui dans sa maison où tout reluisait entre le sol cimenté et le plafond peint en vert. Les rideaux étaient tendus par le milieu sur une ficelle, à cause de l'humidité, et il y avait sur la fenêtre, dans un étroit vase bleu à collerette gaufrée, un petit bouquet serré de jalousies. Tanguy se trouvait adossé à son lit de jeune fille, la tête à la hauteur du beau drap garni de dentelle.

Il fût bien resté là, dans l'intimité du calme logis, mais il ne fallait pas oublier qu'il était venu pour mettre la mère de Soizic sur la voie de son sentiment pour sa fille. Seulement, il ne savait comment s'y prendre !

Lorsqu'il fut question des fiançailles d'un de ses camarades avec une jeune voisine des Toulan il crut l'occasion favorable.

— Les filles de Ker-Nevez se marient jeunes, dit-il en se tournant vers Servaise, et en s'efforçant de prendre un ton détaché. Soizic ne tardera pas à faire comme les autres !

L'expression de Servaise lui coupa la parole. Son visage s'était fermé et ses yeux durcis. Elle ne le regardait plus en face.

— Soizic a bien le temps, finit-elle par dire d'une voix évasive. Et elle peut choisir. Je ne donnerai pas ma fille à n'importe qui !

Il sentit que ces derniers mots le visaient.

Il ne pouvait cependant montrer qu'il était touché. Maîtrisant l'envie qu'il avait de s'en aller, sur un brusque au revoir, il prolongea sa visite de quelques minutes, ramenant la conversation à des nouvelles sans importance qui concernaient des gens dont ni lui ni les Toulan ne se souciaient.

Cela se passait il y avait deux ans.

Aujourd'hui, Marie Malgorn et son homme n'étaient plus, et Tanguy s'exerçait maladroitement à les remplacer.

La tâche était malaisée.

Il y avait d'abord le problème de Barba. Une bûcheuse pour le travail du dehors et le soin des bêtes. Quant à ça, il n'y avait rien à dire. Mais un souillon dans la maison. La cheminée était encombrée de chaudrons et quand on soulevait les couvercles, une odeur de soupe aigrie ou de vieilles pommes de terre pour le cochon vous sautait au nez. De la lande jonchait le sol, et des débris de mottes. Les poulets étaient chez eux dans la cuisine. Il y en avait jusque sous les couchettes qu'occupaient les garçons d'un côté de la muraille. Des vêtements traînaient sur les bancs, et Barba n'était jamais pressée après les repas de débarrasser la table, ou de l'essuyer avec le chiffon sale qu'elle sortait d'un coin du foyer. Quand Tanguy rentrait le soir, les bols poisseux d'un reste de café et de sucre que suçait les mouches n'étaient pas encore lavés et mis en place.

Il eût voulu une maison récurée comme le pont d'un navire. Mais Barba ne supportait pas d'observations. Assez coquette pour elle-même, et en apparence soignée de sa personne, elle

arborait fréquemment un ruban nouveau, même en semaine, jaune, bleu ou rose, à la fermeture de son châle, et pour imiter sa sœur Marie-Loïs, elle s'était mise à porter des bas de couleur, bien tirés sur ses fortes jambes. On lui voyait ces derniers temps un sarrau clair, pour faire le ménage, disait-elle avec sérieux. Elle avait le teint vif, les traits épais, une expression de joie sensuelle, un corps bien planté, une belle chevelure abondante, d'un blond roux qui attirait l'œil, la grande majorité des îliennes étant brunes. Et elle refusait de faire comme les autres qui, pour plus de commodité au travail les jours ordinaires, tressent la leur en deux nattes qu'elles laissent pendre sur leurs épaules. A cause de sa taille, de son allure et de la couleur de ses cheveux, on l'avait surnommée dans le pays Barbarousse, ce qui la rendait furieuse.

Les deux petites ne connaissaient plus de débarbouillage que le dimanche et cachaient du matin leurs cheveux mal peignés sous le béret rouge. Et comme Barba n'avait plus le temps, avec ses occupations, de tricoter, elles allaient pieds nus dans la belle saison.

La plus petite, Michelle, une jolie enfant, avec plus de vivacité que la plupart des enfants de l'île, plus de caprices aussi, menait par le bout du nez Marie qui, à huit ans, avait déjà l'air d'une sacrifiée. Celle-ci retenait par son expression pathétique, toute en profondeur, qui donnait envie de la plaindre, de la protéger ou de la consoler quand elle levait sur vous son regard gris,

son regard Malgorn où il y avait tant de fidélité et d'attachement pour ceux qui lui témoignaient de l'amitié. Ce regard faisait toute la beauté de son visage. Il reflétait au fond des yeux, pensif, inquiet, quand il avait cru lire de la froideur dans celui des autres. Elle accourait au-devant de Tanguy chaque jour avec le même regard, le même mouvement de sa tête levée vers lui, et il sentait qu'il en serait toujours ainsi. Marie aurait toujours la même joie à le voir, sans éprouver le besoin d'en changer les manifestations. Parfois il soulevait à bout de bras la gamine Michelle, pour la faire rire ou la taquiner. Il n'avait jamais envie de jouer avec Marie, mais il la prenait par les épaules, fortement, en mettant dans son geste toute son amitié. Il l'interrogeait comme une grande personne. Et avant de lui répondre, ses yeux honnêtes fouillaient en elle-même, faisaient le tour de ce qu'elle savait, avec lenteur et application. Il y avait entre l'enfant et l'homme fait un échange comme entre égaux. Il prévoyait que la mission de Marie dans la vie serait le dévouement et son sort le sacrifice. Tout l'appelait à une forte destinée : son manque de beauté et jusqu'à son nom de Marie.

Le matin, les petites filles passaient elles-mêmes leur sarrau par-dessus leur cotillon, buvaient leur grand bol de café en repoussant de chaque côté du visage les mèches inégales de leurs cheveux, filaient sur le pâtis, s'abritaient dans un angle de goasket quand il pleuvait trop fort, et à mer basse descendaient, au risque de

se casser le cou, par quelque entaille de la falaise connue d'elles seules, jusqu'aux rochers à découvert d'où elles rapportaient des crabes. Barba les jetait tout vivants dans l'eau bouillante et on les entendait se débattre contre le couvercle du chaudron. Quand ils étaient cuits, elle allait verser devant la porte l'eau de cuisson qui sentait fort.

Il était question d'envoyer les deux petites à l'école à la rentrée prochaine. Ce n'étaient pas elles qui causaient du souci au frère aîné.

Jean lui faisait bouillir dans les veines son sang de Malgorn prompt à s'échauffer. Il croyait que le métier qu'il avait choisi n'était qu'un prétexte pour échapper à la rude et parfois cruelle discipline de la mer. Il arrivait que Tanguy, allant au bourg à l'improviste, le trouvât assis sur la cale, pensant on ne savait à quoi; ou allongé sur l'herbe à plat ventre, regardant avec fixité la terre, ce qui faisait dire qu'il devait être un peu fou. En réalité, il observait la migration d'une fourmilière. Jamais il ne donnait aucune justification de ses actes. C'était ce mutisme qu'il était capable de garder, ce secret de lui-même qu'il ne lui arrivait jamais de trahir qui inquiétaient les gens. Le développement moral d'un adolescent devait, ainsi que sa croissance physique, être apparent aux yeux de tous. Il ne lui était pas permis d'avoir son mystère. Se garder c'était se cacher. Il fallait arriver à l'âge d'homme pour avoir le droit de ne pas tout dire. On ne le voyait pas en compagnie des garçons de son âge et on lui en faisait grief.

Puisqu'il ne naviguait pas, il y avait d'autres bons à rien avec qui il eût pu tuer le temps! On ne le voyait pas non plus aux abords du café Chopette, le seul où il y eût un pianola dont la musique faisait aux gens l'effet d'une narquoise effronterie. Les marins en congé et les jeunes filles émancipées étaient d'un avis différent. Le curé avait prévenu Tanguy de veiller sur son frère qui, disait-il, sans vouloir s'expliquer plus clairement, prenait une mauvaise voie. Cette surveillance qu'on lui demandait d'exercer l'humiliait. Ce n'était pas son rôle. Lui avait marché droit sans surveillance. Il avait plus envie de gifler le visage enfariné de Jean ou de le secouer par ses maigres épaules que de lui prêcher la morale. D'ailleurs, soit que celui-ci se méfiât, soit qu'il ignorât être sujet à suspensions, il était difficile de le prendre en défaut. Pouvait-on lui faire un crime de son mutisme à la maison, de son air de s'ennuyer et de ruminer de sombres idées?

Il avait été un petit garçon délicat de santé, difficile à élever, au point qu'on avait décidé qu'il ne pourrait jamais faire un marin, plus dorloté que les autres par la mère, et d'une obstination que seule elle parvenait à vaincre par sa douceur. Avait-il souffert plus que les autres de sa disparition, quoiqu'il n'en eût rien montré? Avait-il été le plus touché par la mort terrible de François, dans l'abordage de Dunkerque? Ils se suivaient comme âge et s'entendaient bien. Tout cela expliquait-il sa veulerie de caractère et ses dispositions peu sociables?

Heureusement qu'Hervé était là, servant de trait d'union entre ces Malgorn d'humeurs différentes, Hervé toujours content de son sort, entreprenant, rapportant chaque jour de la côte quelque fretin qui s'ajoutait à la pêche de l'ainé, complaisant pour Barba, gardant Toussaint quand elle était occupée. Il ravitaillait la maison en combustible, ce qui n'était pas une petite affaire. On brûlait du goémon, de la lande et de la fougère; des mottes aussi en hiver, qu'il fallait enlever à la pelle sur les pâtis à la belle saison, retourner pour faire sécher, mettre en tas et transporter par brouettées à la maison. C'était encore Hervé qui courait au bourg chercher le pain, par le sentier le long de la falaise, tout en surveillant de ses yeux auxquels rien n'échappait, quoique à peine visibles sous la casquette trop grande, les bateaux qui passaient au large de La Jument, ou ceux qui entraient dans la baie de Lampaul, pour en causer avec Tanguy. Quand la mer montait, il n'y avait pas à s'inquiéter des deux petites : Hervé était là pour siffler sur elles du haut des rochers.

Il fallait reconnaître qu'il y avait de bons moments chez les Malgorn, principalement les jours où l'ainé rentrait avec une bonne pêche, qu'il vendait bien, et qu'ils le regardaient avec considération, ou quand le temps avait été terrible, ce qui arrivait souvent, et qu'ils avaient dû porter toute la journée leur inquiétude. Ils éprouvaient à le voir rentrer un soulagement dont les effets se prolongeaient durant la soirée.

Quand ils étaient réunis pour le repas, leur couteau ouvert en main, leurs yeux sur le chaudron posé sur une torche de corde au milieu de la table, plein de poisson cuit à l'eau, assaisonné de persil et de gros sel, une assiettée de pommes de terre fumantes devant eux, ils oubliaient que le père et la mère manquaient à l'appel.

Chacun apportait chaque jour sa part de la nourriture et avait conscience, en avalant sa soupe à grandes lampées ou en broyant les pattes de crabe entre ses mâchoires, d'y avoir droit. Ils parlaient peu. Ils se penchaient vers la table qui était en même temps une huche et n'avait pas de bords sous lesquels passer leurs jambes.

Après le repas, Barba déshabillait Toussaint sur ses genoux et le portait, bien qu'il eût près de quatre ans, pour le coucher dans son ber. Ensuite, elle préparait pour le dimanche la pâte du farz, avec de la farine de froment et de pomme de terre, des pruneaux et des morceaux de lard, qu'elle mettrait à cuire sous le feu de mottes. Ou bien elle ouvrait une toison de mouton battue au lavoir et séchée sur l'herbe au soleil, pour habiller Marie et Michelle à ce travail. Il flottait des brins de laine un peu partout, jusque dans les cheveux des garçons qui étaient nu-tête. Hervé travaillait à un bateau, ou se livrait à des essais de tatouage sur son avant-bras, pendant que Jean, qui devait se lever de bonne heure pour la fournée du matin, dormait déjà dans sa couchette de matelot. Tanguy recousait la toile de ses bottes de pêche, passait à l'huile de lin son ciré,

ou mettait des rangées de gros clous sous les sabots des uns ou des autres. Il n'en avait jamais fini et trouvait à peine le temps de lire le journal qui arrivait de Brest deux fois par semaine.

La porte était fermée au vent, et le volet de la fenêtre rabattu à cause des éclats intermittents du Créach. La petite lampe à pétrole vacillait quand quelqu'un faisait un mouvement brusque ou s'en approchait de trop près. Il arrivait même qu'on l'éteignit de son haleine sans le vouloir, et ils restaient sans bouger dans l'obscurité, attendant que Barba eût trouvé la boîte d'allumettes sur le coin du foyer. Le cœur des petites battait. Quand il faisait froid, elles posaient leurs pieds sur un gros galet chauffé dans les braises. En les serrant bien, il y avait de la place.

En été aussi, ils connaissaient des soirées pleines de douceur, assis en rond petits et grands à deux pas de la maison, sur la falaise herbeuse, chaude encore de soleil. Tanguy, allongé par terre, les bras sous la nuque, avait l'air de regarder les nuages. En réalité il reprenait son rêve d'amour au point où il l'avait laissé la veille, avec l'intention de le mener plus loin, mais sans y parvenir, tant les images dont il se repaissait contenaient d'inépuisable enchantement.

Jean tournait les feuillets d'un magazine de cinéma qu'il avait trouvé sur les rochers devant leur maison, après le passage de touristes. Personne n'avait le droit d'y toucher. Il ne se lassait pas d'en contempler les illustrations, et les scé-

narios qu'il connaissait par cœur alimentaient ses rêves la nuit.

Quand il n'était pas sous le regard des autres, son visage se détendait, et il y avait dans la ligne flottante de son profil, dans le velouté de sa joue et la moue presque enfantine de sa lèvre la saveur d'un fruit à peine mûr qui ne connaissait pas encore la flétrissure du toucher.

Dès que le phare du Créach envoyait d'un coup de bras circulaire son premier signal lumineux à l'horizon et que celui de la Jument ouvrait deux fois coup sur coup son œil rougeoyant, ils regagnaient le logis : c'était l'ordre pour ceux qui sont à terre d'aller se coucher.

Soizic prit délibérément la route de Pern. Délibérément, après avoir distingué l'après-midi une voile brune hissée sur un canot qu'elle supposa être l'*Ami-de-Dieu* naviguant dans les parages des Baïonnettes.

Tanguy était de retour depuis plusieurs mois déjà et ils se passaient quelquefois en chemin en échangeant de banales paroles.

La lune se leva, faisant de cette pointe de terre habitée de rochers un monde si saisissant que toute autre que Soizic en eût éprouvé de l'épouvante. Elle se sentait accueillie par eux, principalement aux heures de solitude, privilège que lui valait une fréquentation de longues années.

C'étaient eux qui lui avaient donné cette habitude d'examiner les choses sous des angles divers et de leur trouver chaque fois une signification différente et de plus en plus profonde. Et si Soizic Toulan, qui parlait peu, était sans cesse en état de langage intérieur, celui qui ne passe qu'avec difficulté les lèvres, c'est là qu'elle en avait pris le goût.

Elle s'arrêta un instant à l'entrée du champ de pierres, comme pour leur annoncer à toutes

sa venue, avant de se laisser attirer par le sortilège des unes ou des autres. Elle n'aurait pas le temps d'en faire le tour, de parler à chaque visage, de répondre à chaque prière, d'interpréter chaque signe.

Elle venait ce soir à la rencontre d'un vivant, Tanguy Malgorn, qui aurait lui aussi plus tard sa pierre, s'il le méritait, parmi celles de Pern.

L'Ami-de-Dieu se rapprochait, ayant laissé glisser sa voile et Tanguy avançait prudemment à la rame, jusqu'à la grève rocailleuse où il sauta à terre et le tira au sec.

Soizic, pour ne pas être chavirée par le vent, s'était adossée à un robuste bâtiment abandonné qui abritait jadis la sirène à vapeur. A présent, il servait d'observatoire les jours de tempête à ceux qui se risquaient jusque là. Il y avait à toucher les fenêtres un groupe de rochers formidables, debout, l'air de monstrueux bergers, qui plongeaient leur regard à l'intérieur. Quand on avait pénétré dans la maison qu'on croyait vide, on voyait soudain par les fenêtres les terribles ombres.

Elle savait que sa silhouette était à peine discernable de la muraille, et pour que Tanguy ne fût pas trop saisi, elle siffla doucement dans sa direction dès qu'il eut mis son canot en sûreté.

Il leva les yeux, cloué sur place un moment par la surprise, ou réfléchissant peut-être, puis il monta la côte d'un élan.

Il passa son bras autour de son cou, lui amenant presque brutalement le visage jusqu'au sien.

— Soize! Qu'est-ce que tu fais par ici?

— Je suis venue t'attendre, dit-elle. J'ai à te causer.

— Moi aussi, depuis longtemps je voulais te parler.

— Mais tu n'as pas le courage de me chercher!

Elle ne disait pas cela avec amertume, mais plutôt sur un ton de reproche tendre qui n'était pas exempt de malice.

Il ne protesta pas. Avant de commencer des explications et d'arriver à la conclusion qu'elles étaient inutiles, en présence du fait que Soizic Toulan n'était pas pour lui, ni lui pour aucune autre d'ici longtemps, il fallait profiter de l'occasion miraculeuse qui les mettait côte à côte dans le désert de Pern.

Elle quitta son abri, et sans repousser le bras passé autour de ses épaules, elle se mit à remonter avec son aide le remblai de galets arrondi en forme de vague gigantesque que les tempêtes avaient déposé à la pointe.

Arrivée sur les hauteurs, elle fit du regard le tour des rochers, se demandant lequel leur serait le plus favorable. Elle ne perdait pas de vue son idée : elle était venue ici pour s'expliquer avec Tanguy Malgorn.

L'un d'eux, isolé, avait l'aspect d'une femme qu'ils voyaient de dos, une Ouessantine à coup sûr, dont la grande chevelure retombait par derrière, se confondant avec l'ample cape dont elle était revêtue. Ni ses bras ni ses jambes ne se distinguaient de la masse de son corps soudé.

Elle s'avavançait hardiment seule, face à la mer. Elle était là pour une mission, et on voyait à la ligne tordue de ses reins et à la barre de ses épaules qu'elle aurait la force de l'accomplir.

Soizic choisit la Grande-Femme-sans-peur comme témoin. Ils en firent le tour et s'assirent à ses pieds, tournés comme elle vers le large. Ils avaient l'air de ses enfants qu'elle eût amenés devant un inoubliable spectacle.

— Je te l'ai bien dit tout à l'heure, Tanguy Malgorn : il faut que ce soit moi qui coure après toi!

— Mets-toi à ma place, Soize! Ta mère est contre moi.

— Ma mère a ses idées. J'ai les miennes. Je peux tenir bon aussi longtemps qu'elle, et plus longtemps, c'est probable.

— Mais il n'y a pas que cela, tu le sais bien!

Il avait laissé retomber son bras, et sa voix était presque basse, comme si ce qu'il avait à dire le remplissait de découragement.

— Un beau galant vraiment, reprit-il avec amertume, que Tanguy Malgorn qui a déjà une maisonnée de crève-la-faim sur les bras!

La présence de la jeune fille, au lieu de le rassénérer, lui mettait soudain devant les yeux tous les obstacles qui les séparaient. Il se rappelait ses exaspérations quand Barbarousse lui répondait avec insolence, quand Jean rentrait avec l'attitude hargneuse de l'adolescent qui ne sait quel mal le travaille. Et surtout quand le rongait son envie féroce de naviguer. Non qu'il s'illu-

sionnât sur les plaisirs de l'existence du marin, mais parce qu'il eût voulu mettre, entre lui et ses soucis du moment, la mer. Est-ce qu'il allait durer longtemps, ce métier de gardeur de gosses et de pourvoyeur de fricassées pour la famille?

Naviguer, et puis revenir pour des congés bien gagnés à une maison à lui, en grand appétit d'amour, mettre les bouchées doubles, comme tous ceux qui reviennent.

Est-ce qu'il lui faudrait renoncer à Soizic, qui était pour lui la seule fille de l'île, et dont l'image ne le quittait ni le jour ni la nuit?

Il finissait par oublier l'opposition formelle de Servaise Toulan, à qui il n'avait pas donné une chance de la renouveler : la bande Malgorn était le seul obstacle.

— Au lieu de te monter la tête, dit la voix paisible de Soizic, pourquoi ne pas chercher à te sortir de là?

Il ne s'était jamais posé la question. Et d'entendre la raisonnable Soizic exprimer la possibilité de quelque arrangement avec le sort le soulagea.

— Tu es bien capable de me faire croire tout ce que tu voudras!...

Elle l'interrogea. Pourquoi au juste était-il revenu? Ils avaient la petite pension de la marine à la maison. Est-ce qu'il les aidait beaucoup avec sa pêche? N'aurait-il pu faire autant pour eux en leur envoyant une partie de sa paye? Les choses n'allaient guère mieux depuis son retour. Ce n'était pas un homme qu'il fallait dans la mai-

son, mais une femme capable, comme la grand-mère Malgorn. Barba était trop jeune. C'était tout ce qu'elle osa dire.

Il l'interrompit :

— Je sais bien! J'étais plus tranquille quand la grand-mère était là. Mais Barba et elle se disputent comme des démons. La grand-mère a fini par se lasser.

— Barba se mariera! Il y en a plus d'un qui la trouvent à leur goût.

En effet, Barba saisissait maintenant le moindre prétexte pour courir au bourg après souper, quand les enfants étaient couchés. Elle allait rejoindre Marie-Loïs qui ne manquait pas de connaissances depuis qu'elle était à Lampaul. Il y avait à ce moment une petite flottille de bateaux de l'hydrographie venus de Brest pour faire des sondages, et le soir on voyait des groupes de marins galonnés à la terrasse de l'hôtel ou dans les cafés des environs.

L'un d'eux avait débarqué une motocyclette que les filles Malgorn enfourchaient à tour de rôle, en relevant leurs jupes.

Les femmes disaient d'une voix étouffée que c'étaient là les manières « modernes », en prononçant ce mot à la française, pour bien montrer que ces manières ne venaient pas de l'île.

Marie-Loïs, qui avait pourtant gardé son expression fermée et fière de Ouessantine, grimpait à sa mansarde dès qu'elle entendait la vedette, pour en redescendre avec du rouge aux lèvres et remplissant l'escalier d'un fort parfum.

Elle finirait probablement par épouser son second-maitre, celui qui la promenait sur sa moto par les petits chemins tortueux de l'île. Et Barba ferait la conquête d'un de ces pêcheurs de Douarnenez, hardis et fanfarons, qui débarquaient à Lampaul par groupes, pour venir boire ou régler entre eux une querelle, ou simplement pour regarder les filles au passage, prenant toute la rue de leur large carrure vêtue de toile rougeâtre. Ils avaient toujours de l'argent à laisser dans les auberges où on leur faisait bonne mine. Mais les jeunes gens les détestaient, tant à cause de leur humeur batailleuse que de leurs airs avantageux. Ils enviaient aussi leurs forts bateaux, avec lesquels ils venaient pêcher jusque sur les côtes de l'île.

Et le reste de la « bande Malgorn », le chétif Toussaint, les deux fillettes qui ne se débrouilleraient pas seules d'ici des années?... Vraiment, cela présentait trop de problèmes pour Tanguy, mais d'en causer avec Soizic, et de découvrir qu'elle était au courant de ses difficultés lui soulageait l'âme.

Ils s'étaient tus. De se tenir l'un près de l'autre, adossés aux genoux de la Femme-sans-peur, les remplissait d'un bonheur pour la première fois éprouvé. Bonheur d'aimer, émoi de l'âme et de la chair, qui se traduit chez tous les hommes, des plus primitifs aux plus civilisés, par le silence. Les battements du cœur remplacent les paroles.

De cette longue pointe de Pern fermée de pierres, ils ne voyaient pas le reste de l'île; ils pouvaient se croire seuls au monde sur leur rocher. La vie entière était devant eux, avec sa solitude, et la promesse d'être deux pour lui faire face. Ils regardaient la mer, mais c'était encore le visage de l'autre que chacun voyait devant soi.

Soizic se leva, malgré qu'il voulût la retenir, secoua d'elle cette volupté inconnue, presque terrible, cette paralysie qui lui envahissait les veines de ce tête-à-tête dans la solitude. Et ils se mirent à faire le tour du fantastique domaine, lentement, en présentant au vent de mer une face qu'il lavait peu à peu de son trouble.

Elle était plus à l'aise que lui au milieu des grandes pierres expressives. Il n'y avait jamais

accordé d'attention, se contentant de reconnaître les plus banales, qu'on nommait dans le pays la Reine d'Angleterre, l'Évêque, le Lapin, le Loup marin, ou d'autres dont le grotesque sautait aux yeux.

La jeune fille était la fée qui réveillait les pierres enchantées, et il demeurait muet de stupeur devant pareil miracle. Il apprenait d'elle à épeler le gigantesque alphabet.

Elle l'entraîna sur les hauteurs de la pointe pour prendre un coup d'œil d'ensemble, puis ils descendirent lentement la terre en plan incliné, couverte d'herbe qui paraissait faite de grandes coulées de lune, du côté du Créach, où les rochers s'avançaient par groupes massifs, en un cortège hallucinant, comme s'il s'agissait, au moment du départ d'une flottille, d'une bénédiction de la mer. Elle était menée par des moines de grande taille, aux cagoules abaissées. Bénédiction grandiose, empreinte de tragique, car déjà les barques étaient invisibles par delà le cordon des écueils. Ou peut-être s'agissait-il de navires en perdition. Toute l'île était là, réveillée par les coups de canon du phare. Le drapeau noir flottait sans doute au mât du sémaphore. Les femmes de pierre formaient des groupes imposants, hautes comme des tours, tout en reins et en épaules, avec leurs chevelures sauvages aux mouvements de vagues qui se perdaient dans les plis de leurs jupes ballonnées. Quelques-unes poussaient devant elles ou tenaient dans leurs bras leurs petits qu'elles tendaient en offrande à la

mer. Toutes portaient leur angoisse. A les contempler, on arrivait à la certitude que la douleur ennoblit. Les groupes, quoique détachés, marquaient une unité merveilleuse d'intention et de mouvements : toutes les faces dont on ne voyait pas le regard imploraient une même puissance, assurément redoutable ; et les lourds vêtements étaient repoussés en arrière par le même coup de rafale. La même crainte, la même supplication étaient dans les cœurs, et la force aussi qui avait porté les pèlerins à travers les ténèbres des chemins noyés et les maintenait soudés à la côte, les plus hardis baignant jusqu'aux genoux dans l'écume.

Il n'y avait que quelques pêcheurs à prendre part à la procession, des vieux, reconnaissables à leur capuchon carré, à leurs formes trapues. Ils poussaient avec des efforts terribles sur quelque chose, un canot de sauvetage à en juger par leur posture.

A l'arrière-plan, dominant le désert de pierres, apparaissait un visage aussi grand qu'un groupe entier, aussi grand que le Sphinx au-dessus des sables. Toute la beauté de la procession était dans cette immense effigie, que la nature seule avait osé concevoir et réaliser. Elle était couchée à plat sur un rocher en entablement qu'elle recouvrait en entier. Le visage était jeune, pur, endormi, et reposait avec douceur sur les cheveux pareils à des algues, des cheveux qui aident à flotter, ceux du marin dans la mort. Le poids de son front l'entraînait un peu en arrière vers le sol, dans un mouve-

ment de tendresse, et de la pointe du menton relevé il défiait légèrement la mer. Tout le ciel de Pern le recouvrait, luisait pour lui, formait avec lui une forte et limpide harmonie. Ils réfutaient ensemble le drame de la mer et le tragique de la procession. Tandis que les moines et les femmes regardaient la tempête, le ciel de Pern enseignait que celui qu'on devait honorer ici était le jeune mort que l'océan avait rejeté. La terre le plaçait bien haut, au milieu de la lande, comme s'il avait accompli une action d'éclat. Grâce à lui, le chaos de pierre s'éclairait. Pourquoi les femmes ne se tournaient-elles pas vers ce visage pareil à un vaisseau porteur d'une immense sérénité, pour en recevoir consolation ?

Le sort des marins n'effrayait plus quand on l'avait regardé, car on comprenait que tout n'était pas dit pour ceux qui restaient au fond, puisqu'ils s'arrangeaient pour revenir, sculptés dans une souriante immortalité. Ils ne reniaient pas la mer cependant. Ils la choisissaient comme témoin de leur repos.

— Vous parlez d'une médaille ! fit Tanguy, en observant le Rocher-du-jeune-mort, plus frappé par sa plastique que par sa spiritualité. Habile lui-même à tailler et à sculpter le bois et l'os, il était plus capable d'apprécier le travail d'un maître artisan qu'à en dégager le symbole. Cependant, il accueillait avec le désir d'y croire les inventions de Soizic. Quand il reprendrait la mer, il savait qu'elles lui viendraient à l'esprit dans les moments de danger et que le visage de pierre

formerait un immense radeau auquel il lui semblerait s'accrocher.

Ils ne pouvaient plus détacher les yeux des rochers. Ils finissaient par oublier leur amour, leur désir, leurs soucis, leur identité, par perdre le pouvoir de parler. Ici, il n'y avait pas de rires, pas de gestes : c'était par l'immobilité que l'homme s'exprimait. Les préoccupations isolées n'avaient pas de poids : on s'avancait en masse vers un but commun. Ces femmes dévêtues par le flot étaient vêtues par une noblesse extraordinaire d'attitudes, à laquelle Soizic accordait la sienne.

Ils sortaient de leur contemplation avec une espèce de vertige. Leurs yeux avaient assisté à un tel défilé de rochers aux aspects si divers qu'il y avait un certain repos à regarder la mer où ils retrouvaient, malgré qu'elle eût toujours en ces lieux l'air de recouvrir quelque épave, une unité de formes.

Elle n'était peut-être pas sur la côte la force aveugle qu'on imaginait. Il y avait plus de grâce que de fureur, plus de jeu que d'intentions mauvaises, dans la façon dont elle battait le rivage. Quelle que fût la noirceur des crimes qu'elle commettait au large, son écume sur les rochers demeurait blanche. Elle s'élevait à leurs crêtes en éventails fantastiques, en colonnes épaisses, pour en retomber en un rideau de vapeur légère, aérienne, argentée, qui n'était plus qu'un souffle et se dissipait avec lenteur pour permettre à l'œil d'en saisir la délicate beauté et laisser dans

l'esprit le souvenir d'une miraculeuse métamorphose. Elle y travaillait péniblement, le jour et la nuit, essayait de se dégager de la lourdeur de ses eaux, revenait sur ses pas pour parfaire son ouvrage, luttait par soubresauts terribles. Le secret des tempêtes est là. Ce ne sont pas vaines colères, mais tentatives pour se délivrer, ou peut-être pour se détruire, afin de connaître un autre état; perpétuelle agonie, élans et retombées désespérées.

Au large, devenue furieuse sous la pesanteur du ciel, elle se gonflait jusqu'à lui pour tenter de le soulever, de l'ébranler et de le chavirer. Il n'y avait pas de place entre les deux à la plus mince embarcation.

Le visage de Tanguy en face de la mer avait perdu sa mobilité. Il ne se composait plus que de grandes lignes rigides, comme les pierres de Pern empreintes d'une force et d'une gaucherie primitives : les joues soudées d'un seul trait aux tempes et au menton, la mâchoire tendue, les paupières en dôme et le front barré de quelques rides sur lequel le vent rabattait en une touffe rugueuse ses cheveux que d'un coup de main il remettait en place.

Car le marin a deux visages : celui de terre sur lequel se sont assoupies les qualités qui font sa grandeur, visage de l'homme ordinaire qui regarde son champ, sa maison, les femmes. Et son visage de mer, quand il godille avec une force sauvage au moment où dans la brume un récif se dresse à six brasses de son lateau, ou

quand il souque sur les avirons avec des bras de fer, pour escalader une vague en montagne qu'il a l'air de rejeter derrière son dos, afin de faire face aux autres. Ce visage-là est d'une beauté terrible, qui fait parfois reculer la mort. Il est le seul à pouvoir juger la mer d'un coup d'œil et à se mesurer à elle avec un sentiment d'égalité.

Une femme se sent bien petite à regarder de profil pareil visage.

La saison d'automne était venue. La cuscute pendait aux buissons de lande, comme de délicats filets rouges qu'on eût mis à sécher. Les fougères qu'on avait coupées gisaient sur le côté, par gerbes couleur de rouille, et on eût dit qu'elles avaient été fauchées par quelque tempête cruelle. Le vent bien nourri avait une épaisseur de sang. Les maisons perdaient la ligne de leur faite et paraissaient bâties de moellons de brume. L'eau des nombreux petits lavoirs dissimulés dans des creux bordés de roseaux déroulait pour s'abriter dessous un tapis de lentilles d'un vert opaque, comme s'il eût été longtemps étendu dans une dormante clairière.

Des crépuscules de fin de monde tombaient sur l'île. Un étroit bandeau de lumière diffuse, privée de chaleur et de rayonnement, se maintenait entre les lourds nuages et la terre. Les rochers se détachaient sur la ligne d'horizon, seuls survivants d'un monde à peu près effacé. Il émanait de ce clair-obscur, de cette mort lente des choses, plus de douceur que de tristesse, et le cœur de l'homme, allégé de toute

préoccupation personnelle, connaissait la sérénité. Il liait son sort à celui de la nature, et celle-ci prenait à son compte ce que la mort pour l'homme solitaire contenait d'épouvante.

Les étrangers étaient depuis longtemps partis, à l'exception d'un seul, « un grand musicien de Paris » qui avait fait restaurer une maison de pêcheur construite sur le pâti en surplomb de la baie de Lampaul et y habitait chaque année jusqu'à la Noël. Un gracile moulin de bois monté sur des fondations de pierre, dévidant du matin au soir la brume avec ses ailes, se dressait à un angle du mur entourant l'enclos et l'artiste se réfugiait dans l'étroite guérite peinte en noir avec sa porte béante sur la mer, pour écrire, disait-on, sa musique.

Ils toléraient parmi eux, dans la cellule homogène qu'ils formaient, la présence de cet élément étranger. Ils souriaient de l'idée du musicien de s'enfermer dans un moulin, mais ils parlaient de lui avec une considération spéciale, tout ignorants qu'ils fussent de son art. Ils étaient touchés et flattés en même temps qu'il eût assez d'attachement pour sa maison presque semblable à la leur pour y vivre durant les mois noirs, quand l'île ruisselle sous les pluies et que l'écume de la mer passe comme des bandes de pigeons au-dessus des villages. Ils n'étaient pas aussi déshérités qu'on voulait le dire et ce monsieur de Paris se plaisait chez eux. Ils savaient bien que ceux qui venaient s'ébattre en pleine liberté sur une terre que rien ne défendait, et qui les

dévisageaient avec une curiosité déplacée, regardaient les fenêtres de leurs maisons comme s'ils voulaient voir au travers ce qui s'y passait, photographiaient avec effronterie les plus belles jeunes filles dans les champs ou au sortir de la messe le dimanche, trouveraient l'île d'un ennui mortel dès la première journée de pluie et n'auraient qu'une idée : reprendre le bateau.

Les iliens étaient les premiers à reconnaître la désolation de l'hiver sur leur rocher flagellé par les vents, étranglé par le cordon des tempêtes, mais ils ne demandaient pas aux étrangers leur avis. Quand on faisait allusion à leur sort, ils tenaient sur la mer et l'horizon leur regard immobile, plus expressif qu'une protestation, et on avait le sentiment d'avoir avancé une opinion à la légère. Ce regard signifiait qu'il y avait des choses que les étrangers ne pouvaient comprendre.

Ceux-ci jouissaient sans vergogne du soleil et se sauvaient après s'en être gorgés. Ils n'en avaient pas comme eux un culte passionné qui leur faisait lever les yeux à chaque instant de la journée sur tout ce qu'il embellissait, les cultures vertes, les villages gris, et au loin les navires dont il choisissait de n'illuminer qu'une partie, souvent les superstructures du centre, qui brillaient alors d'une façon surnaturelle. A voir les femmes adossées au ciel, avec leur taille inflexible et leur physionomie secrète, plus hautes que tout dans ce nivellement de l'île, on les eût prises pour de sombres prêtresses du soleil.

Ouessant, terre sans fruit, avait choisi pour s'épanouir les femmes. Elles prolongeaient le roc. Que les visiteuses étrangères paraissent déplacées dans ce cadre, avec leurs gestes inutiles, l'instabilité de leurs voix, et les couleurs frivoles de leurs vêtements.

La terre, en ces beaux jours d'octobre, avait chaud et se retournait pour se faire griller de tous les côtés. Les petits chemins sinueux se chauffaient au soleil, toutes ornières ouvertes, entre les murets de pierre aux reflets de soie grise. Puis vinrent les premiers matins de gel, d'une beauté si féerique que la lande poudrée de blanc se plongeait dans l'immobilité, de peur de rompre l'enchantement. Et la mer au delà des brisants avait l'air prise aussi sous une mince pellicule de gel. Les voiles rouges la parcouraient lentement, projetant sur elle leur sourd éclat, à la recherche de trésors.

Par un accord tacite, Tanguy et Soizic se retrouvaient presque chaque soir. Servaise Toulan était certainement au courant de ces rencontres, mais se contentait jusqu'à présent de manifester sa désapprobation par un visage fermé et une parcimonie de paroles encore plus grande que de coutume. Si Soizic s'en était cachée, elle se fût mise en colère ouvertement. Mais le calme et la détermination de sa fille la déconcertaient. Puisqu'elle n'avait rien dit la première fois, elle semblait avoir toléré, sinon approuvé, que le fils Malgorn la fréquentât, et elle ne savait comment s'y prendre à présent

pour provoquer une explication et faire connaître sa manière de voir. L'atmosphère devenait oppressante entre les murs épais de la maison.

Elle n'avait rien à lui reprocher, hormis sa pauvreté, ses charges de famille, le souvenir que son père avait laissé. Quoiqu'elle eût elle-même souffert les premiers temps de l'éloignement de son mari, elle ne pouvait concevoir que sa fille n'épousât pas un marin navigant, et de préférence un marin de l'État, pour plus de sécurité. C'était le sort naturel des filles de l'île. Elle avait longuement rêvé à ce futur gendre qui aurait de la conduite, ne boirait pas trop, posséderait du bien, en un mot leur ferait honneur. Son caractère avait moins d'importance, puisqu'il ne serait à la maison qu'en passant. Les femmes prenaient plus facilement qu'on ne l'eût cru l'habitude de vivre sans leurs hommes : tout était basé dans leur vie sur la soumission au destin. L'élément choix personnel en était à peu près absent. Elles disaient pour expliquer leur résignation aux événements : « Il faut bien ! » et il n'y avait plus rien à ajouter. C'est ainsi qu'elles acceptaient de voir leurs fils et leurs maris partir sur la mer. Et ceux-ci pour la plupart obéissaient à une nécessité. La question de vocation comptait peu. Qu'auraient-ils fait d'autre ? Leur goût il est vrai les portait dès l'enfance vers cette mer qui les enrôlerait plus tard, de gré ou de force. Les gamins se donnaient rendez-vous sur le port après l'école, et sitôt qu'un bateau accostait, ils se jetaient dessus

comme une nuée de pillards. Les plus petits faisaient flotter sur l'eau des morceaux de liège auxquels ils avaient mis un mât et une voile.

La besogne ne manquait pas aux femmes, à l'intérieur et au dehors. Le travail de la terre leur était entièrement laissé et elles y mettaient toute leur peine, car la charrue était un instrument inconnu dans l'île. Celles de la vieille génération se rappelaient le temps où elles cuisaient le pain et tissaient l'étoffe des vêtements. Elles continuaient à filer et à tricoter pour la famille entière, surtout pour ceux qui allaient sur la mer.

Servaise ne désirait pas que ce gendre fût instruit. Cela n'entraînait pas en ligne de compte. On ne connaissait pas de brillante carrière dans la marine à Ouessant. Ils s'en allaient comme mousses et la plupart finissaient simples marins, faute d'avoir fréquenté assez longtemps l'école. Les boscos étaient rares, et les capitaines encore plus. Cela établissait entre eux, du commencement à la fin, une égalité de destinée qui était dans le caractère de l'île.

Nicolas Toulan était parmi les exceptions. Son père, alors maire à Lampaul, l'avait envoyé dans sa jeunesse à l'école de pilotage. Servaise n'était pas loin de croire que son instruction avait été une cause d'éloignement entre eux.

C'était toujours vers la pointe solitaire de Pern que les deux jeunes gens dirigeaient leurs pas. Ils entraient en passant dans le fort abandonné dont ils franchissaient le pont aux planches dis-

jointes. Une énorme chaîne rompue traînait en deux tronçons à terre. Les oiseaux de nuit volaient autour des murs. Le fort servait depuis des années de lieu de rendez-vous aux amoureux, ou de moyen de correspondre. Les portes sombres des chambres intérieures étaient recouvertes d'inscriptions à la craie qui évoquaient des souvenirs d'amour. De temps en temps, des matelots en bordée y ajoutaient un dessin grivois ou une phrase obscène.

Tanguy avait fréquenté le fort en solitaire, quand il désespérait de se rapprocher de Soizic, et à un de ses congés il avait laissé un mélancolique message en pensant à elle : « Je vous aime. Ecoutez les pleurs d'un ami très sincère. Signé T. de la Belle-Marie. » Une autre fois : « Je suis venu ici tous les jours sans la trouver. » Et Soizic écrivit à la suite : « J'aime T. et je ne changerai jamais. »

Ils riaient aujourd'hui de ce langage de leurs dix-huit ans.

Un soir, en pénétrant dans le fort après une tempête, ils virent une des portes à terre, tombée à l'entrée d'une salle murée. Elle était noire comme les autres, cintrée, et portait en larges caractères : « Mon cœur est avec Stéphan qui est sur la mer. Signé une jeune fille. »

Cela évoquait les sombres dalles du cimetière de Lampaul, et l'inscription semblait contenir quelque triste présage. Il tombait des voûtes une pénétrante humidité.

Ils se hâtèrent de sortir. Au dehors, la mer

bruissait comme si elle avait quelque chose à dire, que les hommes ne paraissaient pas comprendre. Promesses ou menaces? Ou peut-être langage qui ne se rapportait qu'à elle-même et les ignorait. On se rendait compte en regardant cette mer d'Ouessant qu'il était vain de la supplier. Du côté des landes, une chouette pinça l'air de ses cris d'enfant souffreteux de la nuit.

Ils s'assirent sur des rochers à découvert, en forme de ballots carrés, couleur d'ocre ou de safran, qui représentaient une étrange cargaison venue de ces pays lointains que connaissaient les hommes et sur lesquels les femmes n'interrogeaient point, moins par indifférence que par impuissance d'imagination. Par prudence aussi : il ne fallait pas chercher à en savoir trop long sur les attraits qu'ils offraient aux marins.

Les nuages palpaient les falaises de leurs grandes mains d'ombre. Le paysage de pierre n'avait rien de figé : il exprimait la lutte plus que la résignation. De l'endroit où ils étaient assis, ils embrassaient toute la scène, le lieu du départ et celui du retour, et ce dernier offrait une synthèse terrible de ces fins de croisières océanes. Des flottilles de rochers fouettés par la vague essayaient d'atterrir. Des formes féminines, traînant derrière elles des vêtements lourds comme des chapes, hissaient jusqu'au haut de la falaise de lugubres fardeaux. Il y avait de hideuses métamorphoses en monstres marins, sauriens, batraciens démesurés qui s'appuyaient joue à joue dans un embrassement

grotesque. Des aigles géants, tournés vers le large, défiaient la mer et enseignaient la hardiesse à leurs petits pressés contre eux.

Ces deux-là, futurs mari et femme qui regardaient le spectacle, assis flanc contre flanc, s'enivraient de sa grandeur sans se laisser émouvoir par sa menace. Le reflet de la lune nouvelle traçait au loin sur la mer une nébuleuse rivière qui allait se perdant entre des rives baignées d'ombre, mystique à souhait, sur laquelle les deux amoureux ramaient en imagination.

La pluie s'était jointe à la nuit qui tombait, et l'île prenait sous leur double assaut des reliefs formidables, un aspect de forteresse invincible.

Une femme était assise à une fenêtre largement échancrée de maison neuve et regardait pensivement la mer. Il n'y avait rien d'autre à voir. Elle tenait, chose étrange, un livre ouvert sur ses genoux, à couverture jaune. Mais il ne faisait plus assez jour pour lire et la femme demeurait là, immobile dans le crépuscule. Elle entendait un pas jeune aller et venir dans la chambre au-dessus et une voix fredonner une chanson. Annette avait déjà allumé la lampe sans doute.

Il y avait quelque chose de souverain dans la ligne de ses épaules, le port de sa tête et l'architecture de son corps, malgré un léger fléchissement dû on ne savait à quoi : lassitude, tristesse, ou le poids de la nuit. Elle portait le corsage ajusté des iliennes, débarrassé du châle, et elle avait enroulé en arrière de sa tête ses tresses sombres, de sorte qu'on l'eût prise pour une dame. Son visage était long, d'une esthétique virile. L'immobilité soutenue dont elle était capable, le long regard avec lequel elle absorbait

lentement la mer eussent étonné un étranger, révélant une vie intérieure et un pouvoir de méditation qu'on n'a pas encore pris l'habitude de concéder aux primitifs.

La maison était bâtie à l'écart du bourg et jaillissait, haute, droite, surprenante, en bordure d'une route qui se dessinait en blanc sous l'obscurité encore flottante, celle qui cherche à se poser et tâte doucement le contour des choses. La fenêtre était ouverte, indifférente à la pluie contre laquelle on se calfeutrait ailleurs. La route campagnarde dégageait sous sa sueur salée une odeur d'herbe arrosée d'embruns et de fougère meurtrie par le vent.

Quelqu'un passa : une forme féminine qui se profila devant la fenêtre, tourna la tête dans la direction de la solitaire qui rêvait au lieu d'obéir comme tout le monde au commandement de repos que donnait la nuit en balançant faiblement dans le vent sa cloche d'ombre.

— Pas encore au lit? Madame Cain, dit la passante.

La grande femme se pencha :

— Ah! c'est vous, Servaise. Vous courez les routes à cette heure-ci!

Servaise Toulan s'attardait, une main posée sur le rebord de la fenêtre, la tête levée, regardant devant elle sans rien voir. Et si les paroles n'étaient pas encore sur ses lèvres, Rose Cain devina qu'elle les remuait lourdement au dedans d'elle-même.

— Il n'y a personne de malade chez vous, au

moins? dit-elle. Car on venait souvent la consulter après qu'on avait perdu confiance dans les remèdes de la sœur, et elle prêtait assistance aux femmes en couches.

— Oh! non, tout le monde va bien, Dieu merci! répondit Servaise. Et aux réticences de sa voix, Rose sentit qu'il y avait autre chose.

— Entrez donc! Nous ne sommes jamais pressées d'aller nous coucher, Annette pas plus que moi.

Elle alla prendre la lampe placée sur la cheminée, au-dessous d'un miroir où se reflétait le carré de la fenêtre.

— Pas besoin d'allumer, dit Servaise. Je ne vais pas tarder.

L'ombre lui viendrait en aide, en effet, si elle avait quelque chose de difficile à dire, elle qui parlait si peu, gardant ses affaires pour soi, et ne s'occupant pas de celles des autres.

Elle s'assit sur une chaise, à l'autre coin de la fenêtre, et les deux femmes formèrent dans la grisaille deux taches plus épaisses, deux noyaux de vie dans la pulpe amollie de la lumière, et leur quasi-immobilité recouvrait chez l'une et l'autre la densité de l'âme ilienne, celle que leur avait faite une existence dépouillée d'artificiel, au cours uni marqué de cassures tragiques. Sous leurs yeux, l'île n'apparaissait plus que comme un rocher bombé, lisse et noir, sans trace d'habitations, proche à s'y heurter le front, abritant peut-être sous sa masse des hommes d'airain, et il fallait vraiment posséder cette trempe d'âme pour en supporter la vision.

— Alors, Servaise, c'est à cause de Soizic que vous avez du souci?

— A cause d'elle et de Tanguy Malgorn. Ils se fréquentent. On va parler d'eux.

— Bah! comme on parle de tous les amoureux. Comme on a parlé d'Annette aussi, au moment où Albert venait de Brest pour elle. On disait que je ne surveillais pas ma fille!

— Ce n'est pas pareil, Madame Caïn, Annette n'allait pas contre votre idée.

— Oh! vous pouvez être sûre qu'elle en faisait à sa tête!

Rose songeait à cette matinée d'été où un jeune homme inconnu avait piloté un yacht de plaisance jusqu'à Lampaul, accompagné de quelques camarades. Elle tenait alors l'hôtel. Ils y étaient venus déjeuner, troupe jeune et joyeuse, décidée à rire un peu aux dépens des sauvages d'Ouessant si l'occasion s'en présentait. Les façons de cette grande femme sévère leur en avaient imposé. Elle mangeait à une petite table avec Annette, frêle et gracieux duplicata de la mère, revenue pour de bon d'un pensionnat de Quimperlé. La jeune fille portait un costume de toile tannée, couleur des pinasses de Lanildut, comme une Parisienne en vacances, et ses cheveux noirs aux reflets bleuâtres encadraient de leurs lourdes boucles son visage au hâle délicat, d'une exquise pureté de traits.

Les jeunes gens avaient apporté avec eux un gramophone, et Albert Le Barz, le « midship », comme l'avaient baptisé les deux femmes qui,

faute de connaître les noms des voyageurs, s'amusaient parfois à les désigner entre elles par des surnoms, demanda à M^{me} Cain la permission de faire danser Annette. Dans le cas présent, elles ne croyaient pas tomber si juste : Albert Le Barz venait de sortir de Navale.

Ce fut le commencement d'un roman d'amour.

L'été suivant, Annette se mariait, l'année de ses dix-huit ans et allait habiter Toulon avec son mari.

Rose Cain savait que sa fille était perdue pour elle. Mais elle avait assez de force d'âme pour ne pas montrer sa peine. Assez de sagesse aussi : à quoi eût servi de se plaindre ? Annette était de retour pour la première fois depuis son mariage et Rose écoutait le bruit de son pas au-dessus d'elle, comme si rien n'était arrivé, comme si rien n'arriverait jamais.

Et voilà qu'une autre mère se trouvait à ses côtés, faisant des efforts maladroits pour reculer l'inévitable séparation.

— Les enfants ne sont pas pour les parents, Servaise, surtout ceux d'ici ! Le livre de bord de chacun est écrit en naissant. On ne contrarie pas la destinée.

— Je ne peux tout de même pas regarder ma fille aller à son malheur et me croiser les bras !

— Tanguy et elle se marieront.

— Il est déjà marié à sa famille, celui-là, dit-elle en s'échauffant. Comment est-ce qu'il ferait vivre une femme ? Un gueux, je vous dis ! Et il suivra le chemin de son père. Le poison est dans son sang.

— Personne ne l'a jamais vu dérangé. On dirait que vous voulez lui jeter un sort !

Ces mots arrêtaient la colère de Servaise. On pouvait bien en effet parler de jeteurs de sort à cette heure impressionnante où elle n'avait pas coutume d'être sur les routes, où tout conspirait pour vous donner le frisson, où les ombres prenaient des formes et venaient droit sur vous, fauchées par intermittences par l'éclair horizontal du Créach. Mais sa conscience protestait contre l'accusation à la légère de M^{me} Cain. Servaise prenait toujours les paroles au pied de la lettre.

— Je ne veux pas de mal à Tanguy, reprit-elle avec chaleur. C'était un bon petit garçon qu'on aimait bien chez nous autrefois. Mais les temps sont changés.

— Pas par sa faute ! Tanguy n'a pas changé, lui, et il a bien du mérite. J'en connais qui ont l'air de se moquer de lui et qui n'auraient pas été capables de faire ce qu'il a fait. Bien à tort assurément. Il n'a qu'à les laisser se débrouiller à la maison ! Soizic et lui feraient un beau couple. La bande Malgorn ne sera pas toujours sur ses bras. Une situation comme ça n'est pas naturelle. Vous verrez qu'il y aura du changement !

Son ton prophétique impressionnait malgré elle l'obstinée Servaise.

— Ici comme ailleurs, continua Rose, la vie fait son chemin. Ouessant bouge dans la mer plus qu'on ne croit. On a des raisons d'être content aujourd'hui, et demain tout est à l'eau, c'est le cas de le dire. Ce n'est pas toujours froment à

celui-ci et paille à celui-là. Chacun son tour! Laissez les jeunes arranger leurs affaires entre eux.

— Des années que ça durera peut-être!

— L'amour tient compagnie. Et Soizic pouvait tomber plus mal. Les Malgorn sont du bon monde. C'est le père qui a fait leur malheur. Mais le fils va remettre la barque à flot.

L'autre hocha la tête, mal convaincue. La patience que lui conseillait Rose n'était pas une solution.

— Vous avez toujours eu de la chance, vous, Madame Cain. Voilà Annette mariée à quelqu'un de haut dans la marine!

Rose ne répondit pas. On trouvait toujours qu'elle avait de la chance. Elle en avait eu en épousant son mari, un gars du Conquet, pensionné à trente ans, qui venait de finir son temps dans les sous-marins au moment de leur mariage et attendait sa nomination de syndic; elle en avait eu en allant vivre sur le continent; plus tard, on jugea que c'était encore une chance de s'être séparée de lui sans procès, en gardant sa fille, parce qu'ils ne pouvaient s'arranger, disait-on, quoi qu'on soupçonnât autre chose. Rose laissa dire, sans faire connaître les scènes de jalousie, puis les trahisons, les humiliations subies avant de reprendre sa liberté; et les années de lutte qui suivirent, puisqu'elle ne voulait rien devoir à son mari, peut-être parce qu'elle n'avait pas cessé de l'aimer; l'isolement enduré, plus sévère que si elle eût été une vraie veuve parmi celles

de l'île; le dur esclavage de l'hôtel où elle arrivait à tout au commencement, à la caisse comme au fourneau de la cuisine. La prospérité était venue, et elle avait trouvé une occasion de vendre son fonds à profit. Elle vivait maintenant à loisir dans la maison de son enfance, après l'avoir fait hausser et moderniser, surtout à l'intention de sa fille. Mais Annette s'était fiancée presque aussitôt. A quarante ans, Rose Cain se trouvait plus seule que jamais, souffrant de ce désœuvrement dans la plénitude de sa force. Annette viendrait à la maison de loin en loin. Sa mère irait au-devant d'elle au bateau, et elle débarquerait avec une valise bleue à la main, une autre plus petite, à initiales, qui serait une trousse de toilette plus élégante que celles qu'elle voyait jadis à ses clientes; elle tutoierait encore avec la même grâce enfantine et familière les marins du vapeur, et le capitaine tirerait sur ses boucles, mais peut-être hausseraient-ils les épaules derrière son dos. Elle passerait quelques semaines à la maison au beau temps, câline et puérile, nonchalante, l'épaule tirillée d'un tic nerveux, se plaignant de malaises, d'un point de côté persistant, avec une espèce de gémissement coupé d'un rire léger qui faisait douter que ce fût sérieux, jusqu'à ce que sa mère lui prît sa température et lui trouvât de la fièvre. Annette incapable de se poser, impossible à saisir, parlant de son midship d'un ton d'enfant espiègle; amusée, parfois boudeuse à tous les jeux. Finirait-elle par acquérir quelque stabilité?

Rose tenait toujours son livre sur ses genoux, un roman comme on disait. Elle aimait lire, et des gens qu'elle avait eus au Grand Hôtel chaque été, qui ne dédaignaient pas de causer avec elle, tout savants ou artistes qu'ils fussent, se souvenaient d'elle amicalement longtemps après et lui envoyaient des livres. On connaissait ses goûts pour les voyages et les pays lointains, elle qui était prisonnière de son île. Ainsi, dans ce livre, il était question de défricheurs de la forêt, et au moment où elle avait interrompu sa lecture, l'héroïne était seule à la fenêtre, un soir de Noël, et la neige tombait sur la forêt, et son amoureux qui venait la voir cherchait là-dedans son chemin. Comme elle priait pour lui!

Rose leva la tête. La pluie, au lieu de la neige, fouettait les carreaux. La solitude était aussi grande ici que là-bas, et le cercle que traçait la mer autour de l'île aussi difficile à franchir que celui de la forêt. Mais aucun amoureux ne cherchait son chemin à sa rencontre.

Elle avait pris l'habitude de ces longues rêveries, tour à tour contente et tourmentée. Tourmentée par nature, contente par sagesse. On peut être les deux. Ce sont deux états qui se nourrissent l'un de l'autre et s'équilibrent.

Elle était restée volontairement sans nouvelles de son mari. Elle n'interrogeait jamais ceux qui venaient du continent, et elle avait dû les premiers temps couper la parole aux marins qui s'apprétaient à lui en donner. On finit par comprendre que c'était un sujet de conversation dé-

fendu. Elle n'avait pas non plus remis le pied sur la grande terre, excepté pour conduire Annette en pension la première fois.

Elle continuait à penser à lui, à des intervalles de plus en plus espacés, choisissant les plus plaisants de ses souvenirs, sans ressentiment à présent et sans presque de peine, quoiqu'elle ne fût pas sûre d'être arrivée à de l'indifférence. Elle s'irritait de ne pouvoir analyser son sentiment. Il s'y mêlait une curiosité sur la place qu'elle occupait dans le souvenir de son mari. Elle l'avait quitté avec dignité, sans faire de scènes, sans réclamer d'argent, acceptant seulement qu'il réglât les frais de pension d'Annette. Il ne pouvait avoir contre elle de rancune. Elle se raccrochait au côté mystérieux de cette séparation, qui n'avait rien détruit entre eux d'une façon irréparable car ni l'un ni l'autre ne s'étaient expliqués.

A présent qu'elle était désœuvrée, le romanesque de sa nature se développait. Il lui arrivait de se représenter une rencontre imprévue et d'imaginer leur attitude réciproque. Mais les paroles qu'elle se prêtait dans la circonstance n'étaient jamais les mêmes, ce qui prouvait sans doute qu'elle n'avait pas fini de se libérer du passé. Son attitude avait changé : de cela elle était sûre. Elle tenait moins aux choses et aux êtres. Ceux-ci pouvaient rester ou s'en aller à leur gré, et si leurs sentiments subissaient le même va-et-vient, elle n'en était pas blessée. Comme leur intransigeance mutuelle d'autrefois lui paraissait incompréhensible!

Si le visage de Jacques Caïn surgissait à la fenêtre un soir, avec sa bouche rouge au milieu de sa barbe brune, clignotant un peu de ses longs yeux, à la manière de sa fille, pour la retrouver, est-ce qu'elle chercherait à le retenir? Elle ignorait s'il était nécessaire à sa vie. La plupart souffrent d'aimer ou de ne pas aimer. Elle, c'était de ne pouvoir analyser ce qu'elle éprouvait et de constater que son sentiment ressemblait tour à tour à de l'amour et à de l'indifférence.

Lui se souciait bien d'elle! Combien d'aventures, depuis, avaient occupé et occupaient encore Jacques Caïn, un faible sous des apparences de force. Elle l'eût presque plaint de n'en point avoir. Que serait sa vie sans aventures? Elle était folle, vraiment, de penser encore à lui! Et cette pauvre Servaise qui attendait d'elle un sage avis. Une vraie iliienne, celle-là, qui ne se laissait pas entraîner par son imagination. Elle s'en allait en tâtonnant vers la porte, convaincue que pendant tout ce temps Rose avait tourné et retourné dans sa tête son attitude vis-à-vis de Tanguy et que son silence était un blâme.

Une porte s'ouvrit là-haut, un pas léger descendit l'escalier, et Annette entra.

— J'entendais causer, dit-elle en clignant des yeux en arrière de la lampe allumée qu'elle portait, voilée d'un abat-jour rose qui teintait son visage. Ses boucles tombaient sur son cou. Elle avait de longs yeux magnétiques, sous des paupières qu'elle paraissait tenir levées avec peine. Elle posa la lampe sur la table et vint se pencher

au-dessus de sa mère, appuyant un instant son visage contre le sien. Elle était plutôt grande, mince, avec des épaules étroites et nerveuses. Elle avait une grâce exotique qu'on ne rencontrait pas chez les iliennes.

Quand elle eut reconnu Servaise, elle la salua et lui demanda des nouvelles de son amie Soize et de son parrain Nicolas Toulan, d'une voix caressante et instable, dont les inflexions surprenaient. La mère et la fille s'exprimaient en français entre elles, avec une recherche qui frappait les étrangers.

Servaise la regardait avec une sorte de stupeur. Elle la connaissait bien, puisque à chaque vacance elle venait autrefois jouer avec Soizic, à qui elle continuait d'écrire. Mais elle ne lui avait jamais donné comme ce soir ce sentiment qu'elle était d'une espèce inconnue à Ouessant, un bel oiseau prêt à s'envoler, sur lequel on ne pourrait mettre la main, comme ces pigeons voyageurs au collier brillant qui se posaient un instant sur l'île, « déroutés », disaient les marins. Après tout, est-ce que Rose Caïn avait autant de chance qu'on lui en attribuait? Elle pensa à sa calme Soizic et eut un sentiment de sécurité.

— Ah! ma pauvre Servaise, dit Rose en se levant pour la reconduire, nous sommes bien peu de chose, et il faut se laisser mener par plus fort que soi.

Toussaint avait été transporté dans le grand lit de la salle depuis près de deux semaines. Dormait-il vraiment? Était-il aussi insensible qu'en apparence? Les aînés se penchaient au-dessus de lui plusieurs fois par jour et prononçaient son nom. Et malgré qu'aucun signe de connaissance ne se montrât sur sa face, il leur venait à l'idée qu'il les entendait, non seulement aussi bien qu'avant sa maladie, mais différemment. Il était tout d'un coup passé dans un domaine qui n'était ni de l'enfance, ni des grandes personnes. Il y avait en arrière de son front immobile une raison, des idées profondes et sages, et s'il ne leur répondait pas, c'est qu'il était occupé à prendre connaissance d'un monde qui leur inspirait une espèce de crainte religieuse. Ils sentaient bien que Toussaint ne pouvait plus leur répondre. Vivant, il était déjà dans la mort, et la lueur qui filtrait au bord de ses paupières abaissées depuis ces deux semaines n'avait plus rien de terrestre. Lueur qui résumait des espaces infinis, chargée de richesses mystérieuses, qui troublait ceux qui se penchaient vers elle. Ils avaient l'impression qu'ils lui fai-

saient mal en l'appelant, qu'ils retardaient sa progression, qu'ils le forçaient à tourner vers eux sa tête déjà immobilisée sur l'autre versant.

Il s'en allait d'une méningite. Cela prenait l'apparence d'un immense sommeil ininterrompu.

Ils comprenaient cette façon de s'enfoncer dans un monde qu'ils étaient portés à imaginer en profondeur, d'atmosphère dense, de pénétration difficile, puisqu'ils tiraient toutes leurs images de leur sombre terre, la seule qu'ils connussent.

Barba le soignait avec une énergie désespérée. Elle avait toujours été plus douce avec le petit, et son chagrin de voir s'abattre sur lui une stupéfiante maladie était grand. La maison changeait d'aspect. La chambre où il reposait était un vaisseau de calme, porté au rythme d'une faible haleine. On avait mis sur le lit une couverture blanche; un voile de gros tulle était jeté sur le visage de l'enfant, pour le protéger des mouches, et cela lui donnait déjà les apparences de la mort. Ils se tenaient dans la salle, assis autour de la table ronde, la plus grande partie de la journée. Tanguy n'allait plus en mer car il sentait que la fin était proche. Personne ne pleurait; tous gardaient une immobilité qui n'avait rien de forcé, les yeux fixés sans lassitude sur le mystérieux visage. Les grands-parents Malgorn avaient pris chez eux Michelle et Marie.

Barba se montrait extraordinairement docile aux conseils de la religieuse qui venait chaque jour. Soizic apportait le linge nécessaire, que sa mère sortait elle-même de l'armoire. M^{me} Cain

était la plus expérimentée de toutes pour les soins à donner au petit malade, la plus calme aussi, et sa présence faisait du bien. Elle avait persuadé à Barba de laisser de côté le vin rouge qu'elle essayait de lui forcer entre les lèvres, pour le soutenir, disait-elle. Elle ne s'était pas opposée cependant à ce qu'on lui appliquât sur la tête, à laquelle il essayait souvent de porter sa petite main crispée, comme si elle lui faisait mal, un pigeon éventré vivant, fendu en deux, encore vêtu de ses plumes.

A part ces trois femmes, personne ne venait. On attendait que les glas sonnassent à l'église et qu'une serviette blanche fût tendue au-dessus de la porte pour venir s'agenouiller devant le lit de mort. La maladie était une affaire de famille et on se tenait à distance par discrétion.

Comme Barba avait veillé deux nuits consécutives, Tanguy la força à se coucher, et prit sa place au chevet de l'enfant. Car on craignait qu'il ne passât sans que personne s'en aperçût, et de le laisser seul un instant eût paru un manque de révérence vis-à-vis de la mort proche. Un bol d'eau était placé sur la table et de temps en temps il lui humectait les lèvres. On l'avait mis en extrême-onction dans la soirée et les deux chandeliers d'argent prêtés par le couvent étaient restés à son chevet.

Il reposait à plat sur le dos. On voyait se dessiner sous les draps ses jambes repliées qu'on n'avait pu faire se détendre. La tête se détachait sur le traversin, avec un front carré entre les

cheveux bruns aux rudes mèches frisées rejetées en arrière, un front d'homme. La maladie, loin de déformer ses traits, les avait affinés. Tanguy regardait la bouche bien dessinée, les narines amincies. Il se prit à rêver sur le sort qu'eût été celui du plus jeune des Malgorn, s'il avait vécu. Rien ne l'aurait contrarié dans sa carrière et l'arrangement de sa vie. Il lui donna son nom entier : Toussaint Malgorn. Cela sonnait sans défaillance.

Quelle majesté avait ce petit enfant de quatre ans qui allait mourir, dont l'esprit était peut-être mort à la terre. Comme il dépassait Tanguy par ce qu'il savait déjà, et comme cette épaisse lueur qui stagnait au bord de ses paupières contenait de surnaturel. Elle était immense et lointaine et n'avait plus rien de terrestre; et cependant, Tanguy éprouvait par intervalles l'impression foudroyante que ce noir regard laminé s'arrêtait sur lui. Alors il se penchait, posait sa main sur le petit bras décharné qui apparaissait au bord du drap.

— Toussaint, tu m'entends? Tu entends Tanguy ton grand frère? Dis-moi où tu as mal, mon mignon.

Il souhaitait ardemment voir remuer les paupières, surprendre le plus faible effort de mouvement, non qu'il eût aucun espoir d'un mieux impossible, mais parce qu'il était sûr que la fin approchait, et il avait la conviction que toute âme qui s'éteint, fût-ce celle d'un faible enfant, a un message à laisser. Toussaint ne pouvait pas se

détacher de ceux de sa caste sans leur rien dire.

Son masque changeait d'heure en heure. Le visage qui avait gardé son hâle pâlissait autour de la bouche. Et les cheveux mouillés de sueur s'éclaircissaient aux tempes qui prenaient un magnifique développement. Ce n'était pas un visage vide qu'il contemplait. Il témoignait de la grandeur d'un mystère. Il n'avait presque plus rien de puéril. La mort passait dessus avec le velours de son pas. Les traits blancs, ravinés, qui s'illimitaient de plus en plus, lui servaient de chemins. Elle étendait le front aux dimensions d'un domaine qu'elle parcourait en tous sens et la bouche avait un mystérieux sourire, inspiré du dedans, que les vivants ne pouvaient plus comprendre. Elle poudrait ce visage de sa lumière, le transformant en une sorte de voie lactée. Elle le mûrissait en quelques heures. Elle en faisait lentement le tour, d'un mouvement régulier et complet, en laissant dessus une ombre stable, au lieu du changeant éclairage des visages vivants. Dans ces moments suprêmes, la mort appose ses scellés sur ceux qu'elle se réserve. Ah! si la fin pouvait venir aussi doucement pour les hommes!... Il songea au Rocher-du-jeune-mort à la pointe de Pern : la même puissance et la même sérénité régnaient sur les traits de l'enfant.

Tanguy se livrait devant la figure mystérieuse à un examen de conscience, essayant de se hausser jusqu'à la zone où Toussaint avait pénétré. Avait-il agi pour le mieux en revenant au foyer, et possédait-il les qualités du rôle qu'il s'était

attribué? Chacun des siens avait-il senti en lui le chef de famille? Les petites s'élevaient seules, et tout ce qui concernait Hervé était salubre et vigoureux. Mais Barba, est-ce qu'il n'aurait pas dû apporter dans ses rapports avec elle plus de patience, de compréhension? Est-ce que son sacrifice ne dépassait pas le sien? Et n'eût-il pas mieux fait de se préoccuper de ses fréquentations au lieu de montrer par sa mauvaise humeur qu'il les désapprouvait? Il se contentait de hausser les épaules quand des gens bien intentionnés lui laissaient entendre que Lampaul n'était pas si sain que ça pour les jeunes filles. D'ailleurs comment Barba eût-elle pris ses observations? Elle pouvait le prier de se mêler de sa propre conduite, étant certainement au courant de ses promenades en tête-à-tête avec certaine jeune fille... On devait en parler autour d'eux. Il n'avait pas songé qu'il compromettait Soizic. Il eût mieux fait de tenir compte du sentiment de Servaise Toulan et d'essayer de vaincre peu à peu son hostilité.

Le loquet de la porte claqua et le fit sursauter. C'était Jean qui entrait. Il ne l'avait pas entendu se lever dans la cuisine, à cause du vent qui défonçait l'air comme de coups de lames sourdes et éteignait tous les bruits. Jean était pâle, mal éveillé. D'ordinaire, c'était Barba qui l'appelait quand il devait partir avant le jour à son travail. Cette fois, il s'était réveillé seul et levé bien avant l'heure. Le jour n'était pas près de paraître. Il demeurait sur le seuil, indécis et presque chan-

celant, regardant vers le lit où il discernait mal le visage de l'enfant enfoncé dans le traversin.

— Toujours le même! dit Tanguy à demi-voix.

Jean ne s'approcha pas davantage, tourna lentement le dos, traversa le corridor, repoussa du pied le faubert qu'on avait mis au ras du seuil pour empêcher l'eau de passer, enleva la targette de bois qui tenait le loquet en place. Tanguy entendit la porte se refermer derrière lui. Il se leva brusquement et vint sur le seuil. La nuit était épaisse, le pâtis ne se voyait plus, et on croyait qu'on allait mettre le pied directement dans l'abîme de la mer. La pluie tombait si fort qu'il avait déjà les épaules mouillées. Jean n'avait pas encore dépassé le mur du courtil.

— Jean! appela-t-il.

— Eh bien, quoi?

— Tu vas bien trop tôt! Il n'est pas quatre heures! C'est fou, voyons. Il n'y aura personne de levé chez Le Scouarnec. Allons, ajouta-t-il, d'un ton qui n'admettait pas de réplique, quand il eut deviné que l'autre, indécis, ne bougeait pas, reviens à la maison. Tu as plus d'une heure à attendre.

Jean rentra, passa devant lui sans rien dire, le laissa refermer la porte et se dirigea vers la cuisine. On eût dit qu'il cherchait à éviter un tête-à-tête avec son frère, ou que la lente agonie de Toussaint lui faisait peur. Il avait l'air plus nerveux encore que de coutume et depuis quelques jours il touchait à peine à ses repas.

— Tu vas te recoucher? demanda Tanguy.

— Pas la peine pour une heure! Ce serait plus dur de se lever.

La nuit était froide et il frissonnait dans son mince paletot au col relevé.

— Tu es déjà trempé, dit Tanguy. Tu devrais prendre mon ciré quand il pleut comme ça!

Il était trempé à peu près tous les jours, mais Tanguy ne l'avait pas remarqué, et lui-même n'y faisait plus attention.

— Je vais allumer du feu. Avec ce temps du diable...

Tanguy parlait à voix basse, à cause d'Hervé et de Barba qui dormaient.

Il alla chercher la petite lampe dans la chambre, si préoccupé de Jean qu'il ne songea pas à accorder un regard au faible malade qu'il avait à peine quitté des yeux toute la nuit.

La lande grésilla, remplissant l'âtre noir d'une flamme claire qui s'accrochait à la suie. Il prit sur le haut de la cheminée la cafetière où il y avait toujours du café fait d'avance depuis la maladie de Toussaint, pour ceux qui le veillaient, en versa dans une casserole enfumée qu'il tint au-dessus de la flamme.

— Avale ça chaud, dit-il d'un ton bourru, en plaçant un bol sur la table. Tu as choisi un sale métier, mon pauvre Jean. A-t-on idée de s'en aller le ventre creux à toute heure de la nuit et d'arriver à son travail trempé jusqu'aux os!

Il songeait à présent qu'on aurait pu s'arranger autrement, que la mère ne l'eût pas laissé partir, même à quatre heures du matin, sans

lui chauffer son déjeuner. Il se rappelait qu'elle était toujours la première à sauter à bas de son lit pour allumer le feu, quelle que fût l'heure à laquelle le père se levait pour la pêche. Quand il rentrait tard, en un rien de temps elle était en jupon et pieds nus dans ses sabots à lui chauffer sa soupe. Elle avait fait la même chose pour ses fils.

Cela n'était pas venu à l'idée de Barba, ni à celle de Tanguy. Encore moins à Jean dont l'attitude symbolisait sa façon de prendre la vie : serrer les dents pour ne pas grelotter, enfoncer les mains dans les poches de son maigre paletot boutonné à la taille. Ne jamais se plaindre. Il était même embarrassé par les attentions de son frère. Généralement, il mettait la veille une bouchée de pain dans sa poche.

Quand Tanguy retourna dans la chambre, aucune haleine n'en rythmait plus le silence : Toussaint était mort.

Deux jours après, un marin porta sous son bras, dans le sentier bordant la falaise, le petit cercueil couvert d'une serviette. Le porteur de croix allait en tête, ayant du mal, à cause du vent, à tenir la croix droite. Les femmes suivaient, toutes semblables de vêtements et d'allure, le regard à terre, la même prière sur les lèvres.

Plus tard, on mit sur la tombe, dans un médaillon de verre, la seule photographie que l'on eût de l'enfant, et au-dessous cette inscription :

« C'est toi qui es là mon pauvre Toussaint. »

M^{lle} Yvonne Le Moër habitait au sommet d'une rue montante, presque détachée du bourg, bordée de plus de murets de pierre que d'habitations. En été, elle laissait la porte ouverte ; mais un grand rideau blanc en guise de portière défendait l'intimité de sa maison. Du canapé ancien où elle était assise, par force, toute la journée, elle pouvait voir ceux qui revenaient de Lampaul et prenaient leur temps pour monter la côte.

Elle était rarement seule. Les femmes qui rapportaient le pain, l'épicerie, la bouteille de vin rouge, entraient un instant pour prendre de ses nouvelles et lui raconter ce qu'elles avaient appris. Avant de soulever le rideau, elles s'annonçaient du dehors par la parole, puis entraient, s'asseyaient sur une chaise placée près de la porte à leur intention et posaient par terre leur sac de provisions.

Le soir, la recluse avait ses fidèles. D'abord une cousine, M^{me} Le Sin, qui habitait avec ses enfants la maison voisine. Et puis un jeune ménage : le mari, télégraphiste au poste d'écoute, qui avait un visage fin de clerc, sa femme

qui ressemblait à une écolière avec son sarrau, ses longues nattes rousses, son air timide et têtue. Soizic était la filleule de M^{lle} Le Moër et on la voyait de temps en temps à la veillée. C'était là qu'elle avait le plus de chance de rencontrer Tanguy à présent, car d'un commun accord depuis la mort de Toussaint, ils avaient renoncé à leurs sorties nocturnes.

Tout ce monde trouvait place dans l'étroite chambre. M^{lle} Le Moër présidait la réunion, en arrière de la table sur laquelle elle posait son fil et ses ciseaux. Car elle était toujours occupée à quelque ouvrage. Ses doigts demeuraient alertes. Elle bénissait le ciel d'avoir une nombreuse parenté, et des filleuls dans la marine pour qui coudre et tricoter. La table la séparait des autres, faisait de l'angle qu'elle s'était réservé un domaine spécial. Il y avait dans cet intérieur quelque chose d'exceptionnel qui tenait du salon, de la chambre à coucher et du sanctuaire; une finesse, une naïve élégance, un cachet de personnalité, plus de couleurs claires que dans les autres logis, rehaussées encore par celle du rideau de la porte. Le canapé vieillot tendu d'une étoffe à fleurs sur lequel la paralytique demeurait assise à longueur de journée, était peut-être le seul de l'île, et la bergère réservée à M^{me} Le Sin lui faisait pendant. Il y avait sur une commode un service à thé en porcelaine de Chine, et sur des étagères d'angle des bibelots exotiques, éventails et vases dorés que M^{lle} Le Moër appelait en français, d'un ton moqueur,

des nids à poussière, mais auxquels elle était attachée et qu'elle décorait de guirlandes de papier de couleur comme on en voit à l'église les jours de fête. Son lit divisait la pièce en deux et la cuisine se faisait de l'autre côté. Les trois petites Le Sin s'asseyaient par terre, sur des coussins de velours, tricotant sagement quand elles avaient fini d'étudier leurs leçons, et ne prenant la parole qu'après avoir consulté du regard le visage de leur mère et principalement celui de « tante Yvonne. » Mais leurs yeux exprimaient ce que leur langue n'obtenait pas toujours permission de dire. Fillettes presque modernes avec leurs bas clairs, leurs pantoufles de couleur, leurs tabliers d'écolières et leurs cheveux coupés court. Elles ne portaient que le dimanche le costume du pays qu'elles trouvaient incommode et détestaient la coiffe à cause de la bride qu'il fallait nouer sous le cou.

La conversation était générale, sans aucune espèce de contrainte, coupée de silences comme entre gens d'une même famille. La petite jeune femme ne disait pas grand'chose, occupée à filer de la laine avec un fuseau en forme de toupie avec lequel elle avait l'air de jouer, mais on voyait à une ombre qui passait sur son front bombé et au pli serré de sa bouche qu'elle était attentive aux propos et avait même son opinion. Quand elle trouvait que son mari, le bouillant Callock, dépassait la mesure, elle laissait échapper une exclamation gentiment grondeuse. De temps en temps, elle levait les yeux et échan-

geait un sourire contenu avec l'un ou l'autre. On ne sentait peser aucun ennui, même dans les moments de silence, et l'on devinait les esprits actifs derrière les gestes des travailleuses.

Ce soir-là Callock, assis à la table, en face de M^{lle} Le Moër, était occupé à copier sur un cahier d'école les paroles du *Petit Grégoire*, à l'intention du jeune Le Sin qui commençait à lire couramment et se tenait debout à ses côtés en essayant de déchiffrer ce qu'il écrivait, d'une écriture fine et sobre. Tante Yvonne laissait tomber sur l'enfant un regard de tendre admission. C'était évidemment son favori.

Callock avait apporté *La Dépêche de Brest*, et dans les nouvelles locales il était question d'un matelot ouessantin traduit devant le conseil de guerre pour avoir bousculé intentionnellement au passage un officier. Il s'en tirait avec trois mois de prison. Chacun donnait son opinion sur l'affaire et ils se montraient tous d'une grande sévérité. Callock surtout était indigné. Ce « type-là » avait déjà eu des histoires sur le continent. Il ne leur faisait pas honneur. On allait encore traiter de sauvages ceux d'Ouessant !

Il mettait un emportement jeune dans ses jugements. Et comme il s'exprimait avec plus de facilité que les autres, ils l'écoutaient avec attention. Il avait fait ses études sur le continent, il était même allé à Paris passer des examens et le métier qu'il exerçait leur paraissait

savant. Malgré cela, il avait gardé toute sa simplicité et il arrivait chaque soir avec le même empressement chez M^{lle} Le Moër.

Ils avaient la fierté de leur île et l'opinion qu'on s'en faisait sur la grande terre ne les laissait pas indifférents. Ils savaient qu'ils étaient une race à part et que les étrangers qui venaient chez eux les regardaient avec curiosité. Ils surprenaient au passage des paroles d'admiration pour la grandeur de leur site et de l'effroi sur les visages quand la tempête se déchainait.

L'été, il n'était pas rare de rencontrer un peintre installé avec son chevalet devant la mer. Un sculpteur hollandais qu'on disait riche avait fait bâtir un chalet sur une pointe à Pen Ar Roc'h. L'île bénéficiait de ses largesses. Il avait offert un calvaire pour le cimetière, un autel pour une chapelle de pèlerinage, qu'on avait bénis en grande pompe. Secourait-il les pauvres femmes chargées d'enfants, dont les maris, partis à la pêche le matin, n'étaient pas rentrés le soir?... Soizic, en beaux vêtements, était allée poser chez lui chaque matin, la dernière saison, dans son atelier tout en fenêtres, où les divans recouverts d'étoffes inconnues et l'atmosphère où brûlait une étrange cassolette d'encens l'impressionnaient. Servaise Toulan, qui tenait tant à la réputation de sa fille, ne voyait pas d'inconvénients à ces séances. Elles rapportaient plus d'argent que les tabliers que la jeune fille brodait pour les boutiques, et elle ne s'y abîmait pas les yeux. Du moment que le buste que l'artiste fai-

sait d'elle ne serait pas mis dans le commerce, il n'y avait rien à dire. Elle avait refusé à un photographe de Brest de photographier Soizic pour une collection de cartes postales. Aucune femme comme il faut n'eût consenti à voir sa propre image en vente aux Docks d'Ouessant. Toutes redoutaient la publicité et savaient qu'on avait déjà écrit sur elles. Un livre surtout¹, qui peignait les Ouessantines comme de chaudes amoureuses, soulevait leur indignation. Si la plupart ne l'avaient pas lu, elles en citaient le titre et connaissaient suffisamment son contenu, disaient-elles, pour en éprouver une grande colère, prêtes à régler son compte à l'auteur s'il remettait les pieds dans l'île. Une ancienne jolie fille qu'on accusait de l'avoir renseigné sur les mœurs, criait le plus fort, afin de détourner d'elle la colère des autres, et souhaitait qu'on le renvoyât à Brest dans un « casier à homards ! »

A cause de leur ignorance totale des livres, celui-là, le plus savoureux pourtant qu'elles eussent inspiré, était pour chacune une injure personnelle : rien n'eût pu leur ôter cela de l'idée.

On causait de ces choses parfois chez M^{lle} Le Moër. On voyait à l'ardeur que les femmes apportaient à la discussion qu'elles avaient des âmes passionnées, et dans leur emportement elles passaient à leur insu du breton au français, auquel elles donnaient un accent sourd et ru-

¹ André Savignon, *Filles de la Pluie*.

gueux. Quand elles parlaient de Lampaul, elles disaient le « bourg » comme si un pâté de maisons leur remplissait la bouche, et les mots de « mer » et de « roc » raclaient leur gorge.

Callock perdait patience après s'être efforcé de leur montrer qu'elles jugeaient en ignorantes. M^{me} Le Sin prenait une expression obstinée. Soizic, d'esprit plus ouvert, souriait sans rien dire, et M^{lle} Le Moër déclarait d'un air rêveur qu'elle se rappelait bien l'auteur, venu dans l'île quelque vingt ans auparavant.

Ils la regardaient. Leurs idées changeaient de cours. Ils se rendaient compte du charme extraordinaire qu'elle avait encore et du privilège que son commerce était pour eux. Vingt ans auparavant, elle eût éclipsé toutes les autres. Elle portait ses cheveux à demi-longs et sa cocarde en arrière de sa tête donnait l'idée d'une coiffure originale. Son teint était de la couleur du ruban rose qui fermait son corsage, et quoiqu'elle fût strictement vêtue de noir, sa personne avait quelque chose de lumineux.

Elle présidait à ces veillées avec une dignité naturelle, calmant par sa sérénité le fougueux Callock, essayant de communiquer un peu de son indulgence à la sévère M^{me} Le Sin, englobant dans le même regard compréhensif les deux amoureux que le sort tenait séparés.

L'île produisait ainsi de ces femmes qui joignaient à la fierté farouche de l'âme ouessantine une grâce souveraine et le roc formidable d'où elles étaient issues leur servait de piédestal.

A neuf heures, tante Yvonne lançait à l'adresse des enfants un péremptoire : « Allons, dégagez ! » qui n'admettait aucune protestation. Les trois petites filles se levaient d'un mouvement presque mécanique et quittaient la chambre pour aller se coucher. C'était le signal pour les autres de se rapprocher de la table, car la soirée se terminait par une partie de lulette que M^{lle} Le Moër attendait avec impatience. Elle avait Callock comme partenaire et Tanguy et Soizic se mettaient ensemble. La petite jeune femme abandonnait sa quenouille pour les regarder et s'amusait des grimaces que comportait le jeu.

La nuit d'automne mettait un frisson partout : dans l'herbe, l'écume et le nuage, et le vent se déchirait à la lande à présent plus haute qu'un homme à Perkou-Lern et dans quelques dépressions abritées. Sur la terre nue d'Ouessant, elle remplaçait la forêt et versait par endroits une ombre dense, qui ne laissait passer aucune poudre de lumière. Le soir, elle se soudait en un corps massif, allongé contre l'horizon. La lune était seule à établir au-dessus une surveillance. On sentait une mystérieuse corrélation, peut-être une connivence, entre les deux. La lande revêtait le charme nostalgique que prend tout paysage qu'elle éclaire, où seule elle a le privilège de pénétrer, et qu'on regarde de loin.

Des sentiers la traversaient, tordus et étouffés par elle, et le cœur des hommes qui passaient par là se serrait. En même temps qu'elle inspirait de la crainte, elle exerçait une attraction qui tenait du sortilège. Vous aviez au milieu d'elle une sensation de glisser plutôt que de marcher ; votre pas n'écorchait plus le silence, et c'est quand on n'entend plus le bruit de son pas qu'on cherche en soi-même un son. Elle entourait vos

pensées d'une douceur comateuse; elle arrachait du bout de ses épines tout ce qui dans le souvenir pouvait blesser; vous vous sentiez privilégié d'être au milieu d'elle, rempli d'une allégresse sans cause, d'un bonheur non absorbé à faire ses comptes. Vous deveniez un être fabuleux qui n'avait pas plus de poids qu'une écume de la mer voletant à sa surface; vous teniez plus de la substance de l'apparition que de celle de l'humain. De la bête et de l'herbe aussi. Vous étiez, à suivre la mince coulée d'argent que formait le sentier, aussi liquide, vivant, vibrant, qu'un ruisseau. Vous leviez les bras le plus haut possible pour protéger votre visage, et vous n'aviez plus de visage : c'était la nuit fraîche que vous sentiez au bout de vos bras, qui se glissait le long d'eux jusqu'à votre poitrine. Des paroles sortaient malgré vous de votre bouche. Vous aviez le cœur rempli de vide, et il n'est pas de plénitude plus totale. Il se tissait entre la lande et vous des fils : elle cherchait à vous retenir, à vous apprendre ses secrets. Il n'y avait presque plus de cloison entre vous et les choses, et vous possédiez l'allégresse du vent qui les traverse, son pouvoir de se faufiler partout. Vous goûtiez à tout. Vos yeux pénétraient le cœur ouaté de chaque buisson où habitait un être mystérieux dont brillait parfois l'œil unique, couleur de luciole. L'air qui se posait sur vos mains était velu comme une grosse chenille. Vous regardiez la lande et pourtant vos yeux vous servaient peu puisqu'il faisait nuit : c'était le visage entier que

vous tourniez vers elle, comme s'il avait la faculté de voir par tous ses pores qu'elle avait baignés de son humidité et ouverts avec ses plus tendres épines, en se gardant de le déchirer. Vous respiriez d'une haleine pareille à la sienne, courte, dense et rugueuse. Vous étiez rattaché à tout, traversé par l'odeur de la terre et de l'air, la peau du visage étrillée par celle du goémon qui montait de la côte invisible, et vous portiez sur vos vêtements la couleur de la lande. Vous possédiez le suprême bonheur, celui qui ne sait d'où il vient. Vous cessiez enfin d'être différent des choses : vous aviez l'inclinaison des ajoncs, leur verteur, leur désir quand ils se cherchent, et finissent par se déchirer. La lande décantait votre odeur de chair, et vos mains sentaient l'achillée qu'elles avaient écrasée dans leurs paumes. Vous cessiez de désirer, de regretter, de comparer, de craindre. Vous étiez au chaud entre leurs faisceaux serrés. L'idée de la mort restait à l'arrêt en arrière des fourrés et même s'il lui avait pris fantaisie de courir après vous, vous l'eussiez tenue à vos talons, car dans ce sentier on ne passait pas à deux. La minute présente appuyait sur vous sa griffe rentrée et vous tenait par sa douceur. Le vent dessinait sur votre face des courbes, des volutes, se divisait en deux, jouait longuement autour de vos oreilles avant de se rejoindre par derrière. Il parlait pour vous. Il n'était pas nécessaire de s'exprimer. Il n'y avait qu'à entrer dans le grain des significations générales. Vous formiez la chaîne avec les êtres de la

nuit. Vous accouriez à eux comme appelé par le son du tocsin. Vous vous attendiez à tout, sauf à la rencontre humaine. Vous refusiez de retourner dans le domaine du charnel. Vous n'aviez plus rien de commun avec ce qui vieillit, ou se fatigue, ou se désagrège : le corps se vidait de ses organes inutiles.

La lande se terminait dans des marécages où l'eau luisait, d'une attirance sinistre, essayant de verser en vous sa tristesse. Les broussailles fouillaient cette eau morte de leurs ombres épineuses. Le jour, vous la remarquiez à peine, mais la nuit elle vous forçait à vous arrêter, pareille à certains êtres qui pour attirer l'attention choisissent la menace. Vous ne pouviez déchiffrer son énigme. Ce n'était pas par le mouvement qu'elle s'expliquait, car elle ne bougeait pas plus qu'une pierre. Il fallait la pénétrer en profondeur. L'immobilité était posée sur elle comme un masque d'angoisse. De grosses pierres plates se tenaient soulevées au-dessus de ruisseaux invisibles, formant des ponts, pour ne pas écraser la pellicule d'acier dont ils se revêtaient, croyant se protéger.

Un jeune homme, le visage frotté par l'air nocturne d'une fraîcheur si pénétrante qu'il semblait contenir de la poudre d'étoiles, s'avancait le long de la mer en chantant :

*J'ai rencontré trois jolies demoiselles,
J'ai pas choisi mais j'ai pris la plus belle!..*

Il ne pensait à rien. Il ne pensait à aucune, pas

même à celle qu'il allait rejoindre. Son rêve prenait cent visages. De temps en temps, il s'interrompait, et le rythme de son pas, de ses épaules et de ses reins continuait dans tout son corps la chanson. Ou bien il sifflait sur la même cadence, ce qui était une façon de la répéter. Habitué à des mots plus rudes, il se grisait de ce que ceux-ci avaient de délicat, et prononçait celui de « demoiselle » d'une voix caressante et rauque. Il goûtait ce paroxysme de joie sans cause des êtres sains, et sans le savoir le soulagement d'être délivré pour un moment de la tyrannie de l'amour. Il se sentait assez fort pour supporter sur ses épaules le poids du ciel étoilé. Pour un peu, il eût plaint les choses autour de lui de n'avoir pas sa faculté de chanter et de marcher, encore que la mer essayât sous ses yeux de retourner dans son lit son corps de vivante et que sous son pas frémit le dos charnu de la terre au pelage d'herbe.

Puis il se tut, leva la tête. Il arrivait à la lande.

Une ombre en déboucha à quelque distance de lui, le passa, se retourna, hésitant à le reconnaître. On pouvait se tromper : l'obscurité les recouvrait tous de vêtements pareils, et ceux qui erraient par là avec le mal d'amour au cœur avaient même façon de tendre l'oreille et de scruter la nuit.

— C'est toi ?

Tanguy et Soizic avaient parlé en même temps, d'une voix étouffée, le cœur battant d'incertitude.

A mesure qu'ils se rapprochaient, ils revenaient à leurs proportions ordinaires et retrouvaient mutuellement leurs traits. Il la regardait comme il eût regardé la « demoiselle » tout falbalas et dentelle de sa chanson.

— Tu es mouillée comme une herbe ! dit-il, en faisant tomber du plat de la main les gouttelettes de rosée accrochées à son châle.

Il prenait plaisir à tapoter doucement les rondes épaules et sous son geste qui avait quelque chose d'une prise de possession, Soizic ne bougeait pas.

Bien des jeunes gens inventaient un prétexte, le soir, pour sortir de leurs demeures, dans l'espoir d'une rencontre fortuite. La terre sans abri manquait le jour de mystère : ils recherchaient celui de la nuit. Ils avaient besoin qu'elle chuchotât sur leur passage, plutôt que les vieilles femmes derrière leurs rideaux. L'amour supportait mal l'impudeur de l'éclatante lumière et le rocher dépouillé de l'île désignait à la curiosité tous ceux qui en sentaient l'éveil. Il avait besoin pour éclore de se faire un nid de l'ombre. Un de ses grands moments était celui où il murmurait : « C'est toi ? » et il osait à peine s'assurer par le toucher de ses mains qu'il ne se trompait pas. Venir en sens contraire à la rencontre l'un de l'autre est plus émouvant que la marche parallèle à deux. Chacun est encore libre de son destin, et brusquement il fait un choix, s'arrête, pose la main sur une épaule, jette à tous les vents cette précieuse liberté.

Leurs rencontres nocturnes n'étaient jamais à présent de longue durée. Ils savaient qu'elles n'avaient d'autre raison d'être que le goût de plaisir défendu qu'ils y prenaient. Servaise avait compris que sa fille était butée dans son choix, et elle aurait probablement toléré la présence de Tanguy Malgorn à la maison ; mais la fierté de celui-ci empêchait qu'il s'y présentât tant qu'il ne serait pas dans une position plus nette. Il mûrissait lentement son plan qui était de reprendre la mer. Alors, il pourrait recommencer à lever la tête, et Servaise Toulan verrait bien s'il mettrait tant de cérémonie à lui enlever sa fille !

Il fallait attendre le départ d'Hervé. Il avait déjà accepté l'offre des grands-parents de garder avec eux les deux petites filles, malgré l'explosion de colère de Barba, rendue plus furieuse encore quand il l'avait appelée Barbarousse. Placer les fillettes chez les grands-parents était pour elle un déshonneur public.

Celles-ci se trouvaient heureuses chez les vieux. La maison de Ker-Noaz, tournée dans la direction du port d'Arland où la mer est plus douce, était pleine de cette lumière dormante qui baigne les vieux logis. Elles couchaient ensemble dans le lit-clos près de la fenêtre, et leurs regards s'ouvraient le matin sur le vaisseleur vert garni d'assiettes bleues et brunes accroché au mur d'en face. Elles voyaient de dos grand'mère Malgorn en jupon de molleton bleu à grands ramages blancs, penchée sur le foyer,

occupée à verser l'eau bouillante sur le café avec une louche rouillée. Il n'y avait qu'à se laisser glisser sur le banc qui flanquait le lit pour se trouver attablées pour le déjeuner. Elles poussaient ensemble de toutes leurs forces sur le couvercle de la table et allongeaient le bras à l'intérieur pour prendre le beurre et le pain. Grand-père rentrait avec le seau de fer-blanc rempli de lait. Il n'allait plus à la pêche et préférait soigner la vache, bêcher le jardin. Il branlait la tête en disant non quand sa femme lui proposait du café. Il aimait mieux un coup de tafia, et elle le savait aussi bien que lui, mais ils tenaient tous les deux à cette vieille taquinerie. C'était un petit homme propre, mince comme un jouet, aux yeux bleus et aux pommettes roses. Sur la fenêtre, il y avait toujours un bateau tombé sur le côté qu'Hervé laissait là et qu'il viendrait reprendre dans la journée. Au fond de la cour, on voyait une ancienne niche à chien où les poules allaient pondre, et les petites filles trouvaient dans la paille un œuf chaud auquel un duvet était encore attaché. La maison des grands-parents était bien plus plaisante que l'autre. Grand'mère les sommait cent fois par jour de rester tranquilles, de ne pas toucher à ceci ou à cela, mais en somme elles sentaient qu'elles pouvaient en faire à leur guise.

Restait Jean. On ne disposait pas facilement de celui-ci. Ces garçons d'Ouessant sont des hommes pour l'obstination. Tanguy se doutait

qu'il n'était pas heureux à sa boulangerie. Mais où le placer? Il n'y avait pas un grand choix de métiers dans l'île en dehors de celui de la mer, et, d'ailleurs, il ne manifestait de goût pour rien.

Tanguy accompagnait Soizic jusqu'à Ker-Nevez. Le village, habité en majorité par de vieilles femmes qui se couchaient après souper pour avoir chaud et ménager le pétrole, était plongé dans l'obscurité. Rares étaient les maisons éclairées. La lueur d'une lampe prenait derrière le rideau une intense signification. Est-ce qu'il y avait quelqu'un de malade? Est-ce qu'on veillait un mourant? Est-ce qu'elle servait de repère à un pêcheur qui n'était pas rentré? Est-ce qu'un marin venait d'arriver, qui vidait son sac sur la table, ou bien le syndic porteur d'une mauvaise nouvelle? Le plus souvent, la lampe allumée signifiait la présence d'une voisine venue pour la veillée. A dix heures, elle roulait son tricot pour s'en aller, ou fourrait dans sa poche sa quenouille. Sa silhouette se projetait, fantastique, sur le rideau, avec l'énorme papillon de ruban noir piqué en arrière de sa tête. Une main, avec un geste de faucheuse, s'abattait pour saisir la lampe. La porte s'ouvrait et un rectangle de lumière se dessinait, jaune et chaud comme une flamme. Elle réchauffait ceux qui se trouvaient à passer. Les voix qui se souhaitaient le bonsoir étaient chaudes et dorées aussi.

— Alors, c'est entendu comme ça? murmura

le jeune marin quand la barrière du jardin, fermée sur les véroniques au faible parfum et les violiers en fleurs, les sépara.

— C'est entendu ! répondit-elle avec sa fermeté d'ilienne. La nuit cachait heureusement son visage. Elle venait de consentir à ce qu'il reprit la mer. Il lui faudrait naviguer au moins deux années avant d'avoir devant lui assez d'argent pour entrer en ménage.

Rose Cain, en cape noire, était debout sur la falaise à guetter le voilier qui devait emmener Annette. Elle n'avait pas eu le temps de se coiffer et ses cheveux pendaient en une tresse sombre aux reflets d'algue sur son dos, ce qui lui donnait un air de jeune fille.

Dans sa chambre aux murs blancs et au plancher nu, où tenait à l'aise le mobilier neuf de pitchpin clair, Annette s'habillait, somnolente, ayant peine à soulever ses paupières, brossant avec sa brosse d'argent ses boucles, s'interrompant pour pencher vers la glace son visage d'idole mystérieuse et se prendre elle-même au piège de dormante lumière de ses yeux.

Elle répandait autour d'elle un léger parfum. Des colifichets de femme encombraient les chaises.

L'air qui entrait par la fenêtre ouverte, après avoir râtelé la surface de la mer, fit frissonner ses épaules nues. Elle se hâta d'enfiler par-dessus sa tête le fourreau de sa robe.

— Annette ! Je vois le bateau ! Dans cinq minutes il sera là.

Elle descendit, bouclant autour de sa taille

son paletot de cuir et serrant sous son bras son sac oriental, d'un exotisme à la mode.

Le voilier accostait dans une anse étroite au pied de la falaise et les deux femmes s'engagèrent dans une faille en pente qui y aboutissait. Rose allait devant, posant dans les anfractuosités des rochers un pied sûr, chaussé de gros souliers, et Annette qui avait besoin de toute son attention pour ne pas glisser ne put s'empêcher de s'écrier, d'une voix que le vent coupait par syllabes musicales :

— Mais maman, tu es bien plus lesté que moi !

D'en bas, Rose regarda sa fille, d'une grâce si frêle dans le rude cadre, et une angoisse lui serra le cœur. Elle avait encore eu une poussée de fièvre ces derniers temps et cédait à ses instances en allant à Brest voir un médecin. La capricieuse enfant, au lieu d'attendre le courrier, avait déclaré la veille qu'elle partirait avec le bateau langoustier de Paterne Le Sin. Elle refusait que sa mère l'accompagnât.

— Allons, Annette, cria Paterne en sautant à l'eau, dépêchons-nous !

Il l'enleva sur son dos et la porta à bord.

— Vous n'embarquez pas, Madame Caïn ? Un temps de demoiselle !

Il la regardait, debout sur un roc, face à la mer, comme une grande madone.

— Je vous la confie, Paterne !

Le vent était bon. L'*Eugène-Yvon* allait voyager toutes voiles déployées. Paterne prit la barre.

Un grand garçon, son fils, qui lui servait de mousse, mit le moteur en marche. Puis ayant bordé le foc, il s'étendit à plat ventre sur l'avant, le nez contre le bout-dehors, les talons de ses pieds nus aux lignes nerveuses et pures tournés au soleil, et s'endormit.

Annette s'assit sur le banc, appuya sa tête au bordage. On ne voyait plus sous ses cheveux noirs qu'une oreille délicate et une joue au fin modelé.

Elle avait l'air de dormir. Cela ne faisait pas l'affaire de Paterne Le Sin de transporter une somnolente cargaison. Avec ce beau temps, il risquait de s'ennuyer d'ici Brest.

— Hé ! Annette, cria-t-il de son poste, gare au mal de mer !

Elle secoua ses boucles, écarquilla les yeux comme si elle venait de découvrir la voile rouge au-dessus de sa tête, se redressa, chercha dans son sac son briquet et ses cigarettes et s'approcha du marin :

— Une cigarette ?

— J'ai mieux que ça, fit-il, en tournant vers elle sa joue où roulait la noix d'une grosse chique. Les cigarettes, c'est bon pour les gosses comme toi !

Il la regardait avec ce mélange d'admiration, d'indulgence et de moquerie qu'elle provoquait chez les hommes de l'île.

— Tu n'as pas peur d'abîmer ta jolie fri-mousse ? Tu ferais mieux de ne pas tant fumer, ajouta-t-il d'un ton qui malgré sa légèreté voulait convaincre.

Elle se tenait debout devant lui, les jambes légèrement écartées pour garder son équilibre, oscillant avec le bateau. Quelque chose dans son allure révélait la fille de l'île. Elle portait sous son manteau son costume de toile fauve dont la vareuse dégagée laissait voir le cou finement ambré sur lequel retombaient ses courts cheveux. Elle lisait dans les yeux de Paterne le sentiment qu'il la trouvait à son goût. Manquant un peu de coffre tout de même ! Lui se redressait dans toute la solidité de ses quarante ans, allongeait ses cuisses ouvertes, gonflait sa poitrine et ses biceps sous la toile de son bleu. Il avait une nuque puissante sans lourdeur, patinée par la caresse du soleil et le vent de mer, des yeux bleus prêts à happer la moindre chance d'aventure et le laissant honnêtement voir, des lèvres de bon appétit. Un bel homme, Paterne Le Sin ! Mais un type de marin comme il y en avait beaucoup. Il ne fallait pas s'attendre à trouver chez les hommes, qui se frottaient au monde, la même originalité que chez les femmes.

Paterne tenait la barre coincée au creux de son aisselle. Il savoura en imagination le plaisir qu'il aurait eu à emprisonner un moment entre ses mains libres cette gamine qui fumait avec désinvolture en posant sur lui ses yeux ensorceleurs.

Mais Annette avait quelque chose d'inaccessible qui eût découragé les plus entreprenants. Et il ne ferait pas bon avoir affaire à M^{me} Caïn

si l'on se frottait, même pour rire, à sa fille ! Il se moqua de lui-même :

— Toujours prêt à prendre feu, mon bonhomme ! pensa-t-il.

Il jeta un regard de côté. Les eaux montaient de niveau, par larges nappes huileuses. On entra dans les courants. C'était fini de rire. Annette jeta sa cigarette par-dessus le bordage et s'assit à même le plancher du bateau.

— Amène la trinquette ! cria-t-il, et le mousse qui semblait plongé dans un profond sommeil fut sur ses pieds avec une agilité de chat.

Du haut d'une terrasse en bordure de la mer sur le cours Dajot, un homme depuis plus d'une heure surveillait l'entrée des voiliers dans le port de commerce. Il reconnut l'*Eugène-Yvon*.

Ce fut vers cette terrasse qu'Annette se dirigea. L'homme vint à sa rencontre. Il y avait quelque chose de furtif, de joyeux et de tendre dans leur façon de s'avancer l'un vers l'autre. Annette passa son bras sous celui de l'inconnu. Ils étaient de même taille flexible et leurs visages avaient les mêmes yeux de laque noire, le même ovale allongé, une ressemblance qu'atténuait la barbe grisonnante de l'homme.

— Où va-t-on, papa? dit Annette gaiement.

— Déjeuner d'abord, répondit Jacques Cain, et ensuite je suis tout à ta disposition.

Elle avait secrètement averti son père de son arrivée, et on voyait à l'air d'intimité qui régnait entre eux qu'ils étaient coutumiers de ces rencontres.

Il se rendirent à l'*Hôtel Moderne* où la jeune femme descendait quand elle était de passage dans la ville. Le télégramme laconique par lequel elle lui annonçait son arrivée l'avait sur-

pris. S'agissait-il d'un caprice? Est-ce qu'elle repartait pour Toulon? Il la croyait à Ouessant pour plus longtemps.

A table, elle le mit au courant, de ce ton qui ne faisait qu'effleurer les choses : une petite fièvre de rien du tout, qu'elle attribuait à une crise de paludisme, un point de côté, pas de forces à revendre. Maman avait pris peur et l'obligeait à voir leur médecin. C'était bien maman!

Il observait maintenant sa fille, inquiet, découvrant soudain sur son visage délicatement fardé, qu'il avait cru tout à l'heure fleuri de santé, d'obscur signés de maladie. Mais Annette, ravie de son escapade, de sa promenade en mer au cours de laquelle Paterne, redevenu sérieux, lui avait raconté toutes sortes de « farces », selon son expression, qu'ancien fusilier-marin il avait échangées avec les Boches à Dixmude; ravie du déjeuner à l'hôtel, du tête-à-tête avec son père, et de la proximité d'une table à laquelle étaient assis un groupe d'officiers de marine pour qui sa présence ne passait pas inaperçue, se montrait d'une légère et caressante gaité.

Après le déjeuner, ils allèrent à la poste où l'attendait une lettre d'Albert :

— Vois-tu, papa, j'ai dit au midship de m'écrire à tout hasard poste restante, comme au temps de nos fiançailles. Les lettres poste restante sont toujours les plus jolies.

Elle voulut aller seule chez le médecin qu'elle connaissait depuis son enfance. La visite fut

longue. Le diagnostic net. L'auscultation révélait une faiblesse des poumons. Rien de grave, mais cela demandait à être soigné. Le climat de l'île était défavorable. Il conseillait le départ pour le midi.

— Eh bien? dit Jacques Caïn en la rejoignant.

Il était venu au-devant d'elle et l'avait vue paraître le premier au bout de la rue. Elle tenait à la main la lettre d'Albert qu'elle lisait en marchant, et à voir son visage plus calme que d'habitude, ses longues paupières abaissées, son pas ralenti, son air absorbé par sa lecture, il fut soulagé. Elle ne lirait pas une lettre qu'elle connaissait déjà par cœur si la visite du médecin l'avait inquiétée.

— Oh! pas grand'chose, papa. Un poumon voilé... Tu sais ce que cela signifie, toi?... Mais c'est ennuyeux de partir si vite. Et comment prévenir maman?

Elle ne songeait à prendre aucun ménagement pour annoncer à son père la gravité du mal. S'en rendait-elle compte? Son attitude venait-elle de sa persistante puérité, ou d'une trempe de caractère qu'on ne lui soupçonnait pas, qu'elle devait tenir de sa mère?

Pauvre Rose! Elle allait souffrir. Sa fille!... Leur fille! Qu'est-ce qu'il fallait faire? La laisser repartir pour Toulon? Est-ce qu'Albert prendrait au sérieux la maladie de sa femme? Elle était bien capable de continuer à rire et à danser, et à le tromper sur son état. Il n'y aurait que la mère à y voir clair et à la sauver. Ah! s'il pou-

vait causer avec elle, hors de la présence d'Annette. Il était désespéré comme il l'avait toujours été devant les graves événements. Il eut le sentiment d'une injustice. Il n'était à son aise que dans la vie inoffensive.

— Voyons, papa, ne fais pas cette figure!

Il voulut lui donner le change :

— C'est que j'avais compté t'avoir quelques jours et arrangé un petit programme.

— Chic! On va au théâtre? Tu sais que je ne pars que mardi par le courrier pour reprendre mes affaires. Nous avons deux jours à nous.

Elle passa son bras sous le sien. Ils se touchaient de l'épaule.

— Ma pauvre petite miette de fille! pensa-t-il avec une tendre pitié.

Une grande femme vêtue de sombre. Quel rythme dans sa démarche ! Quel accent dominateur dans ses yeux ! Elle est habituée à regarder le monde de haut. Quelle force dans son grand visage, fait pour résister ! Elle a un corps qui n'a connu que l'enveloppement puissant de la lumière, des brumes et du vent, et la solitude finit par laisser autour de ceux qu'elle choisit une marge qui les tient à l'écart parmi la foule. Elle est un anachronisme dans les rues de Brest. Non par ses vêtements : elle porte même un chapeau comme tout le monde, un petit feutre noir que lui a choisi sa fille, et on peut se fier au goût d'Annette ! Mais par sa densité dans le flot des passants. Elle est de celles dont la silhouette ne se dilue pas. On la regarde, on se retourne. Elle disparue, on y songe encore : elle forme roc dans le souvenir. D'où descend-elle ? Les regards ne trouvent point de prise sur elle. On la sent détachée de tout, occupée seulement de ses propres pensées.

A ses côtés, Jacques Caïn.

Après la visite chez le docteur, il lui a téléphoné, l'unique fois de sa vie, d'une voix qui

s'efforçait de dissimuler la gravité de ce message à travers l'océan. Elle a pris sur le coup une décision : Annette ne doit pas courir le risque d'une mauvaise traversée. Rose partira par le prochain courrier. Trois jours lui suffisent pour fermer sa maison, rassembler les robes et les babioles d'Annette, faire sa valise.

Une rencontre avec Jacques est inévitable. Elle ne cherche pas à s'y dérober. Mais l'idée qu'elle puisse avoir lieu à l'hôtel, sous les yeux d'étrangers, et surtout de sa fille, lui est pénible. C'est Annette qui suggère que papa et elle pourraient mieux causer de leurs affaires dehors. Pourquoi pas sur cette terrasse du Cours Dajot où il a l'habitude d'aller ? Elle y conduit sa mère et s'en retourne pour écrire à Albert et lui expliquer les choses, aussi à Soizic qui ne comprendra rien à son brusque départ.

Les voici face à face, le mari, la femme, après quinze ans de séparation. Le temps ignore ces quinze ans, qui ne comptent que pour les hommes. La soudure se fait entre le passé et le présent, à la faveur du crépuscule d'automne qui tombe sur la haute terrasse dressée debout devant la mer comme une personne.

N'est-ce pas hier qu'ils se sont quittés, sans prévoir que la séparation durerait toutes ces années ? Le temps s'est chargé de la maçonner, épaisse et haute, entre eux. Et cependant, il semble naturel que cette femme vienne se placer aux côtés de cet homme avec cette simplicité, et qu'elle le suive quand il prend le chemin en

corniche qui s'en va le long de l'eau hors de la ville. Car ils ne peuvent rester sur l'étroite terrasse où à chaque instant arrive un vieux marin qui vient examiner le large comme un baromètre. Ils ne peuvent non plus s'asseoir sur un banc du Cours Dajot. Cela les gênerait. Ils n'ont plus l'habitude d'être assis côte à côte. Ils préfèrent marcher ensemble avec la certitude que la rencontre est accidentelle, en regardant devant eux leurs ombres parallèles et séparées.

Il n'est pas question d'Annette. Il n'est pas question d'eux-mêmes. Ils se taisent. Ils sont tout d'un coup jetés dans un domaine inconnu où il ne faut avancer qu'avec prudence. « Temps bouché ! » dirait Jacques dans son langage de marin. La situation les dépasse. Une heure avant de se faire face, chacun se croyait capable de diriger l'entrevue à son gré. Il y serait question d'arrangements matériels. Chacun avait réglé ses paroles, son regard. Non les battements de son cœur, car il ne prévoyait pas que le cœur battrait autrement que d'ordinaire. Ils se rencontraient au sujet de leur fille. Leur propre situation n'avait rien à y voir : elle était réglée une fois pour toutes et ils s'en accommodaient.

Et les voilà subjugués, débordés, désorientés par un sentiment plus fort qu'eux : la conscience qu'a chacun de la présence de l'autre. Sentiment tout physique sans doute, mais lourd comme roc, impossible à déplacer.

Jacques a vu tout de suite de son regard

d'homme que Rose est bien le prolongement de celle d'autrefois, la même plante qui a pris avec les années un élan plus ferme, une sève plus drue. Elle est de celles qui laissent une ombre longue dans le souvenir. Il reconnaît son pas, qui est le pas avec lequel elle est entrée la première fois dans sa maison, toutes ses caractéristiques, son odeur, le grain de sa peau, les reflets de ses cheveux. Il a l'illusion qu'elle va en marchant le toucher de la hanche. Il retrouve ses réactions devant son attitude : n'est-ce pas elle qui mène alors qu'elle a l'air de suivre, elle qui n'a jamais envie de s'arrêter ni de se retourner ?

Rose sent, voit, touche aussi cet homme que la cinquantaine, au lieu d'alourdir, a de quelque inexplicable façon allégé, au point qu'elle éprouve le sentiment d'être devant un étranger. Ce qu'il a acquis n'est pas de nature à l'écraser. Tout en le dépouillant de l'extérieur, le temps a mis en lui des éléments qu'elle n'avait pas prévus et qu'elle discerne mal. Il y a déjà un léger fléchissement dans la silhouette de Jacques Caïn et une expérience est inscrite dans la courbe de ses épaules et de sa nuque. Mais il possède toujours la même mobilité du regard, le même détachement dans l'allure. Il a l'air de prévenir qu'il n'est là qu'en passant. Elle a tout d'un coup conscience de ce qu'il y a de personnel dans son pas qui semble interroger la propre sensibilité de la terre, hésiter, contourner, flotter. Son pas à elle se hâte moins, se fait moins sûr. Il redoute d'être en désaccord avec le pas sensible de Jacques Caïn.

C'est de ce pas qu'il entra en passant autrefois dans un logis de marin où il avait affaire. Le visage de la femme s'éclairait. Les enfants finissaient par s'approcher. Il prenait une chaise, s'assoit près de la table, comme si de tout temps il se fût assis là. Il ne se hâtait pas de parler. Il souriait et la femme souriait aussi, sans savoir pourquoi. Elle n'était pas étonnée qu'il restât. Sa présence ne pesait point. Pas étonnée non plus qu'il partit. Pendant ce temps, Rose se rongea de mauvaises idées à la maison.

Ils ne se sont encore rien dit. Non qu'ils craignent le son de leur voix. Sa voix de femme, au timbre profond, il l'aimait autrefois. Sa voix d'homme était la seule qu'elle connût. Leur voix était un de leurs traits. Elle avait la couleur et la substance de leur bouche, de leur vitalité. Elle était entre eux un des liens sensibles. Mais ils ont peur des paroles qu'elle peut former. C'est sa manière de trahir, de se venger de n'être qu'une interprète. Leur expérience les met en garde. La voix a des façons d'aller plus loin que l'intention, de se griser du volume de son qu'elle produit. Elle se plaît à ramasser des arguments pour accabler. Au bout de quinze ans, elle pourrait avoir des récidives. N'allait-il pas retrouver dans celle de Rose ce commandement imperceptible, ce ton de finalité, cette assurance d'avoir raison, contre quoi il se cabrait? N'allait-elle pas sentir dans la voix de Jacques ce quelque chose de flottant, de déjà ailleurs, de détaché d'elle, sur quoi elle n'avait pas de prise?

Il y a ce temps entre eux, non vécu ensemble, non digéré. Cela fait un gros obstacle contre lequel ils butent dans la noirceur. On ne sait trop ce que cela représente. De quoi est-ce fait? Quels hommes, quelles femmes ont passé? Quelles expériences? Quelle nouvelle façon de juger en résulte-t-il? Qu'est-ce qu'il reste de l'ancien amour, de l'ancienne passion, de la légèreté de cet homme, de l'intransigeance de cette femme?

Ils sont environnés de forces auxquelles ils ne comprennent rien, étourdis par la rapidité des circonstances qui viennent de les rapprocher. Ainsi, ce qu'ils croyaient disjoint pour toujours se rejoint sans que leur volonté y soit pour rien, ou que leurs personnalités importent. La vie choisit d'ébranler brusquement une situation qu'elle jugeait depuis trop longtemps immobile.

Une première expérience a été fatale : ils se sont déjà trouvés côte à côte comme ce soir pour une promenade, et partis en amoureux ils sont revenus en ennemis. C'est pourquoi ils se taisent. Chacun respire l'autre, la contrainte qu'il s'impose, la perplexité où il est. Il place en lui-même les sources du mal, les causes du conflit, se rapetisse, se tapit pour faire la route plus large à l'autre.

Fous qu'ils étaient de croire se connaître, de vouloir se connaître et partant de se gouverner! Depuis, il a expérimenté la diversité des êtres. Depuis, elle a appris qu'ils obéissent à des puissances qui ne sont pas celles de l'humain. La femme surtout avait besoin de comprendre le

grotesque de cette prétention de vouloir faire de deux créatures si dissemblables une seule.

Depuis combien de temps marchent-ils sur la route sans se décider à parler, se révélant davantage de leur nouvel état par les antennes du silence ? Il y a un aveu dans leur souci d'harmoniser leur pas, dans le calme et la nudité de leur visage volontairement lavé de sa rancune. Ils ont autant de courtoisie l'un pour l'autre que s'ils étaient deux étrangers.

Rose est la plus désorientée. Descellée de son île, elle sent toute sa faiblesse. La mer même, qui vient aboutir sur le sable sans rencontrer d'obstacle, à mesure que s'abaisse la route qu'ils suivent, ne rend plus le son accoutumé. Sa chanson est plate et sans écho. Elle n'éveille plus avec son coup de bélier d'instincts combattifs dans le cœur. A un tournant, une bande de mouettes effrayées par le bruit de leur pas décolle de la surface des eaux et répand dans l'air une traînée d'ailes éparpillées, rapides et étincelantes qui fait songer à un tourbillon de flocons de neige.

Rose, le souffle coupé par cette brusque vision, laisse échapper une exclamation : « Ah ! » Quelle voix jeune elle a gardée, songe-t-il, et le don de se laisser surprendre, de s'émerveiller. Ses paupières ont battu devant ce vol nacré d'ailes qui auraient perdu leur corps et sur son visage a passé une expression de ravissement.

Sa voix les délivre, rompt l'enduit de silence qui gainait leurs pensées. Elle passe la main sur sa figure comme après des larmes et elle ne sent

que la fraîcheur veloutée de l'air sur sa peau. Il tourne la tête vers elle : est-ce qu'il n'y a pas dans son appel quelque chose qui s'adresse à lui ? Aurait-elle crié de cette façon, elle qui est si calme, s'il n'avait pas été là ? N'est-ce pas le cri d'une femme qui veut être rassurée ? N'a-t-il pas été arraché à son incertitude, à l'émotion nerveuse contre laquelle elle lutte ? N'est-il pas un prétexte pour le forcer à sortir de son silence ?

Il les a ramenés à la réalité. Annette va être inquiète. Ils font d'un commun accord volte-face. Leur visage qui recevait tout à l'heure l'éclairage du couchant s'enveloppe d'ombre. Il devient plus intérieur. Il se retourne du côté du passé. Il cesse d'afficher de l'indifférence. Il abandonne de sa surface et de sa clarté à la mer qu'ils laissent derrière eux. Ils approchent de la ville. La rue de Siam va se creusant, étouffant la respiration. Les lumières forment une agglomération triste. Rose est accoutumée à un ciel qui prend la forme d'un globe au-dessus de sa maison dont il emboîte bien le faite, ne laissant autour que l'espace d'un mystérieux jardin. Il y a une harmonie entre la pâle lueur de sa fenêtre et les étoiles. Ici, les lumières sortent des maisons comme de bouches d'usine et ont l'air d'alimenter les étoiles. Le ciel s'est apparemment retourné par ce grand vent et fuit de tous côtés sur les bords. Si elle ne se dominait, elle crierait : « Jacques ! »

C'est ce qu'elle a fait dans le passé, et elle n'a réveillé qu'une sollicitude de plus en plus fugitive. Elle retient son cri.

Lui est décidément aussi fort : il attend. Il n'ira pas au-devant.

Les voici au cœur de la ville. Ils vont prendre Annette à l'hôtel pour aller dîner dans un restaurant inconnu.

Quelle entente entre le père et la fille, quel échange de badinages, taquineries, coquetteries, tendresses ! Cela remonte au temps où il allait la voir à Quimperlé. Annette fait allusion à leurs randonnées dans la forêt de Carnoët les jours de sortie. Rose ignorait tout cela. Elle médite. Voilà le genre de compagne il lui eût fallu. Mais l'île de pierre ne produisait pas ce type de femme exercée à conserver dans ses rapports avec l'homme l'attitude de l'amour tout neuf qui a besoin à chaque rencontre d'éblouir et d'être ébloui et de s'assurer de sa conquête.

Quelle intimité entre la mère et la fille ! Que de petits secrets dont il perd le fil, que de liens tissés par la communauté de vie quotidienne, comme il sent qu'Annette s'appuie avec une foi absolue sur la large poitrine de sa mère ! Certes, celle-ci n'abdique pas son autorité, mais avec quelle douceur et quelle indulgence elle l'exerce. Annette oublie son mal dont maman a déjà pris la responsabilité. Il n'y a plus rien à craindre puisqu'elle est là. Elles ont l'air de deux sœurs, elles rient à évoquer de menus souvenirs. Personne ne se doute des efforts de Rose à paraître gaie. Annette et maman échangent des impressions sur leurs voisins comme au temps où elles prenaient leurs repas en tête-à-tête à

leur petite table du Grand-Hôtel. Cela eût suffi autrefois à porter ombrage à Jacques Caïn.

Il ne s'étonne pas de la douceur de Rose, mais d'une gaité qu'il était incapable de provoquer, lui qui amuse si facilement les femmes ! Il a devant lui une créature presque inconnue dont le mystère n'est pas loin de l'irriter.

L'intimité entre elles va se resserrer. Elle part avec sa fille. Cela a été décidé dans la nuit d'insomnie lucide qui a suivi la communication de Jacques. Annette et Albert ont préféré vivre en garni à Toulon, courir les restaurants. Ce régime plaisait à la fantasque jeune femme. La mère va y mettre ordre. Elle voit déjà la maisonnette paysanne, aux fenêtres ouvertes au soleil sur d'étranges fleurs appelées dans ses livres mimosas, où elle va soigner sa fille, préparer de ses mains la nourriture.

— Et papa qui devait venir nous voir ! dit Annette étourdiement. Il l'avait promis à Albert.

Elle a envie d'ajouter une de ces réflexions ingénues — le sont-elles vraiment ? — dont elle est coutumière :

— Il y aura bien un coin pour papa dans la maisonnette !

Mais elle se tait, sans s'expliquer ce qui la retient.

Elle a raison. Ce père, cette mère sont prêts pour la réconciliation. Ces deux âmes passionnées ne l'ont pas encore entrevue. Elles ne sont sensibles qu'à ce qui la rend impossible. Les âmes ont leur mouvement de marée qu'aucune puissance humaine ne peut hâter.

sance d'assaut sans cesse renouvelée. Elle était de ces créatures que le pouvoir de faire souffrir entretient d'une jeunesse éternelle. Du haut du phare du Stiff, le plateau apparaissait à travers les vitres rouges de la lanterne revêtu de lueurs volcaniques, et l'absence de toute habitation n'étonnait plus.

Les moutons erraient à présent en liberté, émigrant lentement d'une pointe à l'autre, selon le vent. On les voyait rassemblés par milliers, tous tournés dans la même direction, broutant avec diligence pour mettre à profit la courte journée, le corps d'une immobilité si parfaite qu'on les eût pris de loin, au premier abord, pour un champ de pierres grises. L'illusion se dissipait vite, car dès que les chefs de file commençaient à se déplacer, toute la masse s'ébranlait dans un silence rompu par les bêlements inquiets des retardataires.

Les chevaux aussi suivaient leur fantaisie. Ils galopaient par petits groupes, enivrés de leur liberté, déployant dans leurs ébats une discipline et un art si parfaits qu'on les eût dits guidés par un dresseur invisible. Ils suivaient à la file le même sentier, puis se mettaient à galoper à longues foulées autour d'un champ, comme sur une piste, maintenant entre eux les distances, et soudain faisant volte-face dans un merveilleux mouvement d'ensemble. Ils manifestaient par leur hennissement, par le port de leur tête, par l'envol de la crinière et le vif martèlement du sabot leur plaisir d'avoir l'île entière pour jouer, bondir

Décembre apportait peu de transformations dans l'aspect de l'île aux verts pâturages.

Les caps hautains de Pen Ar Roch et de Penn Arland, les plateaux sauvages et grandioses de Cadoran et du Stiff étaient tout à fait déserts. Ni les habitations ni les hommes n'osaient s'avancer jusque-là. Sur leur nudité se détachaient quelques murets de pierres ébréchés par le vent qui prenaient l'aspect de ruines anciennes, en harmonie avec la couleur ambiante. Ils avaient perdu sous les assauts des tempêtes leur rigidité de lignes et ne tenaient debout qu'amorcés aux rochers. Ces enclos abandonnés abritaient la lande sacrée.

Les rares étrangers qui cédaient à l'inspiration de visiter l'île à cette saison pouvaient errer en ces lieux et s'abandonner à la méditation à laquelle ils semblaient consacrés. L'énorme piédestal rocheux soulevait l'homme à sa hauteur.

Les jours de calme, le regard plongeait jusqu'au pied des falaises que la vague avait cruellement burinées. Malgré leur impassibilité, elles se marquaient de crevasses, d'entailles, de cicatrices. La mer demeurait intacte, avec une puis-

et se cabrer. Chaque coup de vent accélérât leur allure. L'île sauvage semblait faite pour eux. Le spectacle qu'ils offraient, d'une beauté strictement physique, était enivrant à regarder.

Le matin, les femmes ouvraient la porte de l'étable et disaient à leur vache : « Allez ! Allez ! » et celle-ci s'arrêtait sur le chemin, lente à comprendre, et il fallait qu'on la chassât à quelque distance.

La boue des sentiers menant à la côte était marquée par les gros sabots cloutés. Aux endroits où la grève était accessible, les femmes ramassaient le varech qu'elles hissaient par lourdes charges sur leur dos jusqu'en haut de la falaise, pour l'épandre sur les champs. De temps en temps, celles qui avaient commencé à travailler la terre s'appuyaient sur leur bêche pour se reposer.

On voyait quelquefois dans une crique solitaire une femme à genoux, occupée à dérouiller une pelle, frottant d'un mouvement persistant et monotone, sans lever la tête, image symbolique de la dure vie ouessantine. Le crissement du sable remplissait le silence.

Les jeunes filles qui boudaient au travail des champs s'adossaient par groupes aux murets des jardins en bordure de la route et tricotaient debout. Si un commis-voyageur passait, elles baissaient les yeux sur leur ouvrage et se taisaient ; mais à peine avait-il le dos tourné que les langues se déliaient et il entendait leurs remarques en breton et leurs rires dénués de bienveillance. En

un clin d'œil, elles avaient noté sa tournure, son âge, remarqué ses souliers, son pardessus qui avait souffert de la traversée, deviné quelle sorte d'échantillons il portait dans sa serviette. Elles savaient surtout si les femmes l'intéressaient et s'il avait distingué l'une d'entre elles.

Les gamins revenaient en troupe de l'école. Les provisions qu'ils ramenaient du bourg, le pain qu'ils portaient sous le bras, la pluie qui les cinglait, les gros sabots dont ils étaient chaussés, n'empêchaient pas leurs gambades. S'ils passaient en route une *mouliguen*¹ un des grands se retournait pour lancer dans sa direction une épithète virulente qu'il tenait de matelots en go-guette, destinée surtout à éblouir ses camarades. Les petites filles, devant pareille rencontre, demeuraient paralysées au milieu du chemin, les yeux arrondis de surprise.

L'hiver offrait des périodes de calme qui inquiétaient plus que le mauvais temps auquel on était habitué. Du haut de la côte, les vieux pêcheurs regardaient avec méfiance la mer de surface paisible mais de luminosité jamais franche qui cachait dans ses épaisseurs ses mauvais desseins. Ceux qui venaient de Brest étaient presque désorientés par la monotonie de la traversée. Réunis sur le pont de l'*Enez-Eussa*, près de la descente des machines, les mains dans les poches, ils paraissaient ne plus être à leur affaire, laissant errer un regard indifférent sur l'horizon. Puis ils

1. Étrangère.

se mettaient à raconter des histoires de leurs aventures de mer, et peu à peu leurs gestes s'animaient, les muscles de leur torse roulaient sous la vareuse collante, leurs épaules et leurs reins se gonflaient de mouvements retenus, et leurs faces se couraient de grands rires.

Décembre était l'époque des veillées, car les travaux des champs commençaient à peine et à la fin de la journée les femmes n'avaient pas encore épuisé les forces de leurs corps massifs. Dès sept heures, les petits chemins rocheux, d'une sourde sonorité, résonnaient du bruit des sabots. « Voilà les trotteuses ! » disaient les vieilles qui ne pouvaient plus bouger, et quelque envie se mêlait à leur moquerie. Les jeunes filles trottaient en effet par bandes d'un village à l'autre. La maison choisie pour la veillée attendait, avec les rideaux de la fenêtre bien tirés. Point de feu. Elles se serraient sur les bancs, autour de la longue table qu'éclairait la lampe à pétrole. Les soirs où les femmes plus âgées se réunissaient pour ouvrir la laine, elles prenaient le café avant de partir, à cause des poussières qu'elles avaient avalées. Dans les maisons à l'aise, on offrait en même temps une rasade de « fort ». Il restait encore parmi les anciennes des conteuses. La vieille Louise Gossec de Ker-An-Chass avait à cet égard une grande réputation. Après avoir travaillé dans les champs toute la journée, « comme une jument », aux dires des gens, ou exercé son métier de tueuse de cochons, elle venait gaillardement aux veillées, malgré

ses quatre-vingts ans, filer la laine et raconter des histoires de *viltansous*¹ que les jeunes écoutaient avec un certain scepticisme.

Celles-ci aimaient mieux parler des plus récentes fiançailles, des amours qui couvaient sous roche, de la séance de cinéma annoncée par le patronage, de la danse du dimanche suivant chez Chopette.

Les générations étaient là comme ailleurs partagées par leurs goûts. Traditions et idées nouvelles se faisaient la guerre. Les jeunes répondaient par du mépris aux critiques des plus âgées. Les mères voyaient avec inquiétude s'introduire dans la toilette de leurs filles bas de soie, jupes courtes et gais chandails. Quelques-unes s'affublaient pour aller à Brest de raides imperméables de faux cuir vendus à Ouessant par des « bicots ». Elles restaient fidèles à la coiffure et aux longs cheveux tant qu'elles n'avaient pas quitté l'île, mais beaucoup renâclaient devant le travail de la terre et ne pensaient qu'à y échapper. Elles préféraient se placer dans les hôtels de Brest. L'île autrefois cultivée dans ses moindres lopins menaçait de retourner à l'état inculte. Quand on leur demandait pourquoi elles voulaient partir, elles répondaient d'un ton de rancune : « Il n'y a rien à voir ici ! » et regardaient devant elles, dans la direction des villes dont le cinéma leur avait envoyé l'image.

Les veillées se prolongeaient souvent jusqu'à onze heures. Alors on allumait un fanal pour

1. Revenants.

sortir. Les plus à la mode avaient une lampe électrique. Au dehors, l'obscurité semblait palpable tant elle était dense, une obscurité spéciale à l'île, celle d'un navire aux feux éteints perdu dans la nuit. L'œil ne voyait absolument rien dans cet océan de noirceur au fond duquel les chemins avaient sombré. Cette terre, ce ciel uniques au monde étaient liés dans une complicité tragique. L'être humain se sentait pris dans l'étau de leur mystère.

Les éclats du Créach traversaient l'horizon comme un train en flammes annonciateur on ne savait de quelle immense nouvelle, catastrophe ou événement heureux, qui brûlait les veines du monde, et les ténèbres devenaient plus grandes quand ils s'étaient effacés. Les maisons restaient invisibles. Les rares fenêtres éclairées paraissaient des ouvertures lumineuses creusées dans les parois des rochers.

Sur la route surgissaient parfois des jeunes gens, marins en congé ou faisant leur service au poste d'écoute, convalescents qui se guérissaient au pays des fièvres paludéennes, attirés par le claquement des sabots dans la campagne, et aux voix des femmes se mêlaient des voix mâles, des rires, des chansons, des bousculades qui allaient s'affaiblissant et s'éparpillant de village en village. Bientôt il ne restait plus que le silence de la terre et partout les coups de bélier de la mer qui paraissait vouloir ronger l'île par-dessous, profiter de la nuit pour agrandir chaque entaille et approfondir chaque gouffre.

Ce dimanche après-midi, elles se trouvèrent à quatre jeunes filles, qu'accompagnait un enfant, à la pointe de Pern.

Le vent soulevait les vagues à la hauteur du phare en construction et elles regardaient l'écume battre les rochers. Un immense arc-en-ciel se formait sous leurs yeux. La nuit avait été terrible. On voyait sur l'herbe une frange de goémon qui marquait la hauteur inusitée à laquelle la mer avait atteint. Ce n'étaient que dégâts partout : volets arrachés, ardoises des toits jonchant les routes, jardins dévastés, aloès aux feuilles charnues brisées comme verre. La pauvre Barba, qui demeurait en face du poste de T. S. F., regardait avec chagrin le chaume de sa maison dégarni par larges places.

Dans l'anse de Ker-Nevez, la mer avait soulevé les barques pour les porter dans les champs voisins.

Les jeunes filles causaient de cela, pendant que le petit Daniel Thirion, qui avait eu la permission d'emporter sa belle balle neuve parce que c'était dimanche, jouait sous leurs yeux avec insouciance, sans prêter l'oreille au récit des

catastrophes. Cependant, quand sa sœur Yvonne eut conté que les culottes du père, mises à sécher sur le mur, avec de gros galets posés dessus, étaient parties on ne savait où, il éclata de rire.

Elles virent paraître un groupe de jeunes gens qu'elles regardèrent de loin avec attention. Ils venaient probablement de Feunteun-Velen et elles avaient du mal à les reconnaître. Il arrivait que des gars d'Ouessant, partis comme mousses des années auparavant, prissent figures d'étrangers en revenant au pays.

Dès qu'ils eurent aperçu les jeunes filles, ils se dirigèrent vers elles sans hésitation, et les abordèrent gaîment, en causant breton. Peu à peu, elles les reconnurent tous. Et de leur côté, ils nommèrent Aline Stéphan et Marie-Anne Gossec, du Ru, Yvonne Thirion et son petit frère du Niou-Yzella, puis Soizic.

A part la casquette de marins à laquelle ils restaient fidèles, ces jeunes gens n'avaient rien dans l'apparence du loup de mer d'autrefois. Ils portaient des complets foncés de bonne coupe, et sous le veston passait un chandail blanc au col roulé, d'une élégance sportive. Leur visage était rasé. Tous les quatre avaient à l'épaule une carabine. Ils chassaient des oiseaux de mer. Point n'était besoin de permis. Les jours où les gendarmes du Conquet s'embarquaient pour Ouessant, le vapeur donnait à l'arrivée un coup de sifflet supplémentaire et les fusils ne sortaient pas des maisons.

Aline Stéphan était la plus hardie. La plus jolie aussi, blonde, dans l'épanouissement de ses dix-sept ans. Qu'elle fût coquette et aimât les garçons, cela se voyait à l'éclat de ses yeux, à son sourire, à sa manière de sauter d'un pied sur l'autre depuis l'apparition des chasseurs. Quelle aventure inespérée pour un dimanche d'hiver à la pointe de Pern ! C'était elle qui avait reconnu la première Yves Kerliviou de Ker-An-Chass, qu'on savait à la maison depuis quelques semaines, à se soigner de mauvaises fièvres attrapées aux colonies. Lui était vêtu d'un bleu de mécanicien de la marine, comme s'il dédaignait de s'endimancher, mais il avait au cou un somptueux foulard de soie et il portait de fines chaussettes blanches dans ses socques. Il tenait à la main un fusil neuf. C'était un svelte garçon aux traits fins dont la maladie avait enlevé le hâle. Ses yeux bruns se faisaient caressants quand ils se posaient sur les femmes.

Ils continuèrent à tirer, un peu au hasard, sur les étourneaux qui volaient autour des rochers, brûlant avec insouciance des cartouches dans leur désir de parader devant les jeunes filles, puis abandonnant toute feinte, ils les entourèrent et les mirent en joue pour leur faire peur. Aline Stéphan cria plus fort que les autres en se cachant la tête sous son châle. Kerliviou s'acharnait après elle. Tout d'un coup, elle découvrit un œil pour le regarder :

— Je sais quelque chose, dit-elle d'un ton de provocation, qui vous étonnerait bien !

Il abaissa son arme :

— Dites quoi, pour voir!

— J'ai vu votre nom écrit sur le mur, et elle désigna d'un coup de menton le fort dont la masse carrée sortait de terre à quelques pas d'eux.

— Mon nom? Vous plaisantez! Il n'y a que les imbéciles à écrire sur les murs.

Il n'avouait pas son inquiétude que son nom n'eût été mis là dans une mauvaise intention, suivi de quelque épithète malsonnante ou ridicule. Il y avait des amoureuses délaissées qui se vengeaient de cette manière.

— Je vous assure que si!

— Je parie que non!

— Qu'est-ce que vous pariez? *Eur bouteillad gwin gwenn?*¹

— Va pour la bouteille!

Elle se mit à courir vers le fort, avec agilité malgré ses sabots. Sa jupe battait ses jambes aux bas de soie tachés de boue à la cheville.

Il s'élança après elle, et on les vit disparaître sous la voûte.

Marie-Anne Gossec demeurait appuyée aux rochers. C'était une fille d'une trentaine d'années, sans beauté, mais fraîche et vigoureuse, au regard brûlant, et qui montrait quand elle riait de belles dents voraces. Elle s'était appliquée à paraître indifférente à la scène qui se jouait entre les deux jeunes gens et continuait à plaisanter avec les autres, mais il y avait quelque chose de forcé dans son rire. Quoiqu'elle évitât

1. Une bouteille de vin blanc.

de regarder dans la direction du fort, on sentait qu'elle calculait mentalement le temps écoulé depuis qu'ils y étaient entrés. Qu'est-ce qu'ils faisaient là, seuls ensemble? Elle aurait juré que cette dévergondée d'Aline était en train de se faire embrasser par Kerliviou. Il ne fallait pas tant de minutes pour trouver un nom sur un mur!

Aline reparut la première, les pommettes toutes roses, plus jolie que jamais. Elle rejoignit le groupe, en fourrant du doigt sous son bonnet, de chaque côté de son front, des mèches de ses cheveux blonds.

— J'ai gagné ma bouteille! annonça-t-elle.

Le marin venait tranquillement par derrière, les mains dans les poches.

— Parbleu! souffla Marie-Anne à l'oreille de Soizic, assez haut cependant pour qu'on l'entendit, c'est moi qui l'ai écrit, son nom!

— Tu vas me payer ça! dit le jeune homme en la tutoyant.

Il l'attrapa par le cou et la tint si serrée avec son bras qu'elle eut peine à détourner la tête quand il fit mine de l'embrasser. Quoique ce fût de toute évidence ce qu'elle avait cherché, elle se débattait avec vigueur et quand il croyait l'avoir matée, elle se dégageait d'un coup de reins. Ils luttèrent ensemble comme deux beaux animaux vigoureux. Lorsqu'il fut arrivé à ses fins, il la lâcha et elle reprit sa dignité comme si rien ne s'était passé.

Aline ne marquait aucun dépit de voir le

mécanicien lutiner sa camarade. Un des jeunes gens lui ayant enlevé son châle pour l'enrouler à son cou, elle sautillait autour de lui pour le lui arracher, et à la fin il l'empoigna par les seins.

— J'aime pas qu'on me « patouille » comme ça, moi ! cria-t-elle en se débattant.

Il vit qu'elle était vraiment fâchée et lâcha prise.

Le petit Daniel Thirion riait aux éclats de ces jeux d'hommes d'une brutalité à peine contenue. L'allure rigide des femmes fondait sous la flamme des désirs mal dissimulés. Tentatrices, elles demeuraient cependant les plus fortes, et quand Marie-Anne Gossec qui était l'ainée eut senti que les amusements dangereux avaient assez duré, elle déclara avec calme que la nuit allait venir et qu'il était temps de rentrer.

Les marins avaient laissé de côté Soizic, trop fiérotte à leur goût, et Yvonne Thirion qu'ils considéraient comme une gamine, bien qu'elle fût presque du même âge qu'Aline. Elle s'était mise à jouer à la balle avec son petit frère.

Kerliviou attrapa la balle au vol, courut la poser à la pointe d'un rocher, et ils reprirent leurs fusils pour la mettre en joue. Ils n'avaient pas encore apaisé leur sang par mille petites folies.

Yvonne fut saisie d'une inquiétude : ils allaient probablement tirer sur la belle balle verte et rouge qu'elle avait payée sur ses économies à son petit frère et qu'il étrennait ce jour-là. Mais

timide, elle n'osait protester. Elle retint l'enfant par la main, et lui murmura d'une voix étouffée :

— Va chercher ta pelote !

Mais le petit garçon prenait ouvertement parti pour les hommes et leur sacrifiait sa balle qu'il considérait tout à l'heure comme un précieux trésor. Il arracha sa main de celle de sa sœur et courut en avant pour voir lequel d'entre eux la ferait dégringoler du rocher. Il exprimait tout haut ses vœux pour Yves Kerliviou qui était si fort dans sa lutte avec les jeunes filles.

Comme le jeu menaçait de s'éterniser, Soizic qui demeurait le plus loin, partit devant. Arrivée à quelque distance, elle se retourna, et dans la nuit qui tombait, elle aperçut toute la bande, y compris la jeune Thirion, qui s'arrêtait devant le fort et y entra.

Jean parlait peu à la maison. Il n'avait pas l'habitude de s'expliquer. Il finissait par comprendre, aux allusions des uns et des autres, qu'on le prenait pour un paresseux, une sorte de lâcheur échoué à la boulangerie Le Scouarnec pour n'avoir pas à choisir un plus rude métier. Il laissait dire, blessé dans sa susceptibilité, et s'endurcissant de plus en plus à tout subir. Il en avait gros sur le cœur, mais son orgueil l'aidait à ne montrer que de l'indifférence. Et personne d'autre que lui ne connaîtrait la raison pour laquelle un Malgorn avait tourné le dos à la mer. Raison d'un sentiment si délicat qu'il lui était impossible d'en parler.

Le vieux Scouarnec étant mort, un de ses petits-fils élevé sur le continent avait hérité la boulangerie à condition qu'il vint la tenir en personne. On vit donc débarquer à Ouessant un tout jeune homme dont l'apparence délicate et frileuse, la physionomie ouverte contrastaient avec celles du pays. Il accepta en totalité l'héritage, quelque pesant qu'il fût à porter : une sombre maison dans le bourg de Lampaul, la vieille cousine Pélagie qui la dirigeait depuis son

veuvage, maigre, noireaude et terriblement renfrognée; le garçon boulanger Landais qu'on y avait connu de tout temps. L'un et l'autre se défiaient de la jeunesse.

La tâche du nouveau venu n'était pas facile sous cette double tutelle, et à la fin de la journée, il allait faire un tour sur le port, et regardait avec nostalgie dans la direction de la grande terre. Il se demandait s'il pourrait jamais s'habituer à l'île, bien qu'il fût d'une nature optimiste, et surtout aux manières de Pélagie que son dévouement même à la boutique rendait soupçonneuse à l'égard de l'étranger qu'il était. Il ne tarda pas à remarquer Jean Malgorn, qui venait là presque tous les jours pour regarder le mouvement des bateaux, et dont le cafard était plus apparent que le sien.

Les deux jeunes gens lièrent connaissance, et Jean fut amené à donner un coup de main à la boulangerie les jours de presse, malgré la désapprobation des deux cerbères. Il se laissait faire, porté par son indécision de caractère, et surtout incapable de résister à l'amitié que lui témoignait le jeune Le Scouarnec. Il n'avait pas eu de camarade depuis la disparition de François. L'année suivante, Le Scouarnec partait pour le service et Jean promit de rester au fournil jusqu'à son retour. Une persécution qui prenait des apparences doucereuses de la part de Pélagie, brutales du côté de Landais, commença. Pélagie surtout était bien décidée à se débarrasser de Jean dont la présence lui paraissait une menace.

Elle reportait sur le fils la méfiance que le père lui avait inspirée à cause de ses habitudes d'intempérance. Sitôt que Jean se montrait à l'entrée de la boutique qui communiquait avec le fournil, elle fermait ostensiblement à clé le tiroir où elle tenait l'argent. Le jeune homme se mit à haïr la vieille femme. Il lui souhaitait les pires catastrophes, par exemple qu'on la dévalisât. Il l'appelait au fond de son cœur vieille sorcière. Il étouffait de rage à entendre le grincement de la clé dans le tiroir qu'il avait envie de défoncer à coups de pied. Il aurait fait voler à la ronde les billets pour le plaisir de voir la percluse Pélagie les ramasser à quatre pattes.

Elle montait la garde autour, et laissait la porte ouverte pour avoir l'œil dessus quand elle se trouvait dans l'arrière-boutique à préparer son repas. Elle ne s'absentait que le dimanche après les vêpres, pour aller au cimetière porter des fleurs sur la tombe de ses morts. Quand elle parlait de celle du défunt Le Scouarnec devant le petit-fils, elle disait : « J'ai mis un bouquet sur *votre* tombe. »

Un dimanche, la fatalité voulut que Jean passât derrière la maison. C'était assez dans ses habitudes, pour éviter la rue, de prendre de petits chemins détournés. Il remarqua qu'on avait laissé entr'ouverte la fenêtre basse du fournil. La prudence ordinaire de Pélagie était en défaut. Il constata d'un coup d'œil que les environs étaient déserts, se fraya un passage à travers les orties et enjamba la fenêtre, sans autre objet

que de se rendre compte si la chose était possible. À l'intérieur une porte vitrée le séparait de la boutique. Un carreau cassé avait été remplacé par une planchette grossièrement clouée. Jean appuya dessus et la fit céder. Il passa le bras par l'ouverture et trouva sous sa main la targe de bois. La porte s'ouvrit. Il fut sur le seuil de la boutique, plus obscure que d'habitude, à cause des panneaux mis en place. Comme c'était dimanche, il ne restait plus de pains sur les étagères et tout avait un air abandonné, sans maître. Il s'avança à pas étouffés et son cœur se mit à battre. Il savait que si Pélagie était entrée à ce moment, il eût été incapable d'expliquer sa présence. En même temps, il éprouvait du plaisir à la narguer, à la prendre en défaut de vigilance. N'importe qui aurait pu entrer comme il l'avait fait. Il venait d'avoir la preuve qu'elle n'était pas aussi capable qu'elle voulait le faire croire et il brûlait de communiquer son opinion à son ami.

Il s'approcha du comptoir. À sa surprise, la clé était restée au tiroir. Qui sait si elle ne l'ôtait les autres jours que parce qu'il était dans le voisinage? Cette pensée le remplit de fureur. Il ouvrit le tiroir. Il y avait un paquet de billets de cent francs épinglés, d'autres billets épars et de la monnaie. Il n'avait pas occasion de voir tous les jours pareille somme. Et comme un gosse, il fit le calcul du nombre de paquets de cigarettes qu'il aurait pu se payer avec tout cet argent. Puis sa pensée revint à Pélagie. Il triom-

pha d'elle. Elle aurait une attaque si elle apprenait un jour qu'il s'était trouvé devant son cher tiroir, sans témoins, libre de fourrer dans sa poche la recette de la semaine. Il n'en avait aucune envie, mais il n'était pas assez benêt pour s'en aller sans assouvir une petite vengeance ! Il raffla une poignée de monnaie, prit entre deux doigts, comme s'il se brûlait, un billet de dix francs qu'il fourra dans sa vareuse. Elle inscrivait sou à sou les rentrées et il n'était pas possible qu'elle ne s'aperçût pas de cette perturbation dans ses comptes. Il laisserait exprès le tiroir ouvert. Elle était capable d'en perdre la tête ! C'était du moins son raisonnement de gamin.

Cependant, au moment de tourner les talons, il fut pris d'un frisson. La boutique obscure revêtait un aspect sinistre. Le silence l'étreignit à la gorge, et il se rendit compte que lui-même avait des allures de malfaiteur. Il ferait mieux de remettre l'argent en place. Trop tard ! Un pas traînant se fit entendre sur le gravier de la rue, celui d'une vieille femme en souliers du dimanche. Il n'eut que le temps de se sauver, en laissant retomber avec bruit le loquet du fournil. Une voix cria : « Qui est là ? »

Il était déjà dehors, et il traversa le bourg la tête haute, sifflant entre ses dents, lui qui n'avait guère l'habitude de siffler, le visage livide. Il savait que Pélagie connaissait le nom de son voleur. Il n'y avait pas de gendarmes à Ouessant et elle ne pourrait, un dimanche, alerter par téléphone ceux de Brest.

En se retournant, il la vit prendre la route de Locqueltas : elle se rendait sans aucun doute droit chez les Malgorn. Il devina ce qui allait se passer. Elle ne ferait pas de scandale. On éloignerait les enfants. Elle s'enfermerait avec Tanguy dans la salle pour lui parler. Il tremblait en se représentant la figure de son frère. Pourtant, il n'était pas aussi coupable qu'il en avait l'air. Il ne s'agissait que d'un tour à jouer à Pélagie. Mais comment l'expliquer ? Qui le croirait ? Il se cacha le reste du jour dans les rochers de Pern. Si un bateau était passé assez près, il se serait jeté à la nage pour le forcer à le prendre à bord, mais les bateaux naviguaient au large.

La nuit venue, il se décida à rentrer. Il cacha sa peur sous l'air mauvais que son visage savait revêtir. Il n'y avait plus de lumière dans la chambre de Barba. Dans la cuisine, les rideaux du lit-clos étaient fermés sur Hervé. Tanguy avait dû lui ordonner plus rudement que d'ordinaire d'aller se coucher. Lui était assis près de la fenêtre, loin de la lampe dont il avait baissé la flamme et qui était posée sur la cheminée. Quand il entendit ouvrir la porte, il se leva à moitié, puis se rassit, laissant retomber ses bras dans un geste d'impuissance. Il avait une expression gênée, presque honteuse, et triste. Sa colère avait eu le temps de se refroidir depuis la visite de Pélagie, et comme Jean qu'on avait vu s'éloigner dans la direction de Pern ne paraissait pas, il s'était fait toutes sortes d'idées. N'était-il pas capable de se jeter à l'eau ? A

présent que Jean était rentré, il ne trouvait rien à dire. La chose le dépassait. Elle lui avait paru sur le moment inadmissible et maintenant elle ne lui semblait que trop naturelle. Aux Malgorn ivrognes, il fallait ajouter les Malgorn voleurs!

Voilà ce qu'il pensait et ne pouvait dire tout haut. La nuit et le silence qui régnaient autour d'eux, le sommeil d'Hervé s'y opposaient. L'indignité de Jean, au lieu de l'écartier de lui, l'en rapprochait en quelque sorte. C'était un malheur de famille qui venait d'arriver, et il fallait le tenir entre eux. Il attendrait le jour pour les explications, et les décisions à prendre.

Il souffla la lampe et en quelques minutes les deux frères furent déshabillés et enfermés dans leurs couchettes closes.

Le lendemain, le coupable demeura terré à la maison toute la journée. Il attendait la décision de l'aîné qui avait dit simplement : « Tu ne bougeras pas d'ici! »

Le regard d'Hervé lui était insupportable. Ses yeux clairs se posaient sur lui avec étonnement. Une gêne pesait sur tous. Barba n'avait rien dit. A table, elle le servit avec sa brusquerie coutumière, mais sans le regarder. Il mangea, le nez dans son assiette, oppressé par l'atmosphère de désapprobation. Puis il s'assit sur le banc près de la fenêtre, le dos voûté comme un vieux et regarda le large. Pour la première fois, le regret nettement formulé lui vint de n'avoir pas comme les camarades pris la mer : rien ne serait arrivé.

Le soir, quand ils eurent fini de manger, Tanguy lui fit signe d'un mouvement d'épaule. Ils sortirent ensemble. La nuit était tombée. Ils prirent le sentier qui menait à Lampaul. Il fallait le bien connaître pour s'y aventurer. La mer était haute et un vent furieux barattait l'écume au fond des grottes. Les vagues se battaient l'une contre l'autre, remplissant l'air du bruit de leur discorde.

Les deux hommes allaient sans rien dire, Jean en tête, Tanguy lui emboitant le pas. Ils s'appliquaient à ne pas glisser. Les cailloux qu'ils dérangeaient du pied s'animaient et dégringolaient furieusement les pentes. L'eau ruisselait de la terre vers la côte.

La plupart des maisons de Lampaul avaient éteint leurs lumières et s'épaulaient l'une à l'autre, étonnamment fortes et placides dans les remous de l'atmosphère. Les yeux habitués à l'obscurité distinguaient leurs masses grisâtres. Elles avaient l'air de pencher légèrement du côté de ceux qui passaient. La nuit, elles devenaient vivantes, pendant que l'homme tombait dans un sommeil de pierre. Les portes n'étaient pas fermées à clé. Une obscurité pareille régnait dans les intérieurs où l'on eût pu se diriger à tâtons, trouver le foyer, la table, un lit sous lequel était rangée une paire de sabots de femme, — rarement des sabots d'homme, — d'autres lits avec des enfants emmêlés, les uns couchés à la tête, les autres au pied.

Une porte d'étable restée ouverte encadrait un bloc d'ombre mate, badigeonnée de noir.

Une lampe brillait encore au presbytère, pâle, qui avait l'air d'une tache rose dans la pierre grise. Ils contournèrent l'église. Est-ce qu'ils allaient y entrer? Jean se demandait si Tanguy l'amenait là pour se confesser. L'idée d'avoir à pénétrer dans la double noirceur de l'église et du confessionnal le fit frissonner. Mais ils passèrent devant le porche sans s'arrêter et franchirent

la grille du cimetière placée en contrebas. Les arbres qui poussaient en ces lieux abrités, les seuls de l'île, ajoutaient à la nuit leur ombre, et comme le vent parvenait à peine jusqu'à eux, leur immobilité paraissait surnaturelle. Une dalle sombre recouvrait les tombes.

Jean comprit qu'ils se dirigeaient vers celles de Jean-François et de Marie Malgorn.

En réalité, il était venu là pour impressionner son jeune frère, le confronter avec leurs défunts, marquer le souvenir de sa faute d'une telle empreinte qu'il n'eût pas envie de recommencer. Tout le long du chemin, il avait songé à des paroles qui seraient en même temps une prière et une confession qu'il le forcerait à répéter. Mais aucun son ne sortait de sa bouche. Il n'avait jamais senti comme à ce moment tout l'inconnu redoutable que présentait la nature de ce cadet.

Celui-ci n'avait qu'une hâte : en finir avec la lugubre visite. Il était près de haïr celui qui l'y avait contraint. Aussi grand que Tanguy quand il se redressait, il lui venait l'envie sourde de se mesurer à lui, de s'avancer l'épaule en coin et de dire : « Eh bien, quoi? J'en ai assez! » Il éprouvait tout d'un coup une colère d'homme. Toutes ses rancœurs lui montaïent aux lèvres. Le souvenir du père n'éveillait en lui aucune déférence. Si François Malgorn avait eu plus de conduite, ses fils n'eussent pas été des gueux parmi les autres! Il lui en voulut même de ne l'avoir pas forcé à naviguer. Cependant, l'idée que le défunt avait expié et qu'il lisait sans doute

à présent ce qui se passait dans l'âme des vivants interrompit le cours de ses pensées.

Tanguy semblait l'avoir oublié. Il priait à demi-voix, pour son propre compte :

— Ma mère qui m'avez mis au monde ;

Qui vous êtes privée de nourriture et de sommeil pour moi ;

Qui étiez toujours debout à table pour me servir ;

Et près de mon lit pour me veiller ;

Qui n'avez jamais fait de tort à personne ;

Qui êtes morte de travail et de peine ;

Ma mère, priez pour nous !

Le cœur de Jean s'amollit au souvenir de cette mère dont il avait été le préféré. Son image pâlisait déjà dans sa mémoire, mais demeurait empreinte de douceur.

Ils se relevèrent pour s'enfoncer au cœur du cimetière. A un croisement d'allées se dressait une sorte d'humble reliquaire de bois, peint en noir, fait de planches rugueuses. Il portait cette inscription :

Ici nous déposons les croix de proëlla en mémoire des marins qui meurent loin de leur pays, dans les guerres, les maladies et les naufrages.

Il y avait eu une proëlla en souvenir de bien des Malgorn, et la croix de François, le dernier péri en mer, se trouvait là.

Une terrible nostalgie étreignit Jean au souvenir de ce frère avec lequel il s'entendait si bien. Il eût fini par lui avouer sa dernière sottise, et

François tout en le traitant d'imbécile en eût partagé le poids, les ennuis, le regret. Il n'aurait pu s'empêcher de rire à l'affolement de Pélagie en découvrant qu'on avait fourragé dans son tiroir. Il n'aurait pas pris des airs de justicier !

Il cessa de s'attendrir, serra les mâchoires, rentra les épaules. Après tout, François était peut-être plus à son aise à sa place qu'à la sienne ! Au moins, il n'avait plus d'embêtements. Ils descendirent vers le bas du cimetière, où reposaient les enfants, dans des tombes claires qu'ombrageaient les arbres de miracle remplis le jour de chants d'oiseaux. Le croissant de la lune avait fini par se dégager des nuages, distribuant sur l'enclos enfantin protégé des vents un éclairage en commun et un faible rayon tombait sur la terre encore fraîche d'une petite tombe au chevet de laquelle un portrait était posé.

« C'est toi qui es là mon pauvre Toussaint. »

Jean ne savait trop s'il venait de lire ces paroles, ou si c'était lui qui les avait prononcées. Il crut entendre une voix enfantine qui disait : « C'est toi qui es là mon pauvre Jean ! » Une immense pitié dont il ne pouvait discerner les causes le déchira, pitié sur l'enfant, pitié sur lui-même.

Il ne pleurait pas. Il ne se souvenait pas d'avoir jamais pleuré. Cette sorte d'enfance qui avait été la sienne ne pleure pas. Mais il restait debout au pied de la tombe, ayant perdu sa rigidité d'attitude, rapetissé, fondu, avec un visage que cette inexplicable émotion faisait grimacer dans

l'ombre. Il était si peu habitué à un état de détente qu'il en eut une sensation de faiblesse physique.

Tanguy, la conscience troublée, demeurait en arrière, regardant la silhouette de Jean ramenée aux proportions de l'enfance. Il vivait de nouveau la nuit passée au chevet de Toussaint. Il voyait la lueur mystérieuse que ses yeux déversaient sur lui. Il se rappelait son suprême colloque avec le mourant, la leçon de patience et de douceur qu'il lui avait donnée.

Il se rapprocha de Jean :

— Allons, viens, dit-il, en lui touchant légèrement l'épaule de la main.

Et pour lui montrer qu'il avait eu aussi son acte de contrition à faire, il ajouta :

— Nous voilà en règle avec eux.

Ils revinrent par le même chemin, sans se rien dire, par pudeur et inhabileté à s'exprimer, mais se sentant l'un et l'autre soulagés. Le vent s'était transporté du côté de la terre, soufflait au ras du sol et se propageait comme une flamme. Il obligeait l'oreille à lui prêter attention, et l'esprit à en dégager la signification. Mille voix criaient par lui. Elles formaient une vague sur les terres. Voix qui semblaient humaines et avaient appris de l'océan le secret de se coordonner. Elles commençaient par un balbutiement qui partait de mille points à la fois, une sorte de palpitation de sons, et réunies elles roulaient sur le sol à la vitesse d'un raz-de-marée. L'esprit essayait de les suivre, s'égarait dans sa poursuite, les aban-

donnait, ne pouvant aller aussi loin. Alors elles revenaient à leur point de départ, apaisées, hors de souffle, et de leur propre accord lui jetaient au passage leur signification, alors qu'il ne songeait plus à la chercher. Elles s'échauffaient au contact les unes des autres, s'excitaient à se dépasser, laissant retomber sur le sol des bruits qui ressemblaient à des piétinements d'impatience, jusqu'à ce qu'elles prissent de nouveau leur élan. Et le même déroulement aérien se répétait, aussi loin que l'oreille pouvait le suivre.

— Les voix de nos marins ! pensa Tanguy.

Les défunts avaient donc fini par arriver à terre, et allongés côte à côte, avec d'immenses et calmes visages tournés vers le ciel, dans l'élément liquide qu'était pour eux la mort, ils se livraient encore à des courses de vitesse, à des jeux et à des luttes qu'ils accompagnaient de clameurs. Ils étaient plus présents que jamais : ils environnaient les vivants.

Les deux frères, au lieu de rentrer, s'assirent sur une pierre contre le mur du jardin, à l'abri du bouquet de tamaris. Et Tanguy, tout en surveillant d'un œil distrait les remous de l'eau, expliqua tranquillement ses plans. Il faisait en parlant de courtes pauses, comme s'il avait besoin de sentir l'adhésion silencieuse de Jean. Il devinait dans la nuit son visage plus détendu que de coutume, et il lisait dans ses sombres yeux l'attention passionnée avec laquelle il l'écoutait. Jean allait rentrer dans la tradition : naviguer. Hervé dont les treize ans étaient accomplis ne

serait pas le seul à partir, Tanguy se rendrait à Brest le lendemain chercher un embarquement pour tous les trois. Ils devaient s'attendre à quitter Ouessant d'un moment à l'autre : d'où la raison du pèlerinage qu'ils avaient fait.

Jean se leva brusquement avec une espèce de grognement sourd, rompant l'entente qui venait de régner entre eux. Il avait repris son allure de mauvais gars, tête rentrée entre les épaules et mains dans les poches.

— Eh bien, dit Tanguy, suffoqué de surprise, ça ne te va pas ?

— Mais si...

— Alors, qu'est-ce qui te prend ?

— Il y a autre chose ! balbutia-t-il d'un ton sombre.

L'autre se sentit épouvanté. Que voulait-il dire ? Que cachait-il ? Quelle faute plus grave encore ? Quel vice ? Quelle maladie ?

Déjà il se sauvait vers la maison. Mais une main de fer l'agrippa par le bras, le clouant sur place.

— Allons, parle !

— Est-ce qu'on voudra de moi ?... J'ai pas un caractère comme tout le monde ! dit-il comme s'il eût fait l'aveu d'une honteuse anormalité.

— Grand nigaud, va ! s'exclama Tanguy avec un soupir de soulagement. Allons nous coucher !

L'Enez-Eussa accoste aujourd'hui au Stiff, à cause des vents et débarque sur la cale enclavée dans la formidable ceinture de rochers son unique voyageur. La falaise prend sous la pluie l'éclat de la mousse et dresse une énorme échine dont la masse et l'inertie offrent le plus agréable spectacle qui soit au bout d'une ballottante traversée. On l'escalade, l'esprit rempli d'une attente qui n'est pas sans angoisse : quel monde de préhistoire va-t-on découvrir du sommet ?

Ni gens, ni maisons : rien que du roc et de la brume. Un drôle de petit break qui sert à transporter le courrier attend près du hangar du bateau de sauvetage. Il y a une place sur le siège près du conducteur. Le voyageur grimpe à ses côtés. A travers la pluie qui lui cingle le visage, il regarde l'île hérissée en boule monstrueuse.

Bientôt apparaissent les villages gris dont les maisons gardent dans la texture de leurs pierres la couleur des brumes. Les fenêtres des plus hautes sont placées en vigies à l'angle des façades et chacune surveille de son bord l'horizon. Ces maisons se ferment sur leur vie

intérieure. Le passant n'a pas besoin de connaître leurs secrets. Les cris des enfants au berceau ne traversent pas les murs. Quand une porte s'ouvre, on voit un chat qui dort assis, la tête appuyée sur ses pattes de devant. Une petite fille vient déposer dans le corridor une corbeille vide, d'un geste précautionneux, comme si elle contenait des choses fragiles. On entend baratter le beurre, crépiter la lande dans la cheminée ou tinter le couvercle d'un chaudron. Pas de son de voix. On croirait passer devant une maison de contes où les objets remplissent d'eux-mêmes leurs fonctions pendant l'absence des vivants. Les chiens aboient à peine. Il y en a un qui manque à cette règle, un chien-loup, plus loup que chien, apporté dans l'île par un marin. Il a étranglé pour son coup d'essai une demi-douzaine de moutons et il a fallu l'enchaîner. La bête, folle de rage, se tient toute la journée sur le muret de pierre, aboyant aux quatre coins de l'horizon.

Quelques portes sont si étroites qu'elles vous donnent le frisson; une, goudronnée, a l'air de pendre, en berne sur la façade.

Le voyageur observe tout cela du haut de la carriole cahotant sur le chemin raboteux.

Voici Lampaul, banal sous son badigeon de couleur, ses enseignes, ses étalages, et, dominant la rade, l'hôtel.

L'homme entre directement dans la salle à manger, s'assoit à une petite table du côté de la mer, et Marie-Loïs, qui a fait ce jour-là un

usage moins libéral de poudre et de parfum puisqu'on n'attendait personne par ce mauvais temps, s'approche, une serviette sous le bras. La patronne vient sur le seuil de la cuisine couler un regard vers le client inconnu : encore un nouveau voyageur de commerce, pense-t-elle.

Il n'a pas l'air pressé. Il redemande du homard, savoure en connaisseur le pré-salé du pays, se fait servir un café avec une fine, fume lentement son cigare en laissant ses regards errer sur la rade barrée par l'îlot rocheux du Korz. Avant de s'en aller, il étonne Marie-Loïs en demandant ce qu'est devenue M^{lle} Le Moër qui habitait cette maison autrefois.

Représentant de commerce, dit la patronne? La petite est plus perspicace. Elle n'a pas saisi le détail de sa mise, des solides chaussures de marque anglaise à la casquette blanche de drap fin, mais elle a découvert l'odeur spéciale de cet homme. « Ça sent l'argent! » pense-t-elle.

On dirait qu'il connaît le chemin. Il va lentement. Ses yeux, derrière les lunettes sombres, englobent la rue en pente qui mène à la poste sans marquer de curiosité exagérée. Il est de taille et de poids. Les gens ont le temps de le regarder passer.

Lampaul ne l'intéresse pas spécialement sans doute. Il passe devant l'église sans redresser la tête pour voir le clocher qu'élevèrent les survivants du *Drummond-Castle*. Il prend une rue montante qui conduit hors du bourg. Une des

dernières maisons isolées qui la bordent est celle de M^{lle} Le Moër.

A cette heure-ci, les gens sont à leur travail. Il y a peu de monde dehors. Le rideau est rabattu sur la porte. M^{lle} Le Moër occupe sa place sur le canapé. Elle aime assez ces moments de solitude que lui ménage le début de l'après-midi. Elle écrit ses lettres, — que de cousins et de petits-cousins dans la marine, avides de lettres! — lit le journal, feuillette un album de cartes postales venues de tous les pays du monde, et sans se déranger lève la main vers les étagères qui forment une minuscule bibliothèque à sa portée sur le mur. Elle a des livres qui n'ont rien de moderne, un « bric-à-brac », dit-elle. Elle retient celui que le hasard lui désigne. Aujourd'hui elle a mis la main sur l'Histoire naturelle de M. de Buffon.

On frappe à la porte, tout à fait contre les habitudes, et M^{lle} Le Moër en oublie son breton et crie :

— Entrez!

C'est un monsieur grand, fort, qui occupe toute la porte, un étranger qui se trompe. Pourtant, il y a précisément dans cette façon d'occuper la porte, d'ôter sa casquette de capitaine, une intention de montrer qu'il n'est pas là par accident.

Il attend à peine une invitation pour s'asseoir sur la chaise des visiteurs, pose sa casquette sur la table. Elle ne distingue pas bien ses traits dans le contre-jour. Mais elle sent que son

regard exprime : « Eh bien! M^{lle} Le Moër, vous ne me reconnaissez pas? »

Rien ne la met sur la voie. Mais elle a déjà la certitude troublante qu'elle a connu cet homme dans un passé si lointain qu'il a pris l'apparence d'un étranger.

— Vous ne me reconnaissez pas?

Cette fois, ce n'est pas du regard qu'il a parlé. Il a vraiment prononcé ces paroles.

Elle hésite à dire non, par peur de le blesser, secoue la tête, sourit à demi. Ce ton familier... S'il voulait seulement ôter ses lunettes...

— Cherchez bien! Ah! voyez-vous, cela ne date pas d'hier. Vous habitiez sur le port. La plus belle maison. Et le capitaine Le Moër était encore en vie.

Cette voix! L'accent de l'île perce sous le langage « gallec ». Un sourire a retroussé sa lèvre, dans la barbe carrée d'un blond roux qui tourne au gris, rompu l'ordonnance un peu figée de son masque, et un regard d'une malignité furtive a traversé les lunettes.

— Jean-Lin Avril! s'exclame avec stupéfaction M^{lle} Le Moër.

— Avril. Vous y êtes!

Il saisit vigoureusement à travers la table la main qu'elle ne songe pas à lui tendre.

Des années qu'ils ne se sont vus! Elle s'étonne à présent de ne l'avoir pas reconnu. Cette voix, ces yeux et surtout cette lèvre au retroussis familier qu'ornait autrefois une petite moustache frisée, c'est bien Jean-Lin. Il n'a plus sa tignasse

rouquine qui le rendait célèbre et il a laissé pousser sa barbe.

Elle a entendu parler de lui de temps en temps. Son histoire éblouit encore ses compatriotes. C'était un galopin autrefois à qui on prédisait les galères : aujourd'hui il est dans la peau d'un millionnaire. Une tête brûlée, disait-on. Mousse, le capitaine s'empressait de le flanquer à terre au bout d'un voyage. Plus tard, au service, c'est tout juste s'il n'a pas fait connaissance avec la prison maritime. Libéré, il a tenté plusieurs métiers et cent entreprises sur le continent, plein d'imagination, d'astuce, d'optimisme, payant d'audace, vivant d'emprunts, portant beau même quand il n'a plus un sou en poche ni un tour dans son sac. Fidèle à son île où à cette époque il fait de fréquentes apparitions, bien gréé, le geste large, la parole conquérante. Là sont ses amours. Il profite de l'absence des maris, ou console les belles veuves. Ses conquêtes sont nombreuses. Quelques-unes ont fait scandale et le garde-champêtre donne de savoureux détails sur certains rendez-vous en pleine lande. Il néglige les jeunes filles. Il se laisse aimer par les femmes presque mûres qu'il console de vieillir. Il y a beaucoup de sentimentalité dans son cas.

Une maison lui demeure ouverte : celle du capitaine Le Moër. « Ce sacré Jean-Lin ! » dit le capitaine en riant. Il a une indulgence spéciale pour lui. Jean-Lin lui conte à peu près toutes ses frasques. Il l'écoute en fumant sa

pipe, les yeux pétillant d'amusement. Comment ne pas s'attendre à de l'extraordinaire de qui s'appelle Jean-Lin ! Il rassasie par lui son goût de l'aventure. Des siècles plus tôt, quel rude pirate il eût fait ! Jean-Lin est le fils d'un colonial, ce qui revient à peu près au même. Dès qu'on prononce son nom, tous ces visages fermés s'éclairent : « Ah ! Jean-Lin ! » On ne le désigne jamais autrement. Il n'a plus de nom de famille. Il est un des traits de l'île, un « numéro » dont on ne serait pas fier devant les étrangers, mais qui excite une curiosité, un intérêt, un attrait sans cesse renouvelés. Il a osé à ses risques et périls sortir de l'ordinaire. En pensant à lui, les autres ont l'impression d'être au chaud et en sécurité dans leur peau, bien qu'un peu à l'étroit. Si une de ses entreprises côtoie l'expédient, on dit : « Que voulez-vous ! C'est dans son sang ! » Et ils ne pèchent cependant pas par excès d'indulgence.

La fille du capitaine a vingt ans à cette époque. Elle a la sévérité de jugement de son âge. Jean-Lin l'amuse aussi, mais elle le tient à distance. Il lui envoie de luxueuses cartes postales de tous les pays où il passe.

Leur dernière rencontre s'est faite dans des circonstances particulières. Le capitaine Le Moër est mort. Yvonne vit seule dans la grande maison du port qui doit être vendue. Un soir d'automne, Jean-Lin arrive avec le bateau des Ponts et Chaussées. Elle ne l'a pas vu depuis une année. Il y a quelque chose de changé en

lui. Il a plus de sérieux, plus de poids. Il donne l'impression de tenir en place. Il est habillé avec goût. Il a un portefeuille sous le bras. Il vient faire ses adieux à Yvonne en souvenir du capitaine. Il s'apprête à quitter Brest dont l'air, dit-il en riant, ne lui vaut rien. A Nantes, il a trouvé un associé : il va se faire armateur!

Elle écoute tout cela, elle y croit, car tout est croyable quand il s'agit de Jean-Lin. Il continue ses confidences comme si le capitaine était présent, et elle se sent touchée qu'il ait voulu venir lui faire ses adieux.

Machinalement, elle prépare le repas pendant qu'il parle. Cette espèce de vagabond qui n'a jamais eu de foyer éprouve du plaisir à la suivre dans la cuisine qui est la pièce la plus accueillante de tout logis campagnard.

— Laissez, je vais fendre ces planchettes, ça me connaît! Mettez la table. Moi j'allume le feu. Ce poêle, comme il tire! Mais non, il ne faut pas en avoir peur. Vous tournez un peu la clé, de cette façon... Avec le vent, en hiver, voyez-vous que tout flambe! Et vous seule dans la maison! Passez-moi le moulin à café. Je sais très bien faire le café. J'ai un samovar russe dans ma chambre. Je vous l'enverrai avant de partir.

Du dedans, il ferme le gros volet que la tempête l'aide à rabattre. Quelle soirée! Au-dessus d'eux, le vent secoue le grenier comme un bateau à voile. Il fait bon près du poêle. On ne se rend plus compte de l'heure. Dehors tout est noir. Il est bien tard pour qu'il sorte à pré-

sent de chez Yvonne Le Moër. L'hôtel est depuis longtemps fermé. Où irait-il? Que dirait-on? Il partira avant le jour. Personne ne saura où il est resté. Elle va préparer pour lui la chambre du capitaine.

Mais ils sont plus ou moins engourdis l'un et l'autre par la bonne chaleur, l'échange de tant de souvenirs. Il lui saisit la main quand elle se lève :

— Yvonne! Pas encore! On a bien le temps de dormir.

Elle ne retire pas sa main. Être deux dans la solitude, la tempête, la maison vide... Elle oublie que c'est Jean-Lin qui est à ses côtés. La perspective de sa haute situation lui crée une personnalité nouvelle.

— Ce serait gentil d'être mari et femme tous les deux! Qu'en pensez-vous, Yvonne? J'ai fait assez de folies! Il est temps que je me range. Avril va devenir un gros brasseur d'affaires, et une femme peut avoir la vie belle à ses côtés, sur le continent.

Elle ne pense rien. Elle n'attache pas grande importance à ses paroles, et ce n'est pas de cela qu'elle se grisé. Elle est simplement dans un état de torpeur heureuse, elle qui n'a pas encore d'amoureux, à cause du bras qu'il tient autour de ses épaules. Elle sait qu'elle peut sans crainte s'y abandonner : elle n'a pas peur de lui, malgré sa réputation d'enjôleur; ni peur d'elle-même. Il n'a jamais eu un goût spécial pour Yvonne, trop « demoiselle » à son gré. Elle n'a jamais

pris Jean-Lin au sérieux. Mais il y a les besoins de leur jeunesse et la complicité de la nuit.

Lorsqu'il s'en va au petit jour, Jean-Lin Avril ne laisse pas d'amers regrets derrière lui, rien que le souvenir d'une petite aventure tendre, chaude et contenue.

Il ne reparait plus dans l'île, mais on s'entretient encore de lui. On le suit dans sa fabuleuse carrière. Il est à Nantes où il a épousé la veuve de son associé. On le dit riche, ami de l'ordre; il accompagne sa femme à l'église et il va se porter à la députation.

Tel est l'homme qui est assis en face de M^{lle} Le Moër. Venu en voyage d'affaires à Brest, il n'a pu résister au désir de revoir l'île. Sa première visite a été pour celle qui reste à ses yeux la fille du capitaine.

Elle a peu changé. Son visage a gardé une surprenante fraîcheur : ces filles d'Ouessant se désagrègent aussi peu que leur roc. Il sait depuis longtemps que toute jeune elle a été frappée de paralysie partielle.

Elle l'examine, sans qu'il paraisse s'en apercevoir. Il y a des êtres devenus d'une indifférence telle qu'ils ne réagissent plus sous le regard. Qu'est-ce qui pèse sur cet homme? Pour quelles raisons éprouve-t-elle un sentiment de vague pitié vis-à-vis de lui? Maintenant qu'est tombée son animation des premiers moments, comme il lui paraît lourd, difficile à intéresser! Son œil s'allume encore au souvenir de ses anciennes conquêtes et des aventures dont

s'égayait le capitaine, mais sa dignité — car il a une dignité à présent! — les désapprouve. Il reprend son masque, ses traits bien en place qui sont en harmonie avec son complet et son pardessus. Seule la fantaisie de sa casquette fait mentir cet ensemble. L'ancien Jean-Lin est mort. Elle n'a plus devant elle, dans toute sa banalité, qu'un homme arrivé : M. Avril armateur, dont l'audace en affaire n'a d'égale que sa prudence.

Lui-même a cédé à une impulsion en revenant à l'île, poussé par l'obscur désir d'y retrouver un peu de ses vives, multiples et folles émotions d'autrefois. Mais il mesure tout d'un coup le fossé qui l'en sépare. Il sent sur ses épaules ses soucis de riche. Il n'oublie pas le cours de la Bourse. Il pense à sa femme qu'il admire et qui le méprise, car il a gardé ses façons de matelot à table et dans ses colères ses jurons de bord.

C'est en faisant une fin bourgeoise qu'il s'est fourvoyé.

Que d'échos cette visite évoque dans le souvenir d'Yvonne Le Moër! Elle est certaine qu'elle lui cause plus de joie qu'à Jean-Lin, devenu un monsieur grave et morose, et ce sont ceux qui demeurent susceptibles de plus de joie qui sont les plus riches.

Quand elle se trouve seule après le départ de ses commensaux ordinaires, elle traverse, à l'aide de sa béquille, sa chambre, contourne son lit, arrive à la fenêtre qui donne sur la campagne.

De ce côté s'étendent les champs dénudés, les landes et les marécages, tout ce qui se prolonge à l'infini sous le regard. Elle a l'illusion d'être moins prisonnière. Les maisons éparses qu'elle aperçoit s'appuient solidement au ciel. L'île compacte, vaisseau de granit contre lequel les tempêtes ne peuvent rien, inspire un sentiment de sécurité. Son calme fait équilibre à la violence de la mer.

Sous la fenêtre même, il y a un buisson d'épine noire où elle a vu s'ouvrir au soleil de décembre quelques fleurettes blanches, invisibles à cette heure, mais dont il lui semble respirer la délicate haleine.

Toute sa jeunesse se met à revivre, à palpiter avec les étoiles, à l'entraîner sur la terre dont les limites se perdent dans la nuit. Terre sans fissures, sans vallées, sans abri où l'on se sent guetté sans cesse, soupesé dans la main de l'infini.

Elle songe souvent à la mort. Pourquoi en aurait-elle peur? C'est peut-être ce monde-ci qui est le vrai néant.

Si la visite de Jean-Lin lui laisse le sentiment d'une vague déception, ce n'est pas parce qu'il n'a fait aucune allusion à leur dernière rencontre, — elle lui en sait plutôt gré! — mais parce qu'il n'a pas témoigné plus de plaisir à la revoir.

N'y a-t-il donc place dans les cœurs à d'autres souvenirs qu'à ceux d'amour? Et l'amitié? pense la recluse.

Jean n'était plus retourné au bourg depuis ce dimanche fatal. Le temps lui pesait à la maison en attendant son départ. Il errait dans les endroits les moins fréquentés. Sous prétexte d'aller voir les grands-parents, il partait pour l'autre bout de l'île, mais traversant le village de Ker-Noaz sans s'y arrêter, il poussait jusqu'à la pointe de Penn-Arland, déserte à souhait, et longeait la côte dans la direction du Stiff. La lande à fleur de terre recouvrait le sol de petites touffes arrondies tondues par le vent qui ressemblaient à de la mousse élastique et rugueuse sur laquelle le pied se posait. On avait là une sensation d'espace. A la nuit tombante surtout, on pouvait croire que la terre s'en allait à l'infini et n'était plus bornée par la mer. On eût marché ainsi jusqu'à Brest. Il n'y avait plus de sentiers et c'était un plaisir de tracer son propre chemin, en souhaitant de s'égarer, tant la lande était suggestive de caprice et de fantaisie et vous transportait hors de la réalité. Elle ne se composait pas seulement du sol : le ciel qui était au-dessus et lui ressemblait par son aspect plus solitaire qu'ailleurs, plus vaste et nostalgique, faisait partie du même

domaine. Elle éveillait dans les cœurs une rêverie sans limites. Ce n'était pas l'orgueil de la créature humaine régnant sur les choses qu'elle inspirait, mais le sentiment que pesait sur elle et sur soi la même fatalité dont on partageait le fardeau.

Un jour, Jean y aperçut à sa surprise Soizic qui le devançait. Il s'abrita derrière un goasket, par sauvagerie, de crainte qu'elle ne se retournât et ne lui adressât la parole.

Il lui trouvait une allure singulière. Ne se sentant pas surveillée par les regards des gens ou les fenêtres des maisons, Soizic gambadait, se laissait lutiner par le vent, chantait une chanson de matelot. Les âmes secrètes ne s'épanouissent vraiment que dans la solitude. Elle s'agenouilla sur le sol sec et parfumé, ramassa une poignée de coquillages jaunes que la tempête avait lancés jusque sur ces hauteurs et se mit à jouer avec comme aux osselets. Puis elle ôta son châle noir qui lui tenait chaud, et enivrée courut en l'agitant au bout de son bras et décrivant de grands moulinets comme si elle voulait attirer l'attention des nuages qui passaient. Un peu calmée, elle continua à avancer sur la lande ainsi que dans la mer, la tête levée, un sourire flottant sur son visage, battant l'air de ses bras comme un vanneau noir aux ailes trop lourdes. Tout son corps était gonflé de jeunesse, de promesse amoureuse, et ses vêtements même paraissaient d'une substance vivante.

Jean ne revenait pas de son étonnement de

découvrir une Soizic si jeune, une gamine qui paraissait avoir seize ans comme lui ! Elle lui fut beaucoup plus sympathique sous cet aspect. Est-ce qu'elle se montrait comme cela avec Tanguy ? Est-ce parce qu'elle était amoureuse qu'elle faisait la petite folle toute seule dans la lande ? Il eut la curiosité des attitudes qu'ils pouvaient avoir ensemble.

Elle avait oublié la mer. C'était la mer qui regardait en témoin cette explosion de joie humaine, qui en surveillait les manifestations. L'homme s'évalue vraiment trop bas quand en face de la mer il lui accorde tout de lui-même, rêverie, émerveillement, crainte, sans penser que l'attirance est réciproque et que de son côté elle s'applique à le déchiffrer, le flatte, le dépouille, le flagelle, le ballotte entre ses vagues. Le va-et-vient de la mer n'est plus qu'un mouvement de progression et de recul qui a l'homme pour objet. Il est l'épave suprême qui la tente. N'est-il pas fait à sa ressemblance ? La respiration de l'homme endormi n'évoque-t-elle pas la respiration de la mer quand on la surprend sur un rivage nocturne ? N'est-elle pas comme lui impuissante à se dépasser ? Le sang et l'esprit de l'homme n'ont-ils pas des mouvements aussi impossibles à gouverner que ceux d'une marée ? Il n'est pas besoin d'une vie entière pour en faire l'expérience : il suffit d'un jour, d'une heure, d'un moment où libre jeu est laissé à l'instinct.

Jean perdit Soizic de vue. Elle avait pris un sentier qui disparaissait dans les rochers.

Près des côtes, la terre se faisait d'un grain plus serré, comme si elle se soudait pour se défendre. Les sentiers des falaises penchaient du côté de l'eau et ceux qui s'y aventureraient se penchaient de l'autre pour ne pas céder au vertige.

Il y en avait deux ou trois à courir parallèlement. On ne pouvait résister au défi de prendre le plus dangereux. Un faux pas vous eût précipité à l'abîme, et il n'y avait aucun secours à attendre. Les rochers formaient des grottes qui étaient des dépotoirs où la mer cachait ses plus épaisses et jaunes écumes.

Au sommet, face à l'îlot de Ledenez, un homme, reposant sur son coude, était à demi couché sur l'herbe, dans l'attitude d'un pâtre qui musarde au soleil. Au lieu de fuir, Jean s'approcha, une expression de plaisir sur son visage. C'était un vieux pêcheur qu'on appelait l'Américain, sans que la jeune génération se demandât la raison de son surnom. Ses cheveux blancs qui frisottaient autour de son béret avaient quelque chose de la luminosité et du désordre ingénu d'une chevelure d'enfant. Sa figure était rose et rasée. Chaque jour, il venait à cette place contempler le même spectacle pendant des heures sans ennui. Il était de ces vieux marins qui pour assouvir leurs nostalgies et raviver leurs souvenirs cherchent la lande la plus déserte au bord de la côte la plus sauvage. Ce n'est pas la mer calme qui les intéresse, léchée par le soleil, la mer au petit point des terriens. Pour eux, il n'y a de perfection que dans la tempête. Parlez-leur d'un

beau coup de boucan et les voilà qui se réveillent ! Chaque fois qu'il fait gros temps, on les trouve par petits groupes, dans les endroits exposés, adossés à un rocher, les mains dans les poches, à regarder le large. On dirait alors qu'ils sentent la poudre et rien ne pourrait les retenir à la maison.

Quand on s'assoit à leurs côtés, ils tournent vers vous des yeux dont les orbites agrandies n'ont pas eu le temps d'expulser la lumière voyageante, un visage imbibé de fraîcheur. Leur âme brûle les parois de leurs vêtements. On la sent proche, palpable. Elle est pleine d'histoires, comme une coque de vieux navire. On a envie de lui dire : « Raconte ! » Mais ce qu'elle contient ne peut se mettre en paroles : le souvenir d'un tintamarre entourant le bonhomme simplet que vous voyez là, avec sa même figure. Il a risqué cent fois sa vie et cela ne se voit pas. Et il ne cherche pas à lire dans vos yeux que vous le savez. Il n'a pas grimacé de terreur aux heures de danger. Il a opposé aux chambardements les plus terribles cette face vernissée, accroché aux rambardes tordues ces mains aux tendons de fer, laissé descendre au fond de ses bottes un corps chargé de pesanteur et de volonté et il a tenu au pont comme par des racines. S'il arrive qu'une lame raffe par-dessus bord de tels hommes, elle les emporte au complet, lourds de partout, dos écarri à faire craquer le suroît, tête amarrée sur les épaules et mains crochues, point vidés ni souillés par la peur. Elle les prend dans cette attitude qui est de tenir. Peut-être n'y a-t-il que les batailles sur

terre à recroqueviller leur homme avant de le finir.

Ils ne reviennent pas au pays bien glorieux. Comme ce petit bonhomme l'Américain, ils sont vêtus d'un habit bleu tout rapiécé sur une chemise propre, portant des sabots de bois et de gros chaussons de laine blanche tricotés par leur vieille femme. Ils s'appellent en réalité François Podeur, Bernard Noret, Jézéquel Battembourg, Claquin Le Faou. Ils quittent la maison sous prétexte de mener la vache au champ ou de décrocher un panier de berniques pour le cochon, et ils se sauvent le plus loin qu'ils peuvent, à l'écart. Ils s'assoient au ras de l'eau, ils la touchent des yeux, ils partent de nouveau pour la grande aventure. Ils oublient ce sol mort auquel ils sont revenus, ce sol qui ne bouge pas, cette atmosphère qui leur tombe sur la nuque sans qu'ils aient à s'en méfier; ils oublient la vie qu'ils mènent entre le champ et la maison, comme les femmes. S'ils condescendent à aider celles-ci à rentrer les foins, tout d'un coup ils plantent là leur fourche, en criant : « J'en ai marre ! » et on se demande quelle mouche les pique, et ils s'en vont prendre « l'apéro » chez la Chopette en écoutant le pianola dévider un air qu'ils ont entendu dans un port étranger.

Jean s'assoit près de l'Américain, bombant le dos comme lui et laissant pendre ses jambes. Le vieil homme fait d'abord quelques façons pour conter ses histoires, feint d'ignorer que le gamin est suspendu à ses lèvres, concentre son attention sur la mer, et pour lui montrer qu'il a

encore de bons yeux lui désigne du bras des étourneaux immobiles posés comme une rangée de bibelots sur un rocher, et dans la direction des îles Bannec que recouvre la fumée des goémoniers, un loup marin qu'il est seul à voir.

Il se décide enfin :

— J'avais dix-sept ans quand j'ai fait mon premier sauvetage. — Il en a quarante-huit à son actif, rien qu'avec son canot de pêche, sans compter ceux du bateau de sauvetage auquel il appartient, et personne ne l'a proposé pour la Croix du Mérite ! — J'ai sauvé une femme qui se noyait. Elle était partie chercher des moules sur les roches du Béniguet un jour de grande marée. Elle ne s'est pas aperçue que la mer montait. Elle avait de l'eau jusqu'au cou quand je suis arrivé. J'ai dû la porter sur mon dos jusqu'à la maison. Elle pesait près de cent kilos, sans mentir ! Tu n'as pas connu ça, toi, la mère Cozan qui tenait débit près de l'église. Eh bien, mon gars, sa fille m'a donné une pièce de dix sous pour ma peine.

Soizic, pendant ce temps, continuait son chemin. Soudain, elle se trouva en face d'une cabane de pierre, surprenante dans cette solitude, une cabane aux dimensions d'une chaumière. Une lumière déjà mêlée de gris l'enveloppait. Elle s'adossait aux rochers. Le terrain qui la bordait portait des traces de culture. Un chaudron rouillé contenait de l'eau de pluie.

La porte, percée d'un hublot, était fermée. Soizic frappa.

Rien ne répondit. Elle frappa de nouveau en criant son nom.

Elle entendit marcher à l'intérieur, lentement, dans la direction de la porte et un visage méfiant, apeuré et dur, se montra dans l'entrebâillement.

— Bonjour Tréphine, dit-elle gaîment. Vous avez donc peur des voleurs!

La recluse acheva d'ouvrir la porte et l'expression de son visage se transforma.

— Soize! Entre donc! Je me disais tous les jours : « Elle va peut-être venir aujourd'hui. »

La femme la précédait, en boitillant. C'était une créature sans âge, d'aspect étrange, plus

viril que féminin, grande et osseuse, au visage couleur de goémon. Quoiqu'elle portât le béguin noir du pays, elle avait l'air d'une Indienne. Son corps flottait dans une jupe de grosse étoffe décolorée, serrée à la taille par une ceinture d'homme.

Elle referma la porte et il fit sombre dans la cabane sans fenêtre. Une faible lumière passait par le hublot et sous les poutres du toit en mauvais état. Au bout d'un moment, les yeux s'habituèrent à cet éclairage de cave ou de chapelle qui avait sa douceur et dans lequel les choses vivaient d'une vie intense. Ils découvraient une espèce de mobilier bizarre, entièrement décoloré, comme s'il avait séjourné sous l'eau. Une impressionnante horloge à l'état de carcasse vidée de ses organes se dressait dans un coin. Voulait-elle signifier que le temps ne comptait pas pour qui vivait en ces lieux? Une armoire tenait debout en s'appuyant au mur. Une ombrelle blanche était ouverte sur le lit pour le préserver de la pluie. D'où pouvait-elle provenir?

Tréphine offrit à la jeune fille la chaise qu'elle occupait, s'assit sur un petit banc et reprit son tricot. Elle fermait sa porte à la tombée de la nuit et travaillait dans l'obscurité. Il n'y avait pas de feu. Quand on s'appelle Tréphine, on se passe de feu et de lumière. On sent au toucher que l'ouvrage avance. Compter les points occupe l'esprit. On lève les yeux vers le toit, à jour à un bout, mais qui tient bon au-dessus de l'armoire, au-dessus du boîtier de l'horloge qui, toute déman-

tibulée qu'elle soit, a encore l'air d'une horloge. La pluie ne tombe sur le lit que par certains vents. Mais il y a le parasol. Et elle ne tombe pas du tout au milieu de la pièce. C'est sa place favorite, entourée des meubles-fantômes. Elle est assise, non devant le feu, mais les préparatifs d'un feu, ce qui revient à peu près au même. Il y a en croix sur le sol des racines de lande, des bouts de bois ramassés à la côte. Pas de cheminée. Par temps sec, elle fait du feu dehors. Quand il pleut, c'est à l'intérieur qu'il faut cuire les pommes de terre, en entrebâillant la porte à cause de la fumée. Elle ne s'ennuie jamais. Elle pourvoit sa demeure d'eau et de combustible et trouve à la grève toutes sortes de choses qui se mangent. Cela lui sert d'occupation quotidienne. Elle y ramasse des racines de goémon qui ressemblent à d'énormes fouets de caoutchouc. Quand l'hiver aura passé dessus, ils feront de bon feu. Elle en ramène aussi des ferrailles, ancres, anneaux, vieux instruments de bord et pièces de machines qu'elle nomme en connaissance et accumule près de sa maison sans savoir si elle en tirera parti. Elle éprouve à faire ses trouvailles et à les remorquer par les terribles gradins des rochers, un chemin bien « grincheux », dit-elle, un plaisir de vieille naufrageuse.

Elle a un appétit difficile à contenter. Elle rit, ouvre avec précaution les battants de son armoire, de crainte qu'un accident ne leur arrive :

— Tu vois, j'ai fini mon pain! — la mairie lui en accorde un tous les dimanches, et ce n'est

que vendredi, — mais les provisions ne manquent pas.

Elle montre une assiettée de pommes de terre cuites, rangées en cercle sur une assiette, avec la fierté que d'autres ont à faire voir une pile de draps. Elle a encore du café. D'ailleurs sa paire de chaussons est presque finie et Servaise lui donnera cinq francs pour sa peine.

Elle connaît dans sa cabane, qu'elle appelle « Le Château-Sec », une indépendance parfaite. Elle résout chaque jour le problème du vivre. Elle y apporte toute l'ingéniosité et tout le courage dont une créature est capable. Son domaine est sans limites. Il n'y a à monter sur la lande d'autre fumée que la sienne. Elle possède en propre un bout de grève que personne ne lui dispute. Malgré sa mauvaise jambe, elle est à la pêche presque tous les jours. Elle satisfait son besoin de s'épancher par des paroles, des cris ou des injures, selon son humeur, aux cormorans qui passent, aux moutons qui s'aventurent jusqu'à son seuil. Elle donne asile à un hibou qu'elle nourrit d'escargots et quand elle rentre et l'effarouche en ouvrant trop brusquement la porte, il sort du trou qu'il occupe sous une poutre, se cogne aux murs et tombe par terre comme un paquet de loques.

Mais les esprits ne sont pas tranquilles à l'idée d'une Tréphine qui vit sans homme, sans enfants, ni chat, ni chien, dans une cabane bonne pour les bêtes, une Tréphine qui ne connaît pas la peur, qui vient on ne sait d'où, de Molène ou de Ban-

nalec, d'aucuns disent du diable, déposée un jour sur la côte avec son baluchon par une barque de pêche. Et qui sait ce qui se trafique chez elle? On a vu de vieux « marlous », prétendent les bonnes langues, rôder par là le soir. Les imaginations, toujours en éveil quand il s'agit du commerce d'amour, s'échauffent. On ne la voit ni à l'église, ni à l'auberge, ni à l'épicerie. Elle n'a pas l'habitude d'assister aux enterrements. Tout ça n'est pas normal. Les fils de la grande terre sauvage auraient-ils dégénéré? L'indépendance d'une pauvre leur porte ombrage. La cabane devient un objet qui offense la vue. On va trouver le propriétaire pour qu'il expulse Tréphine, le maire pour qu'il l'envoie à l'hospice : cette pauvre infirme n'est-ce-pas... Mais elle jetterait des pierres à qui lui parle de l'hospice! Sa liberté est son unique bien. Avec ça, on a de quoi vivre. Respirer sa lande, bouche sauvagement ouverte, paupières nerveusement coulissées, son seul plaisir. Et comme les démarches restent sans résultat, un jour qu'elle était à pêcher dans son trou de grève, des femmes du village le plus proche ont déménagé ses affaires et barricadé à l'extérieur sa porte. Un travail de forgeron! Les meubles sont restés quelque temps dehors. Cela ne l'embarrassait pas beaucoup. Elle dormait paisiblement face aux étoiles, sur son lit de varech, la tête et les épaules dans son armoire ouverte. Du moment qu'on a le haut du corps à l'abri! pense-t-elle avec satisfaction.

Les femmes ont fini par lui laisser la paix. Elle

réintègre la chaumière. C'est alors que les gamins se sont mis à l'œuvre, ces gamins de campagne assez froussards quand ils sont seuls, mais en groupe ayant plus de méchanceté que des hommes. Ils ont lancé des pierres dans sa direction, le soir fait du vacarme à sa porte. C'est à cette époque qu'on lui a dévalisé sa pendule. Des jeunes gens sont venus rôder sur la lande, habillés d'un drap blanc, pour lui faire croire à des viltansous. Elle a pris sa fourche et couru après eux. Les mères indignées sont allées se plaindre aux autorités : Tréphine était une folle dangereuse qui menaçait leurs enfants! Et un jour on a trouvé un prétexte pour l'appeler à la mairie, qui est près du port, et l'embarquer sur le vapeur, hurlant et se débattant. On l'a conduite à la maison des fous de Quimper. La camisole de force et la douche sont venues à bout de cette gaillarde. Une fois calmée, il a bien fallu, sur l'ordre du médecin, la laisser sortir. Et où est-elle venue se terrer? A sa lande! Mais depuis cette aventure, elle semble toute chavirée. « Je vous l'avais bien dit! » s'exclament ses persécutrices dont les remords s'apaisent. Elle parle de la Croix du Mérite que le gouvernement va lui donner à la suite d'un sauvetage qu'elle a opéré dans sa baie. Elle le décrit, elle mène au haut des rochers Soizic qui l'écoute avec amusement, elle lui en raconte les péripéties. Après tout, sait-on si elle invente? Et pourquoi n'aurait-elle pas le droit d'inventer?

Ce qui est moins plausible, c'est l'histoire de

ses fiançailles avec un capitaine. Il navigue, mais il va venir à terre pour la défendre contre ceux qui lui font des misères. Ce jour-là, elle paraît à bout de patience.

— Ça n'a pas de bon sens ! Il faut enfin qu'il se décide à quelque chose. Les papiers sont prêts. On ne peut continuer à vivre chacun de son côté !

Elle se lève, entraîne Soizic vers le coin où est son lit. Elle a une confiance à lui faire, ou une requête à lui adresser.

— Je voudrais au moins une couverture blanche pour mon lit, ma bonne fille. J'aurais honte avec celle-ci !

C'est un lit qui a bonne mine, haut sur pieds comme ceux de l'île, recouvert d'une courtepointe à fleurs, passée mais encore propre. Soizic machinalement en soulève le coin. Son cœur se serre : le beau lit est fait de planches grossières, avec une paillasse de goémon et une mauvaise couverture. L'eau suinte le long de la muraille. Brave Tréphine !

Elle s'aperçoit qu'il fait noir dans la cabane. La voix de la recluse, au timbre étonnant, modulé, jeune, monte jusqu'à l'aigu. Sa haute silhouette masculine, son dur profil lui font presque peur. Elle cherche la porte, promet qu'elle reviendra bientôt.

Tréphine met pour la reconduire des sabots troués qu'elle montre en riant. Le long de la maison, il y a une plate-bande cultivée où poussent de belles touffes de persil. Elle en cueille un gros bouquet pour son amie Soizic.

Soizic va devant. Tréphine jacasse. Elle parle de la lande comme de son jardin. Quelques ajoncs tordus ont réussi à pousser presque à sa hauteur. Ils sont apparemment très anciens et leurs épines d'une légèreté de dentelle sont passées du vert au gris. On circule entre eux comme dans un rêve. Il fait un calme de l'autre monde. De la brume s'est assoupie sur le plateau qui prend une apparence lacustre. Un vertige s'empare des sens : est-ce que la mer, d'un bond formidable, serait montée sur ces hauteurs ?

Au loin, un homme qui traverse à vive allure le chemin entre les brousses, le corps porté en avant, les jambes invisibles, paraît monté sur roues.

En plein air, Soizic n'a plus peur. Cette créature à ses côtés est faite de roc et de mystère. Elle ajoute à l'odeur sauvage de la lande. Tréphine et la lande se complètent. Ce serait un crime de les priver l'une de l'autre.

Elle ne parlera pas de sa visite à sa mère. Elle n'en dira pas mot non plus à Tanguy qui prend l'air sceptique quand il est question de Tréphine. Et elle n'aime pas du tout l'expression de ses yeux.

Le jour du départ était venu pour les Malgorn. Grâce à l'activité déployée par le pilote Toulan, ils avaient trouvé contre toute attente un embarquement sur le même cargo. Vêtus de costumes de drap bleu identiques, ils s'en allaient tous les trois de front, par la route qui mène au port. Ils portaient sur l'épaule leur sac de marin et Hervé avait une façon de tenir le sien qui l'eût fait prendre pour un mousse expérimenté. Il levait la tête vers les maisons isolées devant lesquelles ils passaient pour voir s'il y avait quelqu'un derrière le carreau à le regarder partir. Tous ceux qui les croisaient s'arrêtaient pour leur serrer la main.

A l'embranchement de Ker-Nevez, ils trouvèrent les Toulan qui les attendaient pour les accompagner au bateau.

Tanguy et Soizic marchèrent au milieu du groupe, avec cette solennité que prennent en Bretagne les cortèges de fiançailles, noces et baptêmes. La présence du pilote et de sa femme confirmait que tout le monde était d'accord. Les deux jeunes gens faisaient bonne contenance. Soizic se tenait plus droite que jamais, tous rubans flottant au vent, avec dans l'allure ce frémisse-

ment contenu de goélettes en partance qu'évoquent ces filles de la mer, même celles d'Ouessant, quand elles sont pavoisées de leurs habits du dimanche. La jeunesse de son corps se devinait malgré sa robe sévère que le vent plaquait sur sa poitrine et ses hanches. C'était son fiancé qu'elle accompagnait aux regards de tous, et ils se marieraient à son prochain congé. Personne n'avait besoin de savoir qu'il se passerait du temps d'ici-là. Elle se fût méprisée de montrer un visage abattu.

L'*Enez-Eussa* était mouillé dans la baie à quelque distance et la vedette qui servait à embarquer les passagers rangée le long de la cale. Quelques femmes qui allaient à Brest pour une visite chez le dentiste ou le photographe étaient déjà à bord, le regard inquiet, les traits contractés. Elles se tiendraient le visage entre les mains durant la traversée, quelques-unes se couvrant les yeux d'un mouchoir et ne lèveraient la tête qu'en rade de Brest. Ces femmes de marins supportaient mal la mer.

Les adieux furent brefs, surtout entre les fiancés. Ils s'étaient dit sans témoins tout ce qu'ils avaient à se dire. Tanguy montrait peut-être moins de courage que Soizic. Et lorsque Marie leva sur lui ses yeux au regard percé de chagrin, il se sentit tout près des larmes. Il serra comme il avait coutume de le faire l'enfant aux épaules.

— Tu seras une bonne fille, Marie. Veille sur Michelle. Tu es la plus grande. Ne lui laisse pas faire la mauvaise tête. Ne donnez pas de mal à

grand'mère Malgorn et obéissez au grand-père. Tâche de bien apprendre, toi, à l'école. Quand tu sauras lire l'écriture, je t'enverrai une belle lettre avec une fleur dans le coin, et il y aura dedans des nouvelles pour tout le monde. Et tu m'écriras, Marie. Tu écriras aussi à Jean et à Hervé.

Il la tenait toujours fortement. Son regard passa par-dessus la tête de l'enfant, et chercha celui de Soizic.

— Nous penserons souvent à vous autres, Marie, et il ne faudra pas nous oublier.

Il sauta dans l'embarcation où ses frères se tenaient debout, au milieu des femmes assises, et ne se retourna point. Soizic Toulan, sans attendre que les autres fussent prêts à partir, s'éloigna à pas rapides par le chemin de la côte. Une fois hors de vue, elle s'avança vers un groupe de rochers qui dominaient la mer et s'y adossa. *L'Enez-Eussa* entra dans le Fromveur, luttant déjà contre le terrible courant. Il était impossible de distinguer les passagers et s'ils songeaient à regarder dans sa direction, ils ne la reconnaîtraient pas. Elle remonta lentement le pâti. Il y avait à cet endroit une maison où une vieille femme habitait seule, à moitié sourde, tombée en enfance, à laquelle on adressait la parole par habitude, sans attendre de réponse. Personne ne se souciait d'engager avec elle de conversation. La porte de la chaumière était ouverte, laissant voir le corridor noir comme un four. Il n'y avait ni enfants, ni animaux dans le voisinage...

La vieille était assise sur une pierre posée au coin du mur de son jardin et regardait de ses yeux bordés de rouge le vapeur que de cette place on apercevait encore.

Généralement Soizic ne faisait guère attention à la veuve Héré. Cette fois, sans savoir pourquoi, peut-être dans un besoin de sympathie muette, elle se laissa tomber par terre à ses côtés, avec la souplesse des iliennes à s'asseoir sur l'herbe et elle tint comme elle son regard sur la mer.

Lorsque le bateau eut pour de bon disparu derrière une chaîne d'îlots écumants, la vieille femme parut s'apercevoir de la présence de la jeune fille :

— Le voilà parti! dit-elle d'un ton lugubre, comme si elle eût prononcé une sentence.

Soizic se leva en frissonnant. Ne pouvant se décider à rentrer à la maison, elle continua machinalement sa route vers la pointe de Pern qui lui était si familière.

Mais les pierres, vues de ce côté, subissaient d'étranges métamorphoses. Elles revenaient de la mer en vaincues, remontant avec des dos cassés la falaise, et il ne s'agissait plus de bénédictions, mais de funérailles. Une espèce de chien de mer, affalé au sommet de la plus haute, semblait hurler de désespoir et d'horreur.

La mer avait fait des rochers une meute avilie et épouvantée qui essayait d'atterrir. Ils prenaient des formes qui marquaient un lien terrible entre les espèces animale et humaine.

Sur la côte, les grandes femmes de pierre

étaient encore soudées par la base, mais leurs épaules ne se touchaient plus, comme si chacune devait porter seule sa douleur. Une vieille, la langue sortie de la bouche, lançait à la mer des injures. Les jeunes vierges au cou fin, à la chevelure flottante, qui s'avançaient pour désarmer la mer, se changeaient en vautours impassibles.

Les hommes se tassaient sur eux-mêmes, prenaient des faces camuses qui regardaient l'océan avec une espèce de sourire, un air béat et désintéressé, dans le contentement suprême d'y avoir échappé. La plupart avaient le nez rongé et les lèvres tuméfiées. Un groupe de suppliciés étaient liés ensemble par une corde qui leur sciait les bras à la hauteur des épaules. Les évêques au masque assyrien venus là en cortège mitré, ambassadeurs plutôt que suppliants, se cassaient peu à peu dans leurs lourds brocarts et se transformaient en gargouilles sinistres et goguenardes qui regardaient l'eau de biais. Plus de Neptunes barbues à la face hilare enivrée d'écume, sculptés à la proue des massifs vaisseaux portant les pèlerins; plus de gars hardis hissant sur leur épaule un paquet carré arrimé dans une toile, comme les marins savent arrimer; mais des forbans qui tournent le dos aux villages et regagnent leurs bâtiments; plus de morts paisibles chavirés sur un lit de vagues, ou bien allongés sur un brancard porté par des camarades, redressant la tête pour regarder encore la mer. A présent, ils naviguaient dans leur cercueil de pierre.

Des groupes de rochers ne sont plus que des

monstres, hurlant, crachant, bavant, ouvrant dans la falaise d'effrayantes mâchoires, ou reposant la tête sur un goitre de pierre, pleins d'une somnolence repue. Au lieu d'aigles déployant leurs ailes, des crapauds gigantesques accroupis au bord des vagues, avec une malice et une sottise humaines dans le regard. Le grotesque remplace le sublime.

Qu'est devenue cette humanité sans sexe, qui avait la virilité de l'homme et la grâce de la femme, cette population entière qui s'en allait, étendards déployés, vers la mer, que Soizic contemplait quelques jours auparavant aux côtés de Tanguy?

Elle cherche en vain dans la crique de rudes galets *L'Ami-de-Dieu* au mouillage qui était posé là avec la confiance d'un berceau. Il ne reste à sa place qu'un rocher plat et lourd qui ressemble au radeau du désespoir.

Une espèce de révolte germait en elle. Le départ de Tanguy creusait un vide, la détachait d'une manière d'être qui avait été la sienne pendant cette dernière année où elle n'avait vécu qu'en pensant à lui. Une fois mariée, sa vie serait une succession de semblables départs, et son rôle d'attendre, comme les autres femmes. Ses pas avaient d'avance leur but tracé : aller de la maison au jardin, du jardin au champ, à l'église le dimanche, à la poste quelquefois, à Ker-Nevez chez sa mère, à Lampaul chez sa marraine. User son énergie à faire reluire ses meubles. Compter ses moutons. Compter les points de son tricot.

N'était-ce que cela, la vie? Est-ce que cette sorte de vie avait apporté un contentement d'âme à sa mère qui gardait un visage fermé et triste et se cantonnait si âprement dans ses vues étroites, à Rose Cain dont elle se représentait les longues stations à sa fenêtre, regardant par delà la mer pour y chercher autre chose, à toutes ces femmes de marins dont les forces du corps passaient dans les enfants qu'elles élevaient et les champs qu'elles faisaient produire? Qu'est-ce donc qui riait dans les yeux des filles en place sur le continent quand elles revenaient faire un tour au pays?

Tout le bonheur consistait-il à attendre les quelques jours par année où l'homme serait à terre, où la maison ces soirs-là éteindrait plus tôt sa lumière sur la noirceur du lit-clos, où ceux qui passeraient à la porte les héleraient au hasard : « Hé! les amoureux, on s'en donne! »

N'y avait-il pas autre chose dans la destinée de ces hommes, de ces femmes qui venaient dans l'île chaque été? D'autres échanges entre eux? Elle avait suivi du regard des couples qui se promenaient lentement du côté de Pern, pas toujours des jeunes, dont les visages lui paraissaient exprimer une affinité mystérieuse, et chargés de richesses inconnues qu'elle enviait, acquises en dehors de la prison de l'île. Les mots dont ils se servaient traduisaient tout un monde et on voyait bien que leurs voix nuancées étaient des instruments au service d'idées autres que celles qui occupaient la tête des Ouessantines.

Ils avaient probablement une conception dif-

férente de l'amour. Elle eut une curiosité poignante de la complexité de leur vie, de la diversité de leurs émotions, du libre jeu de leurs instincts. Elle envia le destin d'Annette, libérée dès l'enfance. Elle imagina les attentions, les caresses d'Albert. Debout sur sa terre désolée, elle frémit de nostalgie. Ah! tout avait plus de portée qu'elle ne pouvait comprendre. Eux se blessaient comme des bêtes à leurs rochers et s'y butaient. La surface leur manquait pour juger de loin. L'au-delà des choses leur était refusé; seule la matière saisissable demeurait à leur portée. Le cordon de la mer se serra autour d'elle, douloureusement. Elle eut l'appréhension des pierres qui paralysent la pensée, le mépris des rêveries qu'elle avait connues parmi elles, grises, sans élan et sans vie, tournant dans le même cercle. Le sol pétrifié lui fit peur : elle eût voulu sentir sous son pied le pouls du monde.

Était-ce le départ de Tanguy qui amenait cette crise? Ces idées troublantes entraient en elle à la faveur du vide laissé par la séparation.

Il est vrai qu'elles lui étaient venues à l'esprit plusieurs fois, à l'état d'ébauche, précisément par l'apport des mœurs nouvelles, chaque été, par les discussions chez sa marraine, — l'influence de Callock avait été sensible, — par les conversations entendues chez le sculpteur, et surtout l'exemple d'Annette. Mais jusqu'à présent elle les avait repoussées avec force, par loyauté envers sa race, par solidarité avec sa mère dont les oreilles demeuraient bouchées. Il y avait peut-

être beaucoup de sagesse dans l'attitude de Servaise. Ou bien manquait-elle de courage? Mais Soizic avait vingt ans! Sa vie ressemblait à ces sentiers de la lande qui s'amorçaient l'un l'autre pour conduire on ne savait où. Sa jeunesse s'embrasait enfin à la flamme nouvelle qui courait sur le monde, pareille aux fulgurantes lueurs des phares sur les crêtes des maisons, à l'ardeur de vie qui le brûlait même dans ses campagnes reculées et s'étendait en palpitations ralenties jusqu'à l'île. « Ouessant bouge dans la mer plus qu'on ne croit! » avait dit M^{me} Cain. L'île de pierre était aussi l'île de sang. Comment voulait-on que tant travaillée par la mer elle restât immobile?

Elle frissonna en face des rochers de Pern à cause de la ressemblance qu'elle leur trouva avec elle-même et les autres femmes emprisonnées dans leur robe d'un autre âge et dans leurs traditions, à cause du symbole qu'ils présentaient de leur destinée. Au moment où elle songeait à l'évasion, le groupe agressif des Baïonnettes l'effraya. La mer rendait un son de lanières métalliques qui lui fit serrer les épaules.

Les hommes s'en allaient à une vie plus dure que la leur, et ils voyaient sans cesse la figure de la mort dans les plis des vagues. Mais il y avait, rompant la monotonie de l'océan, les escales, ports, villes, pays étrangers, Femmes étrangères. Soizic n'avait pas oublié un incident d'un de ses voyages à Brest : deux marins tout jeunes allant devant elle, évidemment frais débarqués.

De l'argent dans les poches, du vent dans les voiles! Entre eux une femme qu'ils tenaient par le bras, tout à fait ivre, avec d'inoubliables yeux à moitié noyés et goulus encore. Arrivée à une maison lépreuse aux persiennes à demi fermées, elle tira une clé de son sac.

Comment avec leurs vies scindées, l'une ballottée sur la mer, l'autre accrochée à la terre, espérer maintenir les liens d'amour? Entre eux, la dualité des êtres était plus frappante, l'homme tout répandu à la surface, la femme toute ramassée en dedans.

Il lui répugnait d'imaginer Tanguy tombant dans de basses aventures. Et pourtant? Elle le voyait à ses côtés, dans la solitude tentatrice de Pern, quand il la tenait pressée contre lui et que son désir le rendait malheureux. D'autres vis-à-vis desquelles il n'aurait pas de scrupules passeraient peut-être leurs bras à son cou, feraient battre à travers sa vareuse son cœur chaud... Elle savait ce qu'ils étaient tous devant la tentation! Elle se rappela le Hollandais, un barbon qui aurait pu être son père, aux manières courtoises et distantes, jusqu'au jour où s'approchant d'elle pour arranger les plis de son châle il lui avait saisi le visage entre ses mains : « Soizic, laissez-moi vous embrasser! » Il avait été bien bon, vraiment, de lui demander sa permission!

Elle chercha à refréner ses pensées, leva les yeux pour trouver autour d'elle une protection. La lande au loin montrait un visage imbibé d'ombre, d'une tristesse et d'une grandeur infinies,

et la jeune lune, remplie d'effroi, courait sur la pointe de son croissant en passant au-dessus. Le couchant mettait une charpie rose entre les branches déchirées des ajoncs.

Sous ses yeux, la mer était déserte et grise et son souffle lui frappa les tempes d'une façon hostile.

Est-ce qu'elle s'était éloignée de Tanguy? A peine parti, commençait-elle à le trahir? Elle désira passionnément sa présence à ses côtés pour lui dire tout ce qui venait de lui passer par le cerveau. Une vague inconnue évidemment l'avait touchée et elle eût voulu qu'elle les soulevât tous les deux en même temps. Tanguy Malgorn était différent des autres. Il avait plus de finesse, de sensibilité, plus de délicatesse dans le domaine spirituel de l'amour. Sans doute aussi plus d'aspirations. Il l'eût aidée dans sa confession, tournant vers elle ses yeux clairs dénués d'entêtement borné, laissant tomber de ses lèvres mobiles : « Qu'est-ce qu'il y a donc, ma Soizic? »

Il y avait qu'elle voulait être un peu moins de l'île, un peu plus du vaste monde, de cette « grande terre » dont elle entendait parler depuis son enfance et qui lui avait toujours paru si fabuleuse! Il y avait surtout qu'elle se révoltait à l'idée de n'être pour lui qu'une « femme de marin ».

Il comprendrait, il devinerait tout ce qu'elle-même ne faisait qu'entrevoir et ne pouvait expliquer.

En chemin, la maison branlante des Malgorn de l'ancienne génération se dressa devant elle.

On la laisserait branler! Pourquoi s'accrocher aux pierres? Elle songea à l'escapade de Rose Cain qui prolongeait son séjour dans une maisonnette de village, à l'autre bout de la France, même après que sa fille était bien remise. On disait qu'il n'y avait pas que sa fille à la retenir. Le bruit courait que Jacques Cain les avait rejointes. Annette ne parlait pas de son père dans ses lettres.

En rentrant chez elle, le premier objet qui attira son regard fut un panier exotique en paille de couleur, carré, en forme de cage, que Tanguy lui avait rapporté de son dernier voyage et qu'on avait suspendu au plafond, dans le corridor. Quand on ouvrait la porte, il se balançait comme quelque chose de vivant. Soizic le caressa des yeux.

Ses parents étaient déjà couchés. Elle prit à tâtons dans la cuisine, sur un coin du vaisselier, la bouteille d'encre, entra dans sa chambre, chercha dans le tiroir de la commode un cahier de papier à lettres quadrillé et une enveloppe jaune et se mit en devoir de raconter à Tanguy ce qui s'était passé en elle après son départ, en se trouvant seule dans leur désert de Pern; mais les idées étaient depuis tombées dans un trou, et la tâche de les repêcher si difficile qu'à chaque mot la plume toute neuve au bout du porte-plume rouge ramenait de l'encrier un peu d'encre boueuse et faisait au papier une déchirure.

FIN

Imprimé en France
TYP. FIRMIN-DIDOT & C^{ie}. — MESNIL (EURE). — 1932.